

POÈTES ÉLÉGIAQUES ET MORALISTES DE LA GRÈCE

ARCHILOQUE — CALLINOS — SÉMONIDE — TYRTÉE —
MIMNERME — SOLON — THÉOGNIS — PHOCYLIDE —
PYTHAGORE — XÉNOPHANE — SIMONIDE — ION DE CHIOS
— DIONYSIOS KHALCOUS — EVENOS — CRITIAS —
CRATES — ARISTOTE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC DES NOTICES, DES NOTES ET UN INDEX

PAR

E. BERGOUGNAN

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR AU LYCÉE MICHELET



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

NOTICE SUR ARCHILOQUE

*Archiloque était de Paros. Il appartenait à une famille qui avait un certain renom. Son père, Télésiclès, était à la tête des Pariens qui occupèrent l'île voisine de Thasos, avant le milieu du VII^e siècle, et peut-être Archiloque lui-même fut-il de l'expédition. Sa mère était une esclave du nom d'Enipô ; c'est du moins ce que rapporte Critias dans *Éljen*, *Hist. var.*, X, 13; le renseignement aurait été d'ailleurs puisé dans l'œuvre même d'Archiloque. Certains ont pensé que Critias avait mal compris, et que le poète avait voulu désigner, par ce nom, sa muse familière (Enipô, de ἐνίπτειν : blâmer) et son inspiration qui le portait à railler. L'hypothèse est ingénieuse ; mais il semble difficile d'admettre que Critias se soit trompé de la sorte. On peut du moins penser que ce nom était peut-être un sobriquet donné à la mère d'Archiloque en raison de ce caractère railleur que l'on retrouve dans le style du poète.*

Selon Hérodote (I, 12), Archiloque était contemporain de Gygès, roi de Lydie, qui vécut entre 687 et 652 ; mais le texte d'Hérodote est peu sûr, et, d'autre part, une allusion du poète (fr. 22) semble indiquer que déjà, au moment où il écrivait, la fortune de Gygès était devenue proverbiale. Cependant les chronographes alexandrins dont l'opinion est rapportée, très vraisemblablement, par Tatien et Eusèbe, plaçaient la période brillante (ἀκμή) de sa vie à la 23^e olympiade (688-684). Cicéron en fait même un contemporain de Romulus (Tusc., I, 1).

L'opinion de Cornélius Népos, rapportée par Aulu-Gelle, XVII, 21, semble plus près de la vérité. Selon lui, le poète était célèbre sous le règne de Tullus Hostilius (672-640) et ceci concorde mieux avec l'allusion à Gygès du

fr. 22. En outre, un autre fragment du poète fait mention des malheurs des Magnètes ; or on sait combien la destruction complète de Magnésie du Méandre, en 652, au moment de l'invasion cimmérienne, avait eu de retentissement, dans tout le monde grec (cf. Callinos, fr. 4 et note ; Théognis, v. 603 et 1106). On peut donc penser qu'il s'agit là d'une allusion à ce désastre. C'est ainsi que la période brillante de la vie du poète peut être placée vers l'an 655* ; la naissance remonterait donc aux environs de l'année 695 ; mais il est impossible d'être affirmatif : on peut seulement tenir pour certain que la période la plus féconde de la vie d'Archiloque se place dans la première moitié du VII^e siècle.

La vie d'Archiloque paraît avoir été remplie de déceptions, de luttes et de misères. Il fut obligé de quitter Paros, soit que sa famille se fût ruinée, soit qu'elle l'eût chassé, peut-être à cause de sa naissance irrégulière ou de son caractère difficile. Toujours est-il qu'il s'en alla à Thasos, où il mena une vie aventureuse. On ne sait s'il faut placer là l'épisode de ses démêlés avec Lycambès. L'histoire est bien connue : le poète était très épris de Néoboulé, fille de Lycambès, et on l'avait agréé comme fiancé ; mais la promesse ne fut pas tenue (cf. Horace, Epode, 6, v. 13 ; Epîtres, I, 19, 25). Le poète se vengea cruellement, en écrivant des iambes satiriques qui couvrirent Lycambès et sa fille de ridicule, au point qu'ils finirent par se pendre, si l'on en croit, du moins, une tradition, d'ailleurs peu sûre. Ce qui est certain, c'est que le poète éprouva, par cet échec de son amour, une déception très douloureuse (cf. fr. 94, 95). Un autre événement malheureux, dont nous retrouvons quelques échos dans les fragments, fut la mort de son beau-frère qui périt dans un naufrage ; nous ignorons les circonstances, l'époque et le lieu de cet accident. Ce deuil fut, semble-t-il, très péniblement ressenti par le poète.

Archiloque passa une grande partie de sa vie à guerroyer ; plusieurs fragments font allusion à des épisodes de sa vie militaire. Fut-il mercenaire, comme les fr. 13 et 40 ont pu le faire croire ? On ne saurait l'affirmer. Le fr. 13 n'est pas

* Cf. Hauvette, Archiloque, Fontemoing, 1905, p. 39.

un compliment pour la fidélité du mercenaire, et il ne prouve rien. Le fr. 40 (vers iambique) est plus affirmatif : « J'aurai porté le nom d'auxiliaire, comme un Carien. » Mais le verbe (κεκληρομαί) est un futur antérieur : le poète parle peut-être d'une éventualité malheureuse dont il craint la réalisation.

On lui a beaucoup reproché son attitude peu courageuse au cours de certain combat contre les Thraces. Lui-même raconte, en plaisantant (fr. 6), comment il dut fuir en abandonnant son bouclier. Les Spartiates n'entendaient pas plaisanterie en pareille matière, car, ayant appris ce fait, ils le chassèrent de leur cité où il s'était rendu (selon Plutarque, Instit. Laced. 34). Ce voyage n'est pas invraisemblable. Le poète parien participa à des concours de poésie, dans les grandes villes de la Grèce ; l'hymne à Héraclès fut chanté, d'après un scoliaste de Pindare, aux fêtes d'Olympie, dans le Péloponèse.

Selon une tradition rapportée par Plutarque (De sera num. vind. 17) et par Suidas, le poète serait mort dans un combat entre les gens de Paros et ceux de Naxos. Le guerrier qui l'aurait tué, nommé Calondas, aurait été chassé de Delphes par l'oracle, pour avoir accompli le meurtre d'un pareil poète.

L'Antiquité, en effet, le tenait en grande admiration et le plaçait parmi les plus grands noms ; c'est ainsi qu'un hermès à double face, trouvé sur le mont Cœlius, représente, croit-on, la tête d'Homère et celle d'Archiloque. Il avait abordé toutes les formes de lyrisme ; élégies, iambes, hymnes ; et les fragments qui nous restent montrent combien la variété des formes et des rythmes répondait à une abondante variété de l'inspiration et du ton. C'était une véritable nature de poète, vibrant au moindre souffle, sensible à toutes les idées et à toutes les émotions. L'aisance et la finesse, la souplesse et la grâce sont les qualités qu'on rencontre chez lui dans toutes les circonstances et quel que soit le sujet dont il fait son thème.

On a attribué au poète de Paros l'invention du trimètre iambique et du tétramètre trochaïque ; mais on s'accorde

à reconnaître que, si Archiloque a su donner au genre iambique ses formes définitives et fixer ses traits essentiels, il n'a certainement pas créé le rythme lui-même, dont il faut chercher la source dans l'antique poésie populaire du culte de Déméter.

Quant au distique élégiaque, qui nous occupe plus particulièrement ici*, on lui en avait aussi, parfois, attribué l'invention. On doit du moins admettre que, là encore, comme pour les rythmes iambiques, Archiloque avait achevé de donner au pentamètre, caractéristique de l'élégie, sa forme sûre et élégante.

Il nous reste 15 fragments des élégies d'Archiloque, une quarantaine de vers, en tout. Nous y trouvons des allusions à des circonstances de sa vie, des réflexions morales, des exhortations. Certains accents nous font penser aux élégies guerrières de Callinos ou de Tyrtée; nous y trouvons aussi de joyeux traits pleins d'entrain, des allusions au vin et aux plaisirs, des railleries sur sa propre conduite ou sur le caractère accueillant de Pasiphilé. Nulle part ailleurs, parmi les poètes élégiaques, sauf peut-être chez Solon, nous ne trouverons autant d'élégance et de charme**.

ARCHILOQUE

FRAGMENTS D'ÉLÉGIES

1. Je suis le serviteur du seigneur Enyalios 356, et je suis habile dans l'art aimable, présent des Muses.

2. A la pointe de la lance, la galette pétrie; à la pointe de la lance le vin d'Ismaros 357; je le bois, appuyé sur ma lance.

3. On ne tendra pas les arcs nombreux, les frondes par milliers ne siffleront pas quand Arès provoquera la mêlée, dans la plaine; c'est l'épée qui fera son œuvre dans les gémissements, car telle est la lutte chère aux guerriers fameux, maîtres de l'Eubée 358.

4. Faisant de tristes présents aux ennemis 359.

5. Allons, prends la coupe 360, passe à travers les bancs du vaisseau rapide et puise la boisson dans la cruche creuse; tire le vin rouge jusqu'à la lie, car nous ne pourrions pas rester sans boire, au cours d'une pareille garde.

6. Mon bouclier fait maintenant l'orgueil de quelque guerrier thrace; près d'un buisson j'ai laissé choir cette arme sans défaut, à contre-cœur. Il s'agissait pour moi de fuir le terme de la mort. Au diable le bouclier! J'en achèterai un neuf tout aussi bon 361.

7. Nos gémissements de deuil, Périclès, personne ne nous les reprochera 362, pour aller se réjouir dans les festins, personne dans la cité. Car ils furent grands ceux qu'engloutirent les flots de la mer retentissante, et nos cœurs sont

* Seuls, les fragments élégiaques sont traduits dans ce volume.

** L'édition suivie pour cette traduction des poètes élégiaques est celle de Diehl, *Anthologia lyrica*, vol. I, Leipzig, Teubner, 1925. J'ai également utilisé, en précisant mes emprunts, celle de Th. Bergk, *Poetae lyrici graeci*, vol. II, Leipzig, Teubner, 1914.

gonflés de chagrin. Mais, aux maux intolérables, mon ami, les dieux ont ménagé un remède, c'est la courageuse patience. Le malheur accable tantôt l'un, tantôt l'autre; maintenant il s'est tourné contre nous, et la sanglante blessure nous fait crier de douleur; demain, il changera ses victimes. Allons, vite, reprenons courage et laissons ces plaintes de femme.

8. Tout est donné à l'homme, Périclès par le hasard et le destin.

9. Æsimidès, un homme qui s'inquiéterait des critiques des gens ne saurait passer beaucoup de bons moments 363.

10. ... si Héphaistos avait enveloppé sa tête et ses membres gracieux dans des vêtements immaculés 364.

... Ce n'est pas les pleurs qui guériront mon chagrin, ni les plaisirs et les festins qui l'aggraveront.

11. Ne laissons rien paraître des tristesses dont nous afflige le seigneur Poséidon 365.

12. ... demandant aux dieux, avec instance, la faveur d'une agréable traversée à travers la mer aux blanches écumes.

13. Glaucos, un auxiliaire n'est un ami qu'aussi longtemps qu'il combat.

14. Tout ce qu'il faut aux mortels est façonné par la peine et le labeur des hommes.

15. Un figuier des rochers qui a nourri de ses fruits beaucoup de corneilles, telle est l'honnête, l'hospitalière, l'accueillante Pasiphilé 366.

NOTICE SUR CALLINOS

Callinos est un poète élégiaque d'Ephèse. Nous ne savons rien sur sa vie ; il est même difficile de fixer, du moins avec précision, l'époque où elle se place. Les érudits de l'antiquité eux-mêmes en étaient réduits à des conjectures. Callisthène, traitant de l'histoire de Sardes, rappelait que Callinos avait fait mention d'une victoire de Magnésie, dans la lutte de cette ville contre Ephèse ; il en concluait que le poète avait dû vivre avant Archiloque, car celui-ci avait vu la chute de Magnésie. C'est aussi l'opinion de Strabon (XIV, 647) et celle de Clément d'Alexandrie (Strom., II, 82, 2). Cependant, d'après Athénée (XII, 525 c) Callinos, lui aussi, avait fait mention de la victoire d'Ephèse sur Magnésie. Il est donc possible que Callinos ait célébré, dans un premier poème, la prospérité de Magnésie, et qu'il ait parlé de sa ruine dans un autre, composé plus tard.

D'autre part, dans les fragments qui nous sont restés, nous voyons le poète blâmer la mollesse des jeunes Ephésiens, alors que « la guerre tient tout le pays » (fr. 1, v. 4). Ailleurs (fr. 3 et 4) il signale la menace des Cimmériens et des Trères. Il n'est pas sûr, bien que cela paraisse probable, qu'il soit question de l'invasion Cimmérienne dans le premier passage, mais, dans les deux autres, l'allusion est précise. S'agit-il de la première attaque des Cimmériens arrêtée par Gygès vers 660, ou de la seconde, au cours de laquelle ce roi périt, quelques années plus tard ? Il s'agit plutôt de celle-ci, sans doute, si l'on en croit encore Strabon qui rapporte que Callinos aurait parlé de la ruine de Sardes (vers l'an 652).

Il résulte de ces divers témoignages que la vie de Callinos

doit être placée dans la première moitié du VII^e siècle. Il était donc contemporain d'Archiloque, et il fut l'un des plus anciens maîtres de l'épique.

Seul, le premier fragment, par son étendue, peut nous donner une idée de la manière de Callinos. Cette épique, comme plus tard celles de Tyrtée, de Solon ou de Théognis, est en rapport très étroit avec les événements contemporains ; nous y voyons un véhément reproche adressé aux jeunes Ephésiens efféminés, comme tous ces Ioniens d'Asie, corrompus par la mollesse orientale de la cour de Sardes et par une trop rapide fortune. Le fragment présente une lacune après le v. 4. La seconde partie rappelle la manière de Tyrtée à qui certains ont voulu l'attribuer. C'est un noble appel aux armes, non pour aller à la conquête, mais pour « lutter contre l'agresseur, pour défendre sa patrie, ses enfants et la femme dont on a fait son épouse ». Il exalte le brave tombé au combat et pleuré par le peuple qu'il a sauvé de la servitude, et le compare à la tour puissante qui protège la ville.

Le style de Callinos, moins souple que celui d'Archiloque, moins nuancé que celui de Solon, est caractérisé par une verve martiale pleine de force et de mouvement.

CALLINOS

ÉPIQUES

1. Jusques à quand dormirez-vous 367? Quand aurez-vous un cœur fort, jeunes hommes? Ne rougisiez-vous point de montrer votre excessive mollesse aux peuples voisins? Vous croyez jouir de la paix, alors que la guerre 368 tient tout le pays.

... Que chacun, en mourant, lance ses derniers 5 traits. Car il est glorieux et beau, pour le guerrier, de lutter contre l'agresseur pour sa patrie, pour ses enfants et pour la femme qu'il a épousée; la mort viendra, le jour où les Parques l'auront filée. Allons, que chacun marche droit, la lance haute, le cœur vaillant à l'abri 10 du bouclier, aussitôt que commence la mêlée; car il n'est pas donné à l'homme d'éviter la mort, eût-il pour ancêtres la race des immortels. Souvent celui qui revient, après avoir fui la bataille et le choc des javelots, ren- 15 contre chez lui le lot de la mort. Mais celui-là n'est pas aimé du peuple, ni regretté; l'autre, au contraire, tous, petits et grands, le pleurent, s'il lui arrive malheur. Pour le peuple entier, la mort du brave est un deuil, et, s'il vit, il est honoré comme un demi-dieu. Il est comme une tour 369, aux yeux de ses concitoyens; car, 20 à lui seul, il fait l'œuvre d'un grand nombre 370.

POÈME A ZEUS

2. Prends en pitié les « Smyrnéens 371 »... et si jamais ils ont consumé pour toi de belles cuisses de bœufs, daigne t'en souvenir.

3. ... et maintenant voici venir l'armée des terribles Cimmériens 372.

4. ... amenant les guerriers Trères.

NOTICE SUR SÉMONIDE D'AMORGOS

Si nous en croyons Suidas, Sémonide (et non Simonide) d'Amorgos serait, avec Archiloque et Hipponax, l'un des plus anciens iambographes. Il était fils de Krinès et il était né à Samos. Il serait venu à Amorgos, petite île du sud de la Mer Egée, voisine de Naxos, avec les Samiens venus pour la coloniser, et il aurait été, lui-même, à la tête de la colonie. Les Samiens, en effet, avaient fondé Aigialé et Minoa, alors que les Naxiens avaient fondé Arkésiné. Or la fondation de la colonie, selon les chronographes anciens, se fit vers 693 av. J.-C. Ainsi Sémonide aurait vécu dans la première moitié du VII^e siècle, et serait contemporain d'Archiloque. Mais le témoignage de Suidas est confus et paraît peu sûr. Selon une note de Proclus (Chrestom. 7) le poète serait contemporain d'un roi de Macédoine, nommé Ananias, qui aurait vécu un peu avant Darius, c'est-à-dire dans la première moitié du VI^e siècle. Somme toute, la date de sa vie ne peut être fixée avec certitude. Par la langue et la prosodie, Sémonide rappelle Archiloque, mais par l'inspiration et par le style, il se rapproche beaucoup de Solon.

Confusion encore et incertitude, en ce qui concerne son œuvre : deux livres d'élégies, dit Suidas ; un ouvrage sur les Antiquités Samiennes ; des iambes, et autres œuvres diverses. Or nous ne possédons qu'une élégie, sans qu'on puisse assurer, avec certitude, qu'il en soit l'auteur ; elle a été longtemps attribuée à Simonide de Céos, à cause de la confusion qui s'est souvent produite entre ces deux poètes. C'est seulement depuis les travaux de Welcker qu'on penche à l'attribuer plutôt au poète d'Amorgos.

Quant au poème sur les Antiquités des Samiens, il n'en reste nulle trace.

Parmi les fragments iambiques, deux présentent un réel intérêt. L'un offre des considérations sur la vie humaine ; l'autre est un assez long poème satirique sur les diverses origines des femmes et leur caractère. Cette œuvre a été imitée, selon toute vraisemblance, par Phocylide (fr. 2).

L'élegie célèbre le caractère fugitif de la vie humaine et prêche la modération résignée. Le style ne manque pas de simplicité et d'une certaine aisance. Comme dans le poème iambique, Sur les maux de l'humanité, on y découvre des ressemblances avec certaines idées exprimées dans Solon (fr. 1).

Dans le poème sur les femmes, la satire amère et injuste est parfois lourde. La composition du poème, qui se présente sous la forme d'une sèche énumération, donne beaucoup de monotonie. Mais, ici encore, le style plaît par sa netteté et par sa simplicité presque prosaïque.

SÉMONIDE D'AMORGOS 373

POÈME

SUR LES MAUX DE L'HUMANITÉ

1. Mon ami, la fin de toutes choses dépend de Zeus aux lourds grondements 374, et il la place où il veut. L'intelligence n'appartient pas aux hommes, mais, êtres éphémères, nous vivons comme les bêtes, sans savoir comment la divinité mettra un terme à la vie de chacun. 5 L'espoir et la confiance nourrissent toutes nos vaines aspirations. Les uns attendent un jour, les autres des cycles d'années. Et il n'est pas un mortel qui ne pense arriver, l'année prochaine, à obtenir l'amitié de la richesse et de la fortune. Mais, plus prompte, la vieillesse 10 lamentable le saisit, avant qu'il n'ait atteint son but ; d'autres sont anéantis par de funestes maladies ; d'autres sont terrassés par Arès, et Hadès les envoie sous la terre noire ; ceux-ci trouvent la mort sous l'assaut de la tem- 15 pête et la ruée des vagues de la mer bouillonnante, tandis qu'ils s'ingénient à chercher leur vie ; ceux-là, poussés par une dure infortune, se pendent avec un lacet et abandonnent volontairement la lumière du jour. Ainsi rien n'est à l'abri du malheur, et mille infortunes menacent 20 les mortels, mille calamités imprévues, mille fléaux. Si l'on veut m'en croire, il ne faut pas courir au-devant du malheur ni se plaindre non plus, en abandonnant son âme aux peines amères.

POÈME

SUR LES FEMMES

2. Au commencement, ce fut sans femme, que la divinité créa l'être intelligent.

L'une est issue d'une truie aux longs poils; dans sa maison, tous les objets maculés de boue gisent pêle-mêle et traînent à terre; celle-là ne connaît pas le bain, ne lave
 5 pas ses vêtements, et elle s'engraisse, assise sur son fumier.

L'autre, la divinité l'a formée d'un renard fourbe; elle sait tout : rien de ce qui est mal, ni rien de ce qui est
 10 bien ne lui est inconnu; souvent en effet elle annonce que ceci est bien, que cela est mal; elle est d'humeur changeante.

L'autre, née d'une chienne, est méchante et toute semblable à sa mère; elle veut tout entendre, tout savoir;
 15 de tous côtés elle jette des regards inquiets et erre en aboyant, même si elle ne voit personne. Le mari ne saurait l'arrêter ni par des menaces, même si, dans sa fureur, il lui brisait les dents d'un coup de pierre, ni par de douces paroles, même si elle se trouvait assise au milieu de ses
 20 hôtes; mais elle ne cesse pas de pousser ses cris inutiles.

L'autre, les Olympiens l'ont pétrie avec de la terre, et c'est un être à l'esprit obtus qu'ils ont donné à l'homme; car une pareille femme ne connaît ni le bien ni le mal; en
 25 fait de travaux, elle n'en connaît qu'un, manger; et si la divinité a fait un hiver rigoureux, elle ne sait même pas rapprocher son siège du feu.

L'autre est née de la mer et elle connaît deux attitudes, dans son cœur : tantôt elle rit, joyeuse, toute la journée, et l'hôte qui la verra, dans sa maison, fera son éloge : « Il
 30 n'y a pas, dans toute l'espèce humaine, de femme préférable à celle-ci, ni de plus belle »; tantôt on ne saurait supporter ni sa vue ni son approche : elle est terriblement furieuse, comme une chienne autour de ses petits; amère et
 35 désagréable pour tous, elle traite ses amis comme des ennemis. C'est ainsi que la mer, souvent calme et propice,

fait la joie des matelots, dans la saison d'été; mais souvent elle est furieuse et soulevée en vagues mugissantes. Voilà à quoi ressemble le caractère de cette femme : elle a la nature versatile de la mer.

L'autre est née d'une ânesse couleur de cendre et souvent battue; la nécessité et les menaces suffisent à peine
 40 à lui faire accomplir péniblement tout son travail; elle mange tout le temps, la nuit, le jour, au fond de sa chambre ou bien au coin du feu. De même aussi, pour les œuvres d'amour, elle se donne au premier venu.

L'autre est née d'une belette : malheureuse et lamentable race. En elle 375, en effet, il n'est rien de beau, rien de désirable, aucun agrément, aucun charme; elle est inhabile aux travaux d'Aphrodite et donne la nausée à l'homme qui est près d'elle. En se dissimulant, elle fait à ses voisins beaucoup de préjugices, et elle mange
 55 les offrandes avant le sacrifice.

L'autre est née d'une cavale à la belle crinière; elle ne peut supporter les travaux serviles, ni l'adversité; elle ne saurait ni toucher à la meule, ni lever le crible, ni jeter les ordures hors de la maison, ni, par crainte de la suie, s'asseoir près du four; c'est par nécessité
 60 qu'elle se ménage l'amitié de son mari; elle se baigne tous les jours deux fois et même trois fois; elle se couvre de parfums; elle porte une chevelure soignée, abondante, cachée sous les fleurs : objet charmant qu'une pareille
 65 femme pour les étrangers, mais pour le mari c'est un fléau, à moins qu'il ne soit un monarque ou un roi qui se glorifie d'une telle parure.

L'autre est née d'une guenon : voilà créé, de main de maître, le plus grand fléau que Zeus ait donné pour compagnon aux hommes; la laideur est sur son visage; une pareille femme, quand elle va par les rues de la ville, est la risée de tout le monde; sur son cou trapu, sa tête remue à peine; ses fesses sont plates et elle n'a
 70 que la peau sur les os. Malheureux, le mari qui serre dans ses bras cet être vilain! Elle connaît toutes les ruses, tous les tours, comme le singe; elle n'aime pas

⁸⁰ rire. Elle ne songerait pas à obliger quelqu'un, au contraire, elle ne voit qu'une chose, elle n'a, tout le jour, qu'une préoccupation : chercher le moyen de faire tout le mal possible.

L'autre est née de l'abeille; celle-là, heureux qui la possède, car elle est la seule qui ne mérite aucune critique. Par elle, la vie se développe florissante. Aimant son époux et aimée de lui, elle vieillit, après lui avoir donné une belle et noble descendance. Elle se distingue parmi toutes les autres femmes et une grâce divine enveloppe sa personne. Elle n'a aucun plaisir à s'asseoir ⁸⁵ parmi celles qui tiennent des propos licencieux. De pareilles femmes, si bonnes et si sages, sont des dons de faveur accordés par Zeus aux hommes.

⁹⁵ Mais toutes les autres espèces dont il a été question sont également des inventions de Zeus, et elles demeurent au milieu des hommes. Car c'est là le fléau le plus grand que Zeus ait créé, les femmes. C'est au moment même où elles paraissent être de quelque utilité qu'elles font le plus grand dommage au mari; car il ne saurait passer ¹⁰⁰ un jour tout entier dans la joie, celui qui a charge de femme, et il aura de la peine à chasser, de sa maison, la faim, cette ennemie logée sous son toit, cette malveillante divinité. Quand le mari croit jouir, dans sa maison, d'un ¹⁰⁵ bonheur imparti par les dieux ou concédé par les hommes, la femme trouve des reproches à faire et se dresse pour la bataille. Dans la maison où se trouve une femme, même l'hôte venu en visite ne saurait trouver un accueil empressé; et c'est justement celle qui paraît la plus ¹¹⁰ sage qui fait le pire outrage. Le mari l'admire, bouche bée, mais les voisins s'amusent en voyant combien il se trompe. Chacun, dans sa pensée, fera l'éloge de sa femme et blâmera celle d'autrui; mais nous ne comprenons pas que nous sommes tous également partagés.

¹¹⁵ C'est là, en effet, le plus grand des fléaux créés par Zeus, le lien indestructible dont il nous a entravés; et c'est ainsi que beaucoup d'hommes sont descendus chez Hadès en combattant pour une femme... 376.

ÉLÉGIE

SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE 377

3. Voici l'un des plus beaux vers du poète de Chios : « Telles les générations des feuilles, telles aussi celles des hommes 378. » Il est, certes, peu de mortels qui, ayant entendu ce vers, ont su le déposer dans leur cœur; car chacun d'eux donne asile à l'espérance qui plonge ses racines dans le cœur des jeunes hommes. Chacun des ⁵ mortels, tant qu'il jouit de l'aimable fleur de la jeunesse, médite, d'un cœur léger, beaucoup de vains projets, car il ne s'attend ni à vieillir ni à mourir et, tant qu'il possède la santé, il ne se soucie pas de la maladie 379. Insensés ceux ¹⁰ qui ont l'esprit ainsi tourné et qui ne savent pas combien le temps de la jeunesse et de la vie est court pour les mortels. Mais toi, pénétré de cette vérité, résigne-toi, en laissant ton cœur jouir des biens de l'existence.

NOTICE SUR TYRTÉE

Avec Tyrtée, nous quittons les rives de l'Asie Mineure où l'élegie avait eu ses premiers poètes, pour venir à Sparte. Du reste, si nous en croyons Suidas, Tyrtée aurait été Milésien, et l'élegie aurait été ainsi importée par lui en Grèce. Mais, selon une tradition bien accréditée chez les anciens, le poète serait non pas un Ionien, mais un Attique. Les Spartiates, en effet, se débattant au milieu de difficultés tant intérieures qu'extérieures, allèrent consulter l'oracle de Delphes; la Pythie leur ordonna de demander un chef aux Athéniens, et ceux-ci, pour se moquer, leur envoyèrent un maître d'école d'Aphidna, un dème du nord-est de l'Attique; l'homme était boiteux et un peu troublé du cerveau. Telle est la tradition, dans laquelle on est tenté de voir un de ces récits railleurs et bouffons par lesquels la comédie athénienne dénaturait certains événements historiques.

Toutefois, il serait imprudent de rejeter le renseignement donné par Suidas, ou les indications qu'on peut tirer de la tradition, en prétendant que l'orgueil spartiate n'aurait pas su s'accommoder de cet appel fait à un étranger, pour parer au péril qui menaçait la cité. Le cas n'est pas isolé. Nous savons que Terpandre de Lesbos avait été appelé à Sparte, pendant la première guerre de Messénie, pour calmer les esprits troublés par des discordes civiles. La cité lui fut reconnaissante et lui accorda de grands honneurs. Il en fut de même, dans une autre circonstance difficile, pour le poète crétois Thalétas. Weill (Etudes sur l'Antiquité gr., Paris, 1900, p. 203) cite le cas du devin Tisamenos d'Elis,

appelé à Sparte, et chargé, de concert avec les rois, de conduire la guerre, au moment de l'invasion de Xerxès. Il n'y a donc pas de difficulté à admettre que Tyrtée ait pu, bien qu'étant étranger, exercer à Sparte une grande influence. Mais il n'est pas, non plus, impossible de penser que Tyrtée fût un Lacédémonien. Strabon (VIII, 556 c) dit que le poète se déclare lui-même Spartiate; car, à plusieurs reprises, dans ses élégies, il emploie la première personne pour désigner les soldats ou les citoyens de Sparte, se confondant ainsi avec eux*. Toutefois cette façon de parler peut s'expliquer naturellement par ce fait que le poète avait obtenu le droit de cité.

Quoi qu'il en soit, Tyrtée se trouvait à Sparte à un moment où les Lacédémoniens traversaient une crise fort grave. Leur lutte contre les Argiens, alors puissants, venait à peine de se terminer par une défaite, à Hysiai, lorsqu'une révolte éclata en Messénie, d'autant plus dangereuse qu'elle était soutenue par les rois de Pisa et d'Orchomène et que Sparte était affaiblie par de graves dissensions intérieures. Les succès favorisaient déjà les ennemis du dehors et ceux du dedans, au point que l'avenir paraissait très sombre, lorsque parut Tyrtée.

Son action fut considérable. D'une part, il sut, par ses accents virils, ranimer les courages abattus, et les guerriers spartiates retrouvèrent leur force et leur discipline. Au dire de Strabon (VIII, 4, 10) le poète était également stratège et il conduisait, lui-même, l'armée lacédémonienne dans les combats. Les Messéniens furent définitivement battus au mont Ira.

D'autre part, il célébra les qualités de la constitution lacédémonienne, il exalta les vertus civiques et l'obéissance aux lois, contribuant ainsi, d'une façon décisive, à calmer les esprits et à ramener l'ordre à l'intérieur de la cité.

Ainsi le prétendu maître d'école était non seulement un grand poète, mais encore un chef militaire et un homme d'Etat.

Nous ne savons rien sur sa mort. Mais l'époque de sa vie

* Nous, fr. 1, 14; nous vinmes, fr. 2, 4; notre roi, fr. 4, 1.

peut être approximativement fixée d'après celle des événements auxquels elle fut mêlée, et particulièrement celle de la seconde guerre de Messénie qui se situe dans la seconde moitié du VII^e siècle.

D'après Suidas, son œuvre se composait d'élégies et de chants de guerre, formant un ensemble de cinq livres. Des chants de guerre, appelés ἐμβατήρια (chants d'assaut) il ne nous reste qu'un fragment nettement attribué à Tyrtée; il est en mètres anapestiques.

Ses élégies comprennent un poème auquel Aristote donne le titre d'Eunomie (Polit., V., 7). C'est celui dans lequel le poète exaltait le bon ordre et les vertus civiques.

Les autres fragments élégiaques sont généralement rangés sous le titre général d'Exhortations, donné par Suidas (Ἐπιορκήματα). Il faut ranger parmi ceux-là le fragment donné par le papyrus de Berlin, récemment découvert, dont le texte, établi par Wilamovitz et Gercke, figure dans l'édition de Diehl.

L'authenticité de l'Eunomie, et celle des fragments relatifs à la guerre de Messénie (fr. 4, 5 et 7), n'est plus discutée. Mais beaucoup de commentateurs, avec Wilamovitz, pensent que le recueil des élégies de Tyrtée s'était enrichi au cours des âges. D'après F. Jacoby (Hermès, 1918, 1-44) le fragment 6 (vers 1-14 du fr. 10 de l'édition de Bergk) et la longue élégie que forme le fr. 9, portent la marque d'une époque postérieure. Tel n'est pas cependant l'avis de Pauly-Wissowa qui voit dans les fragments 6 et 7 (fr. 10 de Bergk) un couple d'élégies formant un ensemble, bien conforme à la manière de Tyrtée. Quant au fr. 9, cité par Platon, Jaeger (S. P. A. W., 1932, 537-568) déclare qu'il s'apparente étroitement au reste de l'œuvre de Tyrtée, et que les anciens admiraient dans ce poème l'expression typique de l'idéal spartiate de la bravoure militaire.

Le style des élégies de Tyrtée ne vise pas à l'élégance, mais il est simple et franc. La phrase a l'allure martiale qui convient au sujet, et son mouvement est égal et ferme, sans lourdeur.

La flûte accompagnait le chant de ces poésies guerrières,

et la jeunesse apprenait à les chanter. On comprend que les Spartiates n'aient jamais, à travers les âges, oublié les élégies de Tyrtée, car elles exprimaient les sentiments qui caractérisaient leur race : la foi patriotique, la valeur militaire, la religion civique trouvaient en elles leur ferme et ardente expression.

TYRTÉE

ÉLÉGIES

1. ³⁸⁰ [Marchons contre] ³⁸¹ le jet rapide des pierres ⁵
 et le sifflement des flèches, pareils à des tribus pressées
 de moustiques, afin qu'à nous l'Arès funeste aux mortels,
 insatiable de guerre, donne un cœur fort, et qu'il renverse
 les autres. Allons, marchons, pareils à des vols de grues
 et de cailles, sous la protection de nos boucliers creux, ¹⁰
 chaque tribu de son côté, Pamphyliens, Hyllées et
 Dymanes ³⁸², en brandissant, dans les mains, les lances
 homicides, en bois de frêne. Pour nous, pleinement con-
 fiants aux dieux immortels, sans hésitation, nous obéi-
 rons à la volonté ferme des chefs. Allons, sans tarder, ¹⁵
 frappons avec ensemble, à coups redoublés et serrons
 de près les guerriers armés de la lance. Terrible sera le
 fracas des deux armées opposées, quand les boucliers
 arrondis heurteront les boucliers; ils retentiront en tom- ²⁰
 bant les uns sur les autres. Les cuirasses, autour de la
 poitrine des guerriers, laisseront, à travers leurs déchirures,
 se répandre, à flots, le sang rouge, et sous le choc
 des grosses pierres, les casques d'airain sonneront clair.

L'EUNOMIE ³⁸³

2. C'est Zeus lui-même, le fils de Cronos, l'époux
 d'Héra à la belle couronne qui donna cette ville, la nôtre,
 aux Héraclides, lorsque, ayant avec eux quitté Erinéos ³⁸⁴
 battue des vents, nous vîmes dans l'île vaste de Pélopes.

3. 385 Voici quel fut l'oracle rendu par le prince à l'arc d'argent, qui repousse au loin, Apollon à la chevelure d'or, du fond de son riche sanctuaire : « Que les rois honorés des dieux gouvernent au conseil 386, eux qui ont souci de l'aimable ville de Sparte, ainsi que les vieillards chargés d'années 387; ensuite, que les hommes du peuple soient fidèles à ces droites sentences; que leurs paroles soient nobles, leurs actes toujours justes; qu'ils ne méditent aucun dessein tortueux contre notre cité; et que la victoire et la puissance accompagnent la foule du peuple 388. »

¹⁰ Tel fut, sur ce point, l'oracle donné par Phébus à la cité.

4. A notre roi aimé des dieux, Théopompos, grâce auquel nous primes la Messénie 389.

... La Messénie bonne aux labours, bonne aux cultures.

... C'est pour elle que combattirent, pendant dix-neuf ans, ces guerriers au grand cœur, les pères de nos pères; et, la vingtième année, abandonnant leurs riches cultures, leurs adversaires s'enfuyaient des hauteurs du mont Ithôme 390.

5. Pareils à des ânes accablés sous de lourds fardeaux, contraints par une triste nécessité, ils portaient à leurs maîtres la moitié des fruits que porte la terre.

... Eux et leurs épouses, ils devaient pleurer leurs maîtres, toutes les fois que le funeste lot de la mort atteignait l'un d'eux 391.

LES EXHORTATIONS 392

6. Il est beau pour le guerrier brave de mourir au premier rang, en combattant pour sa patrie; mais quitter sa ville et ses campagnes fécondes, pour aller errer, en

mendiant, avec sa mère vénérée et son vieux père, avec ses enfants en bas âge et la femme que l'on a épousée, c'est le plus pénible de tous les maux. Le malheureux sera détesté de tous ceux auxquels il se présentera en suppliant, vaincu par le besoin et l'odieuse pauvreté. Il déshonore sa lignée, il souille sa beauté; partout le mépris et la misère l'accompagnent. Si donc, pour un pareil vagabond, il n'est plus d'estime, ni de respect, ni, dans l'avenir, de descendance, combattons avec courage pour notre pays et mourons pour nos enfants, sans ménager notre vie.

7. 393 Allons, jeunes gens, combattez, tenez ferme, les uns près des autres, et ne donnez pas l'exemple de la fuite honteuse ni de la panique. Faites-vous un cœur grand et fort dans votre poitrine, et ne soyez pas attachés à la vie, quand vous luttez contre des hommes 394. Quant aux aînés qui n'ont plus les genoux agiles, n'allez pas les abandonner pour fuir, eux les anciens. Car c'est une honte de voir tomber au premier rang et rester étendu, en avant des jeunes, un guerrier plus âgé dont la tête est déjà blanche et la barbe grise, de le voir exhiler son âme vaillante, dans la poussière, en tenant dans ses mains ses entrailles sanglantes; oui, c'est une honte, un spectacle irritant, comme, aussi, de voir son corps dépouillé. Mais tout sied au jeune homme, tant qu'il possède la fleur éclatante de l'aimable jeunesse; les hommes le regardent avec admiration, les femmes l'aiment, quand il est en vie; mais il est beau aussi, quand il est tombé au premier rang. Allons, que chacun, bien campé, tienne ferme, les deux pieds rîvés au sol, mordant sa lèvre de ses dents.

8. Allons, vous êtes de la race de l'invincible Héraclès 395, courage! Zeus n'a pas détourné de vous ses yeux. Que la foule des guerriers ne vous effraye pas et ne vous mette pas en fuite. Que le brave dresse son bouclier face à l'adversaire; qu'il tienne la vie pour méprisable et que les noirs génies de la mort lui paraissent aussi aimables que les rayons de soleil. Car vous savez quelles

ruines causent les travaux d'Arès qui fait pleurer, et vous connaissez la rage de la guerre pénible; vous vous êtes trouvés, jeunes gens, parmi ceux qui fuient et parmi ceux qui poursuivent, d'un côté et de l'autre, ¹⁰ jusqu'à satiété. Ceux qui, se maintenant les uns près des autres, osent marcher vers la lutte au corps à corps et vers les premiers rangs, meurent moins nombreux et souvent ceux qui sont derrière; mais chez ceux qui tremblent, toute force a disparu. Personne n'arriverait ¹⁵ à énumérer tous les maux soufferts par l'homme qui aurait obéi à la lâcheté. Car il est pénible ³⁹⁸ de voir frapper par derrière, entre les épaules, un homme qui fuit au cours du combat meurtrier, et c'est chose honteuse qu'un cadavre étendu dans la poussière, frappé dans le dos par la pointe d'une lance. Mais que chacun, ²⁰ bien campé, tienne ferme, les deux pieds rivés au sol, mordant sa lèvre de ses dents ³⁹⁷, les cuisses et les jambes, au bas du corps, ainsi que la poitrine et les épaules, bien couvertes par le ventre du large bouclier; que, de sa main droite, il brandisse une forte lance et que s'agite, sur sa tête, la terrible aigrette; en s'exerçant à de rudes travaux, qu'il apprenne à combattre, et qu'il ne se tienne pas hors de la portée des traits, puisqu'il a un bouclier; mais qu'il s'approche et frappe de près avec sa longue lance ou son épée, de façon à blesser et cap- ³⁰ turer le guerrier ennemi. Pied contre pied, le bouclier appuyé contre le bouclier, l'aigrette contre l'aigrette et le casque contre le casque, la poitrine pressant la poitrine, qu'il lutte contre le guerrier, tenant dans ses mains la poignée de l'épée ou la longue lance. Quant ³⁵ à vous, soldats armés à la légère, blottis ici ou là, derrière les boucliers, frappez avec les lourdes pierres, pointez vos javelots polis, vous tenant aux côtés des guerriers pesamment armés.

9. Je ne garderais aucun souvenir et ne ferais aucun cas d'un homme habile à la course ou à la lutte, même s'il avait la taille et la force des Cyclopes et qu'il pût

vaincre à la course Borée de Thrace, même si sa prestance avait plus de grâce que celle de Tithon et qu'il fût plus ⁵ riche que Midas ³⁹⁸ et que Kinyras ³⁹⁹; même s'il était un roi plus puissant que Pélops, fils de Tantale, et qu'il eût une voix plus persuasive que celle d'Adraste; même, enfin, s'il avait toutes les gloires, sauf celle de la valeur dans l'élan de la bataille; car un homme n'est pas bon, au ¹⁰ combat, s'il ne peut soutenir le spectacle du carnage sanglant, et chercher à atteindre l'ennemi, en le serrant de près. Voilà la vraie valeur, voilà le prix le meilleur parmi les hommes, le plus beau à remporter pour un jeune guerrier. C'est un bien commun pour la cité et pour le ¹⁵ peuple entier qu'un guerrier qui, bien campé, tient bon au premier rang, avec acharnement, et ne connaît jamais la fuite honteuse, qui expose sa vie et son cœur vaillant et encourage, par ses paroles, le guerrier placé à ses côtés. Voilà l'homme qui est bon au combat. Il a vite fait de ²⁰ mettre en fuite les rudes phalanges des guerriers ennemis, et son ardeur contient la poussée houleuse de la bataille. Quant à celui qui, tombant au premier rang, donne sa vie et remplit de gloire sa ville, son peuple et son père, couvert de coups reçus par devant, à travers la cuirasse, sur ²⁵ sa poitrine et son bouclier bombé, celui-là tous le pleurent, vieux et jeunes, et toute la ville est affligée d'un deuil cruel; son tombeau comme ses enfants sont connus au loin, parmi les hommes, ainsi que les enfants de ses enfants et ³⁰ toute sa race, dans la suite; jamais plus ne périt sa réputation glorieuse, ni son nom. Mais, bien qu'il soit sous la terre, il est immortel le guerrier valeureux que l'Arès impétueux fait périr, tandis qu'il lutte, sans reculer, pour son pays et ses enfants. Mais s'il échappe au génie téné- ³⁵ breux de la mort et si, par sa victoire, il acquiert la gloire éclatante de la valeur guerrière, alors, tous l'honorent, jeunes et vieux, et c'est après avoir éprouvé des joies nombreuses qu'il s'en va chez Hadès; dans sa vieillesse, il brille parmi les citoyens et personne ne songe à léser ni ⁴⁰ son honneur, ni son droit; tous, dans les réunions, aussi bien les jeunes que ceux de son âge ou les plus anciens,

lui cèdent la place. Que chacun s'efforce donc, courageusement, d'arriver à cette haute vertu, en évitant de refuser la lutte.

CHANT DE GUERRE 400

Allez, enfants de Sparte féconde en braves, fils de nos concitoyens; de votre bras gauche, portez le bouclier en avant, poussez hardiment la lance et n'épargnez pas votre vie : car ce n'est pas la coutume à Sparte.

NOTICE SUR MIMNERME

Selon une tradition généralement admise, Mimnerme était de Colophon, en Asie Mineure. Cependant Suidas se montre sur ce point, peu affirmatif : Κολοφώνιος ἢ Σμυρναῖος (ἢ Ἀστοπαλαιοῦς). Le poète cite les deux villes de Colophon et de Smyrne dans le fr. 12, et il donne à la première l'épithète « d'aimable » (ἐρατὴν; on lit aussi dans les mss. ἄρα τήν). Dans le fragment 13, il célèbre la victoire des Smyrnéens contre Gygès, et enfin, dans une inscription découverte à Smyrne, on lit que cette ville avait honoré le poète en donnant son nom à un gymnase.

Les anciens le disaient joueur de flûte en même temps que poète (ὠλκτῆς ἄμα καὶ ποιητὴς ἐλεγείας. Strabon, 643). Hermésianax, son compatriote, nous le représente, quatre siècles plus tard, accompagnant, au son de la flûte, les joyeuses fêtes, appelées « κῶμοι ». Il chantait ses élégies et il avait été surnommé λυυάστης, à cause de sa voix « juste et mélodieuse », dit Suidas (voir également Solon, fr. 22).

Il vivait, selon Suidas, dans la 37^e olympiade (633-629); il parle, dans l'une de ses élégies, de la guerre contre les Lydiens, d'après ce que lui en ont dit ses ancêtres; or cette guerre se situe vers le début du VII^e siècle, avant l'invasion des Cimmériens. Nous savons aussi que Solon lui adressa des vers (Solon, fr. 22); et il est possible que le législateur athénien l'ait connu, dans ses voyages; or Solon naquit vers l'an 640. Si Mimnerme était dans la force de l'âge au cours de la 37^e Olympiade, il faut admettre qu'il était un peu plus âgé que Solon.

L'antiquité a vu, dans Mimnerme, le poète de l'élégie amoureuse : Plus in amore valet Mimnermi versus

Homero (Properce, *Élégies*, I, 9). *Et en effet, le plus grand nombre des fragments qui nous restent, et les plus beaux, célèbrent les plaisirs de la jeunesse, le goût de la beauté, l'horreur de la vieillesse et de la mort.*

Plusieurs de ces fragments appartiennent, selon Strabon et Stobée, à un recueil d'*élégies* dédiées à Nannô, une joueuse de flûte, dont il était amoureux. Il faut pourtant remarquer que le nom de Nannô ne se trouve nulle part dans les fragments, et que certains morceaux, comme le fr. 10 et le fr. 12, attribués à ce recueil par Athénée et Strabon, traitent de sujets qui n'ont rien de commun avec l'amour. En admettant que Nannô ait existé et que Mimnerme ait été inspiré par sa passion pour elle, il n'est pas du moins nécessaire d'en conclure que le poète ait réuni ses *élégies* dans un recueil portant comme titre le nom de Nannô. Le témoignage d'Hermésianax, cité par Athénée (XIII, 597, F.) nous incite à une grande prudence, car s'il fait mention du brûlant amour de Mimnerme pour Nannô, et de ses longues souffrances, il cite également les amours d'Hésiode pour 'Hoîr, et celles d'Homère pour Pénélope ! Il avait lui-même d'ailleurs, à l'imitation de son maître Antimaque, dédié trois livres d'*élégies* à Léontium, sa maîtresse.

Quoi qu'il en soit, les *élégies* de Mimnerme paraissent procéder d'inspirations assez variées et communes d'ailleurs aux *élégiaques* de son siècle : les plaisirs de la jeunesse et l'horreur de la vieillesse sont des sujets connus aussi de Théognis et de Solon, et, par contre, la valeur guerrière célébrée par Callinos et par Tyrtée a été parfois pour Mimnerme également un heureux sujet d'inspiration.

La fine sensibilité du poète, la mélancolie douce et résignée de ses sentiments, la souplesse et la simplicité de l'expression, toutes qualités qui conviennent si bien à l'*élégie*, ont fait de Mimnerme l'un des poètes les plus estimés des anciens. Horace et Properce se sont bien souvent souvenus de lui, et, chez nous, A. Chénier a repris et imité avec art quelques fragments du poète antique.

MIMNERME

ÉLÉGIES

NANNO

1. Quelle vie, quel bonheur possibles, sans l'Aphrodite d'or ? Puissé-je mourir le jour où j'aurais perdu le souci de ces plaisirs : secrètes amours, présents délicieux, amoureuses étreintes ⁴⁰¹. Seules, les fleurs de la jeunesse sont désirables pour les hommes et les femmes. Mais lorsque ⁵ est survenue la douloureuse vieillesse qui rend l'homme laid et méchant à la fois, des soucis cruels rongent continuellement son âme ; la vue des rayons de soleil ne le réjouit plus ⁴⁰², mais il est détesté des enfants, méprisé des femmes : tant la divinité a fait la vieillesse pénible ! ¹⁰

2. Pour nous, comme les feuilles que fait pousser la saison fleurie du printemps ⁴⁰³, lorsqu'elles croissent vite sous les rayons du soleil, semblables à elles, pendant un fugitif instant, nous jouissons des fleurs de la jeunesse, sans connaître, grâce à la volonté des dieux, ni notre bien, ni notre mal ; mais les noires Destinées s'approchent ⁵ de nous, l'une apportant la pénible vieillesse, l'autre le terme de la mort. Ephémère est le fruit de la jeunesse, comme, sur la terre, la clarté du soleil. Cependant lorsque est passé le terme de cet âge, la mort immédiate est ¹⁰ préférable à la vie ⁴⁰⁴ ; car, dans notre cœur, viennent mille maux : l'un voit son patrimoine ruiné, et ce sont les douloureuses tribulations de la pauvreté ; un autre n'a pas d'enfants, et c'est avec cet amer regret qu'il s'en va sous terre, chez Hadès ; un autre souffre d'une maladie ¹⁵

qui brise le cœur. Il n'est pas un homme à qui Zeus ne donne des maux sans nombre.

3. Celui qui jadis était d'une grande beauté, dès que sa jeunesse sera écoulée, ne sera ni honoré, ni aimé, même de ses enfants.

4. A Tithon ⁴⁰⁵, Zeus fit don d'un mal éternel : la vieillesse, plus glaciale que la mort.

5. Mais elle est fugitive comme un songe, la précieuse jeunesse; et la pénible, l'informe vieillesse est, sans tarder, suspendue sur notre tête; elle est odieuse et méprisable à la fois, elle qui rend l'homme méconnaissable, qui trouble les yeux et voile l'esprit.

6. Puissé-je, sans maladies et sans pénibles soucis, rencontrer, à soixante ans, le lot de la mort ⁴⁰⁶.

7. Réjouis, toi-même, ton propre cœur; parmi tes concitoyens malveillants, l'un dira du mal de toi, l'autre, quelque bien ⁴⁰⁷.

8. Que la vérité nous accompagne, toi et moi; de toutes les choses c'est la plus juste.

9. Il a, parmi les hommes, une mauvaise réputation. ...recherchant une réputation toujours difficile à atteindre.

10. Hélios a obtenu en partage ⁴⁰⁸ un labeur éternel, et jamais il n'est de cesse ni pour ses chevaux, ni pour lui, dès que l'Aurore aux doigts de roses quitte l'Océan et monte vers le ciel. Car, à travers les flots, une couche aimable, ciselée, en or précieux, sortie des mains d'Héphaistos, l'emporte, enlevée par des ailes, à la surface des ondes, tandis qu'il goûte un sommeil désiré, depuis la contrée des Hespérides ⁴⁰⁹, jusqu'à la terre des Ethiopiens ⁴¹⁰; là, le char rapide et les chevaux s'arrêtent, jus-

qu'au retour de l'Aurore, fille du matin; alors le fils d'Hypérion monte sur son char.

11. Jamais Jason, de lui-même, n'aurait ramené la grande toison d'or et fini son douloureux voyage depuis Æa ⁴¹¹, pour accomplir son pénible exploit pour le violent Pélidas, et jamais son équipage n'aurait atteint le beau cours de l'Océan.

...vers la ville d'Aiétès ⁴¹²; là, les rayons du rapide Hélios reposent dans une chambre d'or, aux bords de l'Océan, sur lequel naviguait le divin Jason.

12. Après avoir quitté la ville de Pylos de Nélée ⁴¹³, nous arrivâmes dans la terre séduisante de l'Asie; munis de puissantes forces, nous venions nous établir à Colophon l'aimable, en chefs de la dure violence. De là, par le vouloir des dieux, nous nous emparâmes de Smyrne ⁴¹⁴ l'éolienne.

13. Ce que furent la force et le vaillant cœur de cet homme, je le sais par mes ancêtres, eux qui le virent mettre en fuite les phalanges serrées des Lydiens ⁴¹⁵ qui combattent à cheval, à travers la plaine de l'Hermos ⁴¹⁶, lui, le héros à la lance. Jamais, certes, Pallas-Athéné n'eut ⁴¹⁷ à exciter, par ses reproches, la rude vigueur de son cœur, lorsqu'il s'élançait, à travers les premiers rangs, dans le fort de la bataille sanglante, bravant les traits aigus des ennemis; car il n'était aucun guerrier supérieur à lui pour se lancer dans l'œuvre de la puissante mêlée, ⁴¹⁸ lorsqu'il vivait, dans la clarté du soleil rapide.

14. Chef des guerriers de Pæonie ⁴¹⁹, le pays aux chevaux renommés.

NOTICE SUR SOLON

L'œuvre poétique de Solon est étroitement liée à l'histoire de son époque, et on ne peut la lire sans, du même coup, s'intéresser aux événements qui se déroulèrent à Athènes, dans la seconde moitié du VII^e siècle. Chez Solon, en effet, l'homme d'Etat est inséparable du poète, et l'élégie devient, pour lui, un moyen d'action en même temps qu'elle reste l'expression harmonieuse de la pensée et des sentiments.

La situation intérieure d'Athènes, au cours du VII^e siècle, fut extrêmement troublée. Depuis le déclin de l'autorité des rois battue constamment en brèche par les chefs des grandes familles, les Eupatrides avaient rapidement accaparé tout pouvoir, acquis les terres, et monopolisé le commerce maritime. Les trois archontes étaient choisis parmi les Eupatrides. La « Boulé » était composée par les magistrats sortis de charge et formait ainsi un Conseil de la noblesse assistant les archontes annuels. La tradition leur assurait la connaissance de « thémis » et de « diké », et nous savons, par Hésiode, combien les « mangeurs de présents » savaient interpréter les préceptes.

Grâce à la puissance des « naucraries », ils avaient en main l'administration financière, militaire et maritime.

Enfin, grâce à la règle du « retrait lignager », conservée pour les grands domaines, les nobles gardaient leurs propriétés intactes, alors que, chez les Zeugites, les propriétés aliénables et divisibles s'amenuisaient à chaque génération, à cause des partages successoraux. On comprend ainsi le souhait d'Hésiode de n'avoir qu'un fils pour héritier (Travaux, v. 376).

Aussi la situation du paysan est-elle dure, souvent

cruelle. Il aura, comme le dit encore le poète d'Ascrea, une maison, une femme et un bœuf de labour. Malheur à lui s'il a une nombreuse famille, si le malheur ou une mauvaise année l'oblige à faire appel aux possédants ! L'emprunt se faisait, le plus souvent, sous forme de vente à réméré, et les cas étaient nombreux où le débiteur ne pouvait, dans les délais fixés, rémérer la terre donnée en gage ; il n'avait plus alors qu'à s'en aller et à se louer lui-même comme « thète », heureux encore si la valeur de ses biens était suffisante pour désintéresser le créancier ; car, dans le cas contraire, il était « ἀγώγιμος » : il devenait la propriété du créancier, lui et sa famille, et on pouvait le vendre comme esclave. Souvent on le laissait sur la terre qui avait été sienne, à condition de verser entre les mains du nouveau propriétaire les cinq sixièmes du revenu : le métayage était avantageux pour le maître, et la misère du « sixenier » (hectémore) prenait l'allure d'une situation stable. La famine, dont parle parfois Hésiode, n'était donc pas une vaine menace. Les luttes intestines, souvent faites des excès chez les uns, de la misère et des convoitises chez les autres, devaient fatalement ensanglanter le sol de l'Attique. Au reste, certains membres de la noblesse, touchés par ces misères, avaient soutenu les exigences des roturiers et s'étaient montrés partisans de réformes. Au moment où Cylon, gendre du tyran Théagénès de Mégare, voulut s'emparer du pouvoir, avec l'intention de mater le peuple et de confirmer les privilèges de la noblesse, il vit se lever contre lui, avec les artisans et les paysans, l'archonte Mégaclos et la grande famille des Alcéonides. Cylon dut s'enfuir, et ses complices furent mis à mort. Mais le fugitif suscita une guerre entre Mégare et Athènes. L'île de Salamine fut prise par les Mégariens vainqueurs, et les Alcéonides, à leur tour, furent condamnés à l'exil.

Les dissensions, les luttes et les meurtres continuèrent. Malgré les lois sévères de Dracon et l'œuvre des thesmothètes chargés de rédiger un code public, rien ne fut changé aux vicissitudes de la situation économique et sociale. Les Eupatrides avaient toujours un « esprit injuste » ; ils ne

savaient pas contenir leur « excessive démesure », leurs « appétits insatiables » (Solon, fr. 3, v. 5 et suiv.) ; et la ville tombée dans une « vile servitude » était la proie des ligueurs et des partis (id. fr. 3, v. 17 et suiv.).

Telle était la situation, lorsque les factions, fatiguées de la lutte mais non assouvies, prirent Solon pour arbitre.

Solon était né vers l'an 640. Il appartenait, dit Plutarque, à une illustre famille d'Athènes qui se rattachait au « génos » royal des Médontides. Cependant son père Exékestidès n'était pas riche ; aussi, dans son jeune âge, Solon fit du commerce et voyagea beaucoup en Méditerranée ; il acquit ainsi une certaine fortune et beaucoup d'expérience. Revenu à Athènes, il s'appliqua à la poésie, non pas seulement par goût, et pour occuper ses loisirs, mais aussi pour instruire et exhorter ses concitoyens. Ceux-ci, fatigués de la lutte contre Mégare, avaient abandonné le dessein de reprendre Salamine, et même, selon Plutarque, ils avaient défendu, par décret, de proposer quoi que ce fût, soit par écrit, soit de vive voix, concernant l'île perdue. Solon indigné composa une élogie, dont nous possédons trois passages (fr. 2) pour exhorter les Athéniens à reconquérir Salamine. Puis, simulant un accès de folie, selon la tradition rapportée par Plutarque, il courut à l'« agora », coiffé du chapeau des hérauts, et chanta l'élogie.

Les Athéniens se laissèrent convaincre ; ils formèrent un corps de débarquement, commandé peut-être par Solon lui-même, et reprirent l'île, vers l'an 612. Plus tard, c'est encore sous son instigation, que les Athéniens prirent part à la guerre sacrée, en faveur de Delphes.

Sa poésie éloquente et persuasive, son esprit modéré et ses idées lucides, sa valeur morale aussi bien que son illustre origine lui assuraient la confiance de ses concitoyens. Il fut nommé archonte, en 594. Dès lors son prestige grandit si bien qu'on l'investit de pouvoirs extraordinaires et qu'il eût pu, comme il le dit lui-même (fr. 23), exercer la tyrannie que Cylon avait recherchée les armes à la main et que Pisistrate devait conquérir. Mais il voulait

agir par la persuasion et non par la violence. Si nous en jugeons par les beaux fragments qui nous restent, c'est par ses élégies qu'il préparait les esprits à accepter ses réformes, comme précédemment il avait, grâce à son poème, redressé le courage des Athéniens vaincus par les Mégariens.

Il a de nobles accents pour parler de la justice de Zeus qui châtie tôt ou tard l'abus des richesses et les violences des puissants (fr. 1). Il parle en sage qui sait apprécier à leur juste valeur les biens matériels et les efforts, souvent vains, des hommes pour les acquérir (fr. 4, v. 10 et suiv.). Il exalte la discipline dans le respect de la loi, et il veut que tous les Athéniens comprennent bien tous les avantages de la légalité (fr. 3, v. 30 et suiv.).

Il sait aussi parler en chef, même quand il s'adresse aux puissants, et lorsque la persuasion ne suffit pas, il ordonne et il menace (fr. 4, v. 5 et suiv.).

Cet Eupatride a compris les petits et il a trouvé le secret de les gouverner, sans les opprimer; il sait que la misère du peuple, ses convoitises et ses révoltes sont bien souvent l'inéluctable conséquence de l'inconduite des grands et de l'impéritie des chefs (fr. 5, v. 7 et suiv.).

Aussi, dès qu'il fut au pouvoir, Solon apporta tous ses efforts à mettre fin aux excès dans lesquels il voyait la cause des malheurs de la cité. Par une large mesure d'amnistie, il rappela d'exil tous ceux qui avaient été condamnés pour des motifs autres que le meurtre ou la tyrannie, et il les rétablit dans leurs droits civiques. Par une réforme hardie, mais décisive, que l'on appela, par la suite, la « seisachthéia » (rejet du fardeau), il libéra la terre en faisant enlever les bornes qui marquaient les droits des créanciers, enlevant ainsi aux débiteurs insolubles le lourd fardeau du servage, de l'esclavage ou de l'exil. Il fut désormais interdit de prêter en prenant pour gage la personne de l'emprunteur *μη δανείζειν ἐπὶ τοῖς σώμασι*.

Il favorisa l'essor économique par une série de réformes, dont les plus importantes sont la réforme des poids et mesures et la création d'une monnaie nationale.

Soucieux d'assurer au gouvernement de la cité un équi-

libre stable et durable, il modifia profondément la constitution d'Athènes. Les classes censitaires furent réorganisées; les privilèges et les charges furent plus équitablement répartis. Il limita le pouvoir du Conseil aristocratique des anciens archontes siégeant sur l'Aréopage, et il créa un nouveau Conseil de 400 membres (100 par tribu) qui représenta directement le peuple. Il croyait avoir ainsi donné satisfaction aux uns et aux autres, et il le dit lui-même: « Au peuple j'ai donné des privilèges suffisants... quant à ceux qui avaient la puissance et le prestige des richesses, pour eux aussi, j'ai fait en sorte de leur éviter toute honte; je me suis arrêté après les avoir munis, de part et d'autre, d'un fort bouclier, et il n'est plus permis aux uns d'opprimer les autres » (fr. 5, v. 1-6).

Mais si les Athéniens avaient été charmés et séduits par le poète, il semble par contre que beaucoup furent déçus par le législateur. Il y eut des récriminations et des reproches, et Solon le constate, non sans amertume: « Quand on fait de grandes choses, il est difficile de plaire à tout le monde » (fr. 5, v. 11).

Des deux côtés, on aurait voulu un tyran qui aurait abattu la partie adverse. On avait approuvé la sérénité des préceptes et la modération des desseins, harmonieusement exprimés dans les élégies, mais chacun désirait la violence appliquée au succès de ses revendications.

C'est pour se dérober aux importunités et aux récriminations, dit Plutarque, que Solon se remit à voyager. Deux fragments de ses élégies (fr. 6 et 7) nous donnent la preuve qu'il parut à Chypre et qu'il alla jusqu'en Egypte. Il ne semble pas, cependant, que l'on doive ajouter foi au récit d'Hérodote (Hist., I, 30 et suiv.) racontant l'entrevue de Solon et de Crésus.

Cependant, à Athènes, la lutte des partis avait repris, plus vive que jamais (cf. fr. 8 et note). Un jeune chef s'était fait remarquer dans une nouvelle guerre contre les Mégariens, en s'emparant du port de Nisaia. Ambitieux, habile et beau parleur, il avait acquis du prestige auprès de tous les mécontents que la « seisachthéia » avait libérés,

sans leur donner de ressources : c'était Pisistrate. Solon, qui le connaissait bien, dénonça sans crainte ses buts tyranniques et reprocha aux Athéniens leur sottise et leur lâcheté (fr. 8, v. 5 et suiv.). Cependant Pisistrate, après plusieurs tentatives infructueuses, se rendit maître d'Athènes, mais ce fut, dit l'Histoire, pour gouverner sagement. D'après Plutarque, il donna tant de marques de considération et de bienveillance à Solon, et il l'appela si souvent auprès de lui, que le grand législateur devint son conseiller et approuva sa politique.

Solon mourut vers l'an 560. Selon une légende que Plutarque déjà déclare suspecte, ses cendres auraient été portées à Salamine.

L'antiquité grecque a mis Solon au nombre des sept Sages ; c'est dire en quelle estime, elle tenait le législateur. Le poète aussi était, à juste titre, hautement apprécié. Beaucoup de ses vers paraissent dans le recueil attribué à Théognis. C'était à lui que pensait Platon en parlant des λόγοι σοφοί de l'Athénien (Polit., 811, d.). Démosthène comptait sur l'effet que devait produire la lecture de l'une de ses élégies (fr. 3, v. 1-40) dans son discours Sur l'Ambassade (254/5). Enfin Plutarque l'a mis au nombre des grands hommes dont il a écrit la vie.

Pour un Athénien, en effet, Solon devait incarner le modèle, poussé à un haut degré de perfection, du καλὸς καὶ χρηστός. Il était l'homme issu d'une noble race, fortuné, grand poète et grand homme d'Etat, possédant cet esprit de modération, ennemi de « l'hybris », tant estimé par la sagesse antique. Il était homme de cœur, souffrant des maux de la cité, et payant de sa personne pour y apporter remède, sans craindre les risques : « comme un loup, quand il tourne au milieu des chiens ». Epris de liberté, mais ennemi du désordre, farouchement opposé à la tyrannie, mais jalousement attaché à la légalité, il savait voir les excès contraires entre lesquels oscillent les esprits emportés par des idées partisans ; homme aimable aussi, dont la sagesse était humaine, et qui ne s'interdisait pas de goûter aux plaisirs et de les célébrer.

La pensée s'exprime dans un style noble et aisé. Le vocabulaire, pris dans l'épopée, ne dédaigne pas les mots tirés du langage ordinaire. La phrase, claire et nette, s'illustre parfois de comparaisons qui se prolongent en tableaux charmants ou grandioses : c'est, par exemple, la justice de Zeus comparée à la splendeur de la lumière du soleil, après que le vent a balayé l'orage ; ou encore, le malheur comparé au voleur qui saute par-dessus le mur de la cour et pénètre jusque dans la chambre la plus retirée.

Le sens de la réalité et le génie poétique se fondent harmonieusement dans ses vers, pour créer la sereine impression de la grâce alliée à la raison.

SOLON

ÉLÉGIES

1. Filles brillantes de Mnémosyne et de Zeus Olympien, Muses de Piérie 417, écoutez ma prière : accordez-moi que les dieux me donnent le bonheur, et les hommes, partout et toujours, une bonne réputation. Accordez-moi aussi d'être doux pour mes amis, amer pour mes ennemis, d'être un objet de respect pour les uns, de crainte pour les autres. Je souhaite avoir des richesses, mais je ne veux pas en jouir injustement : à la fin, le châtement ne manque pas de venir. La richesse que donnent les dieux reste solide pour l'homme, depuis ses premiers fondements jusqu'au sommet ; celle que les hommes recherchent par la violence ne vient pas selon le bon ordre, mais, cédant à d'injustes actions, elle suit, malgré elle, et, vite, elle se mêle au malheur : il commence petitement, comme le feu ; c'est chose insignifiante au début, mais bien pénible, à la fin ; car, chez les mortels, les œuvres de violence ne durent pas. Mais Zeus voit la fin de toutes choses 418 ; ainsi qu'un vent subit qui, au printemps, dissipe les nuages 419, après avoir bouleversé les profondeurs houleuses de la mer stérile et ravagé les beaux travaux de la terre fertile en blé, il gagne la haute demeure des dieux et, de nouveau, laisse apparaître un ciel serein ; la brillante ardeur d'un beau soleil se répand sur les riches campagnes, aucun nuage n'arrête plus le regard : ainsi se manifeste la vengeance de Zeus. Ce n'est pas qu'en toute occasion sa colère soit prompte, comme celle d'un mortel, mais jamais l'homme au cœur coupable ne lui échappe complètement, toujours, à la fin, il est découvert : l'un est puni sur-le-champ, l'autre, plus

tard 420. S'il en est qui échappent, eux-mêmes, et qui évitent la menace de la destinée envoyée des dieux, elle revient toujours une autre fois et ce sont des innocents qui paient la dette, soit les enfants des coupables, soit leur descendance, dans la suite. Nous, mortels, voici ce que nous pensons, aussi bien les bons que les méchants, — et chacun, en lui-même, garde cette belle croyance, avant d'éprouver quelque malheur ; à ce moment, par contre, chacun se lamente ; mais, jusqu'alors, nous goûtons le béat plaisir de vaines espérances — celui qui est accablé de cruelles maladies : « je guérirai », voilà ce qu'il pense ; l'autre, qui est lâche, se croit un homme de valeur ; tel se croit beau qui n'a aucun charme ; si l'on est pauvre et accablé par les nécessités de l'indigence, on croit posséder, sans conteste, de grandes richesses. Chacun s'agit de son côté ; celui-ci s'en va errer à travers la mer poissonneuse, sur des bateaux, avec le désir d'apporter du profit chez lui, se laissant emporter par les vents terribles, sans aucun souci de ménager sa vie ; un autre fend la terre riche en arbres et loue ses services, pour une année, à ceux que préoccupent les travaux de la charrue courbe 421 ; un autre, expert dans les arts d'Athéné et de l'industriel Héphaïstos, se procure sa subsistance par le travail de ses mains ; un autre, instruit par le don des Muses, connaît la mesure de l'aimable sagesse ; un autre est fait devin par le seigneur Apollon, l'archer, et il voit à l'avance le malheur venant vers l'homme que les dieux veulent assister ; mais les arrêts du destin ne peuvent être écartés par aucun présage, par aucun sacrifice sacré 422. D'autres connaissent le travail de Pæéon 423 aux nombreux remèdes et sont médecins ; ceux-là, non plus, ne sont pas maîtres du résultat ; souvent, à une petite douleur succède une grande souffrance que personne ne peut guérir, malgré les bons remèdes employés, alors que tel autre, qui était terrassé par un mal terrible, retrouve promptement la santé, par la simple imposition des mains. La Destinée porte aux hommes le malheur comme le bonheur, et les dons envoyés par les dieux immortels sont inévi-

⁶⁵ tables. Toutes les affaires ont leur hasard et personne ne sait où aboutira une entreprise qu'on commence. Mais l'un, qui s'efforce de bien faire, manque de prévoyance et tombe dans une grande et dure infortune; un autre, ⁷⁰ par contre, agit mal, et la divinité lui accorde, en tout, des circonstances heureuses, et le libère de sa sottise ⁴²⁴. La richesse, pour les hommes, n'a pas de limites visibles ⁴²⁵; ceux qui, maintenant, sont les plus riches, parmi nous, se donnent deux fois plus de peine; qui pourrait satisfaire tout le monde? Les dieux, certes, ⁷⁵ nous donnent des profits, mais, de ceux-ci, vient la calamité qui frappe tantôt l'un, tantôt l'autre, quand Zeus l'envoie comme châtement.

SALAMINE ⁴²⁶

2. Je suis le héraut venu de l'aimable Salamine; voici un poème et un chant, en guise de discours ⁴²⁷.

...Puissé-je, alors, être un habitant de Pholégandros ou de Sikinos ⁴²⁸ et avoir changé de patrie, au lieu d'être Athénien; car voici ce qu'on dira bientôt, parmi les hommes : « Celui-ci est un Athénien, l'un de ceux qui ont abandonné Salamine. »

... Allons à Salamine, combattons pour l'île aimable et chassons, loin de nous, une pénible honte.

3. Notre ville ne périra jamais par l'arrêt de Zeus et les desseins des bienheureux dieux immortels, car la gardienne au grand cœur, fille d'un père puissant, Pallas-Athéné, étend son bras sur elle. Ce sont les citoyens, ⁵ eux-mêmes, qui, par leur sottise, esclaves des richesses, veulent détruire la grande cité; les chefs du peuple ont un esprit injuste; ils sont prêts de subir de grandes épreuves, à cause de leur excessive démesure; car ils ne savent pas contenir leurs désirs insatiables ⁴²⁹, ni prendre, ¹⁰ avec mesure et dans le calme, les plaisirs d'un festin que l'on célèbre. Ils s'enrichissent, en s'attachant à des actions injustes; ils n'épargnent ni les biens sacrés, ni

les biens publics, et volent, par rapine, l'un d'un côté, l'autre ailleurs; ils n'observent pas les principes vénérables de Justice; la déesse se tait, mais elle garde, en elle-même, la notion de ce qui se passe et de ce qui s'est passé, puis, à son heure, elle ne manque pas de venir et ¹⁵ de punir.

Telle est la plaie incurable dont, maintenant, est envahie cette ville entière qui, rapidement, est tombée dans une vile servitude; celle-ci a réveillé la révolution et la guerre qui dormaient, et beaucoup d'hommes ont péri, dans leur aimable jeunesse ⁴³⁰. A cause de ses ennuis, cette ville si aimable se ruine rapidement dans les ligues de partis, chères aux hommes injustes. Tels sont les maux qui tourmentent le peuple, et, parmi les pauvres, il est en beaucoup qui s'en vont vers une terre étrangère, vendus et chargés de honteuses chaînes. ²⁵

Ainsi, le malheur public vient sous le toit de chaque citoyen, et les portes de la cour ne peuvent pas l'arrêter; il saute par-dessus le mur élevé et trouve inmanquablement sa victime, même si elle cherchait un refuge dans une chambre reculée, au fond de sa maison.

Voilà ce que mon cœur m'ordonne de faire comprendre ³⁰ aux Athéniens : le mépris des lois ⁴³¹ est, pour la cité, la cause de maux sans nombre; mais la légalité remet partout le bon ordre et l'harmonie et, souvent, entoure les méchants d'entraves; elle aplanit ce qui est raboteux, réprime l'orgueil, détruit la démesure, dessèche les ³⁵ fleurs naissantes du malheur; elle redresse les sentences torses, adoucit les œuvres d'orgueil, réprime les œuvres de discorde, arrête le fiel de la douloureuse lutte d'envie, et, grâce à elle, tout, chez les hommes, devient harmonie et raison.

4. ⁴³²

...Quant à vous, calmez votre cœur fort, dans votre poitrine, vous qui avez des richesses à satiété, ramenez votre esprit fier à la modération; car, de notre côté, nous ne céderons pas, et, pour vous, tout n'ira pas à souhait.

¹⁰ ...Car beaucoup de méchants sont riches, alors que les bons sont pauvres, mais nous ne ferons pas l'échange de notre vertu contre leur richesse, puisque la vertu est un bien constant, tandis que la richesse, chez les hommes, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui la possède.

5. Au peuple, j'ai donné des privilèges suffisants ⁴³³, je n'ai ni diminué, ni accru ses honneurs; quant à ceux qui avaient la puissance et le prestige des richesses, pour eux aussi, j'ai fait en sorte de leur éviter toute honte, ⁵ je me suis dressé et je les ai munis, de part et d'autre, d'un fort bouclier; et il n'est plus permis aux uns d'opprimer les autres.

...Ainsi, le peuple marcherait à la suite de ses chefs, s'il n'était traité ni avec faiblesse, ni avec violence. Car la satiété engendre la démesure, lorsqu'une grande fortune accompagne les hommes dont l'esprit n'est pas bien ordonné.

...Quand on fait de grandes choses, il est difficile de plaire à tout le monde ⁴³⁴.

6. A l'embouchure du Nil, près du rivage de Canope ⁴³⁵.

A PHILOKYPROS ⁴³⁶

7. Et toi, maintenant, puisses-tu, pendant longtemps, régner ici sur les habitants de Soles et habiter cette ville, toi et ta descendance.

Quant à moi, tandis que, sur un vaisseau rapide, je m'éloignerai de cette île fameuse, puisse Cypris ⁴³⁷, à la couronne de violettes, m'accompagner et me protéger; ⁵ qu'elle m'accorde pour la fondation de cette ville, faveur, gloire et retour dans ma patrie.

8. Si vous avez éprouvé des malheurs à cause de votre lâcheté, ne rejetez pas sur les dieux ce qui revient à vos oppresseurs; car vous les avez grandis, vous-mêmes, en les protégeant et voilà pourquoi vous êtes dans une triste servitude.

Chacun de vous, pris en particulier, marche sur les traces du renard, mais, réunis, vous avez un esprit vide; car vous faites attention au langage et aux paroles de ce flatteur ⁴³⁸, mais, quand il en vient aux actes, vous ne le surveillez pas.

9. Elle apparaîtra ma folie aux citoyens, d'ici peu de jours; elle apparaîtra, quand la vérité se montrera à tous les yeux ⁴³⁹.

10. De la nue viennent les bourrasques de neige et de grêle; le tonnerre vient de l'éclair fulgurant : c'est par les grands que la ville va à sa ruine, et le peuple, par sa sottise, est devenu l'esclave d'un tyran. Celui qu'on a trop élevé, il n'est pas facile de le retenir, dans ⁵ la suite; mais il faut, maintenant, faire attention à tout.

11. Ce sont les vents qui troublent la mer, mais, si rien ne l'agite, elle reste en parfait équilibre.

12. Tant que, parmi les fleurs aimables du jeune âge, il aimera les jeunes garçons, désirant leurs caresses et leurs doux baisers.

13. Heureux, celui qui a des enfants amis, des chevaux au sabot non fendu, des chiens de chasse, et un hôte étranger.

14. Ils ⁴⁴⁰ ont une égale richesse, celui qui a beaucoup d'argent et d'or, des champs d'une terre fertile en blé, des chevaux et des mulets, et celui qui n'a, pour avantages, que ceux-ci : jouir d'un bon estomac, de bons flancs et de bonnes jambes, ainsi que de la présence d'un enfant et d'une femme, lorsque ces derniers biens viennent aussi pour l'homme, avec la jeunesse, qui est faite pour ces plaisirs.

15. Pas un seul homme n'est heureux; mais ils sont tous infortunés, les mortels que le soleil regarde ⁴⁴¹.

16. Les limites invisibles de la sagesse sont très difficiles à connaître, car, à elle seule, elle englobe tout.

17. En tous points, la volonté des immortels est obscure pour les hommes.

18. Il faut dire à Critias ⁴⁴² aux cheveux roux d'écouter son père; car il n'obéira pas à un chef à l'esprit égaré.

19. Quand l'enfant est en bas âge et encore sans langage, la barrière de ses dents naît et croît dans les sept premières années; lorsque les sept années suivantes lui ont été accordées par la divinité, les signes de la puberté ⁵ commencent à apparaître; dans la troisième période, alors que les membres croissent encore, son menton se couvre de poil, et la peau prend sa fleur. Dans la quatrième période de sept ans, l'homme atteint la plénitude de sa force, qui est, pour lui, le signe de sa valeur. Dans la cinquième, il est temps, pour l'homme, de songer au mariage ⁴⁴³, et de chercher à obtenir, en vue de l'avenir, une lignée d'enfants. Dans la sixième, l'esprit de l'homme arrive à sa complète formation, et il n'est plus aussi porté à faire des actions blâmables. Dans l'espace de ces sept périodes de sept ans et au cours de la huitième, ¹⁵ dès cinquante ans, l'esprit et le langage sont arrivés à leur perfection. Dans la neuvième, l'homme a toujours de la force, mais sa parole et sa sagesse ont moins de vigueur pour se maintenir à une haute valeur. Au cours de la dixième, si l'homme réussit à atteindre cet âge, le lot de la mort ne sera pas, pour lui, prématuré.

20. Les travaux de la déesse de Chypre, ceux de Dionysos et ceux des Muses me sont maintenant agréables, eux qui donnent les plaisirs aux hommes.

21. Les aèdes disent beaucoup de mensonges ⁴⁴⁴.

A MIMNERME

22. Mais si, au moins maintenant, tu veux me croire, efface ce mot, et, si j'ai mieux pensé que toi, ne refuse pas par jalousie, corrige ce passage, chantre harmonieux, et que ton vers soit ainsi : « Puissé-je ne rencontrer qu'à quatre-vingts ans le lot de la mort ⁴⁴⁵. »

...Puisse la mort ne pas m'atteindre, sans faire verser ⁵ des larmes; puisse-je, quand je ne serai plus, laisser à mes amis du chagrin et des pleurs.

...Je vieillis sans cesser d'apprendre beaucoup de choses ⁴⁴⁶.

FIN DES ÉLÉGIES

TÉTAMÈTRES TROCHAÏQUES

A PHŌKOS

23. Non, certes, Solon n'est pas un homme à l'esprit profond et avisé, car la divinité lui faisait don de la fortune et, lui, il ne l'a pas acceptée; il avait fait bonne pêche et, tout ébahi, il a omis de tirer à lui le grand filet; le cœur et les sens, à la fois, lui ont fait défaut ⁴⁴⁷. ⁵ C'est que je voudrais, si j'avais pris le pouvoir et ravi de grandes richesses, si j'avais été tyran d'Athènes, ne fût-ce qu'un seul jour, je voudrais être écorché vif et voir ma race détruite.

...Et si j'ai épargné la terre de ma patrie, si je ne me suis point attaché à la tyrannie et à la violence amère, pour souiller et flétrir ma renommée, je n'en ai nulle ¹⁰ honte, car c'est ainsi, je le crois, que je surpasserai mieux tous les hommes.

...Il ne faut pas bouleverser la ville de fond en comble et y jeter le trouble, de peur de se trouver trop faible pour la rétablir et lui donner une organisation parfaite ⁴⁴⁸. ¹⁵

...Ces hommes étaient venus pour la rapine, ils étaient

riches d'espoirs; chacun d'eux pensait qu'il allait trouver une grande fortune et que, malgré mes paroles aimables et douces, je montrerais un esprit dur; leurs espoirs furent vains et maintenant, dans leur irritation, ils me regardent
 20 tous de travers, comme un ennemi. Il ne le faut pas; car ce que j'ai dit, je l'ai réalisé, avec l'aide des dieux; mais je n'ai pas agi en vain, et il ne me plaît pas d'accomplir quelque chose par la violence de la tyrannie, il ne me plaît pas que les bons et les méchants aient part égale à la terre grasse de la patrie.

TRIMÈTRES IAMBIQUES

24. C'est pour atteindre ces résultats que j'ai conduit le peuple; sur quel point n'ai-je pas touché le but avant de m'arrêter? Elle m'en rendra un bon témoignage, devant le tribunal du temps, la mère très grande des
 5 divinités olympiennes, la Terre noire, de laquelle, naguère, j'arrachai les bornes, fixées de tous côtés; avant, elle était esclave, maintenant, elle est libre 449. Combien en ai-je ramenés, dans Athènes, leur patrie fondée par les dieux,
 10 qui avaient été vendus, les uns injustement, les autres avec justice, ceux-là exilés par contrainte, à cause de leurs dettes, et qui ne parlaient plus la langue attique, en hommes ayant erré en tous lieux, les autres, ici même, subissant une indigne servitude, et qui tremblaient
 15 devant l'humeur de leurs maîtres: je les ai faits libres 450. Voilà ce que j'ai fait, par la souveraineté de la loi, faisant agir de concert la force et la justice; voilà ce que j'ai mené à terme, comme je l'avais promis. J'ai écrit des lois égales pour le vilain, comme pour le noble, et j'ai
 20 organisé une justice droite pour tous. Si, comme moi, un autre avait pris l'aiguillon, un homme aux idées perverses et cupides, il n'aurait pas tenu le peuple; car, si j'avais voulu faire ce qui plaisait alors à mes adversaires, ou, au contraire, ce qu'on avait indiqué dans le parti
 25 opposé, notre ville se serait vidée de beaucoup d'hommes.

Voilà pourquoi j'ai fait tête de tous côtés, comme un loup, quand il tourne, au milieu des chiens.

25. Et s'il faut tenir aux gens du peuple un langage clair et rude, je dirai que, ce qu'ils ont maintenant, jamais, de leurs yeux, ils ne l'auraient vu, même en rêve; et tous les nobles et les plus puissants m'approuveraient et me feraient leur ami.

...[Un autre] n'aurait pas tenu le peuple; il ne se serait pas arrêté, avant d'avoir brouillé le lait et enlevé la crème, mais moi, comme entre deux armées, je me suis tenu ferme, comme une borne.

26. Ils boivent et ils mangent, les uns des galettes au miel, les autres du pain, les autres des gâteaux aux lentilles; là, il ne leur manque absolument aucune des friandises que la terre noire fournit aux hommes; tout est en abondance à portée de leurs mains.

...Leurs occupations, c'est le mortier, ou le silphium 451, ou le vinaigre.

...Pour l'un, ce sont les pépins de grenade, pour l'autre, les grains de sésame 452.

27. Ecoute les chefs, bon gré, mal gré.

28. 453 En premier lieu, prions Zeus, le roi fils de Cronos, de faire suivre ces lois de succès et de gloire 454.

NOTICE SUR THÉOGNIS

La patrie de Théognis.

Théognis, au vers 23 de ses élégies, nous dit, lui-même, qu'il était Mégarien. Comme le poète ne donne pas d'autre précision, on songe naturellement qu'il s'agit de Mégare Nisaïa, celle qui commande l'entrée de l'isthme de Corinthe. Mais un texte de Platon (Lois, I, 630 a) semble indiquer qu'il s'agit de Mégare Hyblaïa, colonie dorienne de Mégare Nisaïa, fondée vers l'an 725, sur la côte orientale de Sicile. Le texte de Platon dit exactement que Théognis était citoyen de Mégare en Sicile : ποιητὴν... πολίτην τῶν ἐν Σικελίᾳ Μεγαρέων. Cependant on est, dès l'abord, surpris de constater que le poète, au moment où il marque les vers de son sceau (v. 19), ne songe nullement à la confusion possible ; s'il est de la Grande Mégare, en Grèce, le fait paraît assez naturel, mais s'il est de la Mégare sicilienne, l'oubli paraît surprenant.

D'autre part, les allusions qui foisonnent dans son œuvre, sur les événements politiques auxquels il fut mêlé, de même que ses préoccupations sur la menace des Mèdes et sur Kérinthos, s'expliquent beaucoup plus aisément, s'il s'agit de Mégare Nisaïa. A vrai dire le passage qui a trait à la menace des Mèdes sur la ville, ne peut guère s'appliquer qu'à la grande Mégare, car le poète y invoque le secours de Phébus, pour être agréable à Alkathoos, le héros éponyme de cette ville, et, en outre, les Mèdes n'ont jamais menacé Hyblaïa.

Ailleurs encore, le poète parle d'un voyage qu'il a fait en Sicile, en Eubée et à Sparte, « mais rien, dit-il, ne m'était plus cher que ma patrie » (v. 783 et suiv.). C'est dire clairement que la Sicile n'était pas sa patrie. Sans doute ce

passage a été contesté, mais c'est justement pour la seule raison qu'il s'oppose péremptoirement à l'opinion que l'on a fondée sur le texte de Platon.

Ainsi nous avons, d'une part, des allusions précises de Théognis et, d'autre part, le témoignage de Platon, dont l'autorité est digne de respect, bien qu'elle ait été contestée déjà par Harpocraton, Didyme et Stéphane de Byzance. Camerarius pense qu'il ne faut pas préférer à l'autorité de Platon, celle d'Harpocraton, et celle de vers qui ne sont peut-être pas de Théognis. De nos jours, Unger et surtout Beloch ont suivi ce dernier avis.

Mais il s'agit sans doute moins de rejeter le témoignage de Platon que de bien le comprendre. Dans les prolégomènes de son édition de Théognis (*Theognidis reliquiae*. Frankfurt, 1826) Welcker écrit que par le mot *πολίτης*, Platon veut dire que Théognis avait obtenu le droit de cité à Mégare *Hyblaia* : il serait citoyen d'*Hyblaia* *θεσσαλίας* ou *νόμος* et non *ἄλλος*. C'est aussi l'opinion de Croizet (*Litt. gr.*, II, p. 147), celle de Pauly Wiss. et de T. Hudson Williams (*The elegies of Theognis*, London, Bell., 1910.)

La date de Théognis.

Si nous en croyons Suidas et la Chronique de Hieronymos, les anciens fixaient la période brillante (acmé) de la vie de Théognis, à la 59^e olympiade (544/540). Or les déductions que l'on peut tirer des nombreuses allusions à des faits historiques que l'on relève dans le texte permettent d'apprécier l'exactitude de cette opinion. Le ton des élégies de Théognis, comme aussi les habitudes des élégiaques, montrent en effet qu'il s'agit d'allusions à des événements contemporains. A maintes reprises, le poète déplore, avec amertume, l'avènement d'un régime démocratique qui a causé sa ruine. Nous savons, d'autre part, d'après Plutarque (*Quest gr.* 18) que les Mégariens eurent, après la chute de Théagénès, un gouvernement modéré (*ολιγον χρόνον ἐσωφρόνησαν*), mais que, plus tard, ce régime fut corrompu par les démagogues qui imposèrent un régime

démocratique. Nous trouvons une autre allusion à cette période dans Aristote, *Polit.*, 1302 b et 1304 b. Les deux auteurs sont très sévères pour ce régime, et leurs critiques concordent avec ce que laissent supposer les plaintes de Théognis.

Or la chute du tyran Théagénès se produisit après l'échec des tentatives de son gendre Cylon sur Athènes, en 632, et la guerre qui s'ensuivit, au cours de laquelle Salamine fut prise par les Mégariens, puis reprise par les Athéniens à l'instigation de Solon, vers 612 (voir la notice sur Solon, p. 135). Nous ne savons pas combien de temps dura la courte période de gouvernement modéré signalé par Plutarque, ni à quelle date exactement s'installa la démocratie, mais un texte d'Aristote (*Poétique*, C, 3) nous apprend que, selon l'opinion même des Mégariens, la comédie fut inventée par eux pendant la démocratie. Or le premier poète comique mégarien connu, Susarion, vécut vers l'an 570, selon le marbre de Paros. Ainsi le régime auquel Théognis fait allusion aurait commencé vers la fin du VII^e siècle ou au début du VI^e, vers 580, selon Meineke.

Par ailleurs, on trouve aux v. 764 et 775, une allusion précise à la menace des Mèdes. Certains ont pensé qu'il s'agissait là de la première guerre médique, mais le ton de l'élégie ne semble pas indiquer un danger pressant, et nous ne trouvons aucune mention d'un événement aussi retentissant que la victoire de Marathon. On est plus naturellement amené à penser que Théognis fait écho aux craintes qui agitèrent déjà le monde grec au moment de l'expédition d'Harpage, lieutenant de Cyrus, sur l'Asie Mineure, en 545. On sait que toutes les villes grecques d'Asie furent prises par ce général, et qu'elles demandèrent du secours en Grèce et en particulier à Sparte, qui se contenta d'envoyer des observateurs.

Enfin, une autre allusion à un fait contemporain est faite aux v. 891-894; il s'agit de la ruine de Kérinthos et de la destruction des vignobles de Lélante. Il paraît difficile, sans doute, de voir là une allusion à la fameuse guerre

Lélantine qui mit aux prises, dès le début du VII^e siècle, Chalcis et Erétrie. Cependant on sait que cette lutte dura plus d'un siècle et qu'elle se prolongea jusqu'aux premières années du VI^e siècle (cf. Glotz, *ouv. cit.*, I, p. 313). On peut donc penser qu'il s'agit, dans le passage, de l'un des épisodes tardifs de cette longue guerre.

Ainsi tout concorde à faire croire que les élégies de Théognis appartiennent à la première moitié du VI^e siècle. Telle est l'opinion de Croizet (*ouv. cit.*, III, p. 453, édition de 1929) et de Pauly Wiss. T. Hudson Williams (*ouv. cit.*, *Introd.*, p. 9) pense que Théognis avait passé la cinquantaine en 545; ce qui est assez exactement conforme à l'opinion des anciens et à celle de Suidas.

Vie de Théognis.

Tout ce que nous savons sur la vie de Théognis est tiré de son œuvre. Nous y voyons surtout combien il fut mêlé aux agitations qui marquèrent cette période troublée de l'histoire de Mégare. Il appartenait au parti aristocratique, et il avait mené, semble-t-il, dans sa jeunesse, une vie élégante et voluptueuse, au milieu de cette noble société de Doriens, enrichis par le commerce et amis des fêtes et des banquets. Ses élégies, qu'il aimait chanter lui-même avec l'accompagnement d'un joueur de flûte, le rendirent vite célèbre; on recherchait sa compagnie et son amitié. Il se fit l'éducateur d'un jeune noble, Cynos, à qui il donnait les leçons de son expérience sur la conduite qu'il faut tenir parmi les hommes.

La révolte des « vilains » le ruina : il fut dépouillé de ses biens, et, sans doute, son voyage en Sicile, en Eubée et à Sparte fut-il une sorte d'exil. L'amertume de ses plaintes montre combien la pauvreté lui fut pénible. Cependant il revint à Mégare, et parmi les variations de la situation politique il eut, peut-être, à tenir parfois un rôle important : il est question dans une élégie d'une décision arbitrale qu'il doit rendre dans une affaire importante puisqu'il doit s'aider « des devins, des oiseaux et des victimes enflam-

mées » (v. 543 et suiv.). Ailleurs il parle de la conduite que doit tenir un ambassadeur aux lieux sacrés, sans dire toutefois s'il s'agit ici d'une charge dont on l'aurait honoré (v. 805-810).

Outre les vicissitudes politiques qu'il eut à endurer, on soupçonne qu'il eut aussi des peines d'un caractère plus personnel : dans l'une de ces élégies, il dit son amour pour une jeune fille dont les parents lui refusèrent la main pour l'accorder à un rival sans doute plus riche. Il se plaint aussi d'avoir été trahi par ses amis et, vers la fin de sa vie, par Cynos lui-même.

Nous savons que sa vie fut longue, car, à plusieurs reprises, il parle de la vieillesse venue, qu'il maudit à la manière de Mimnerme.

Nous n'avons pas d'autres renseignements sur cette vie si agitée, et nous ne savons pas comment elle se termina.

L'œuvre de Théognis.

Nous possédons de Théognis un recueil d'élégies contenant 1230 vers; mais ce n'est là qu'une partie de son œuvre. D'une part ce recueil n'est vraisemblablement qu'une sorte d'anthologie, un choix d'élégies; Suidas prétend que le seul livre adressé à Cynos contenait 2000 vers. Il fait mention, en outre, d'une longue élégie εις τοὺς σωθέντας τῶν Συρακοῦσων ἐν τῇ πολιουρχίᾳ. Mais il faut dire ici qu'on ne voit pas de quel siège il s'agit. La prise de Syracuse par Gélon eut lieu en 485, c'est-à-dire à une époque trop tardive, si l'on admet que Théognis avait plus de 50 ans en 545. On pense que Suidas a confondu Théognis de Mégare avec le poète athénien Théognis qui vivait au V^e siècle. Par ailleurs, un texte de Platon (Ménon, 95 d : Ἐν πόλει ἐπεσιν; Σωκ... Ἐν τοῖς ἐλεγεοῖς, laisserait supposer que le poète avait écrit autre chose que des élégies.

Enfin, un manuscrit (mss. A) présente, à la suite du premier, un second recueil de 159 vers (v. 1231 à 1389), composé de couplets érotiques. Ces élégies ne semblent pas avoir été connues de l'antiquité; et le sujet d'ailleurs ne

cadre pas avec la conception qu'avaient les anciens de la haute valeur morale de Théognis. Ni Julien, qui a cependant entrepris de critiquer la moralité de Théognis, ni Athénée ne font mention de ce second recueil. La première allusion semble se trouver dans Suidas : ... ἐν μέρει τῶν αὐτῶν παρσπαρῶν ἐστι μίξις καὶ παραβολαὶ ἑρωτικαί. Encore peut-on voir que l'allusion est vague et bien incertaine *, à moins que l'on n'admette, comme le suppose Croizet (ouv. cit., II, p. 145), que ces élégies ne formaient pas à l'origine un second livre, mais qu'elles étaient répandues dans les élégies variées. Couat ** pense qu'elles sont dues à des imitateurs de l'époque hellénistique. On s'accorde cependant à penser qu'elles ont des origines diverses mais que toutes remontent aux VI^e, V^e et IV^e siècles av. J.-C.

Il reste que le premier recueil contient seul les élégies ou fragments d'élégies que l'on puisse, dans l'ensemble, attribuer avec certitude à Théognis.

Ce recueil ne présente pas l'œuvre de Théognis dans son état primitif, car nous avons la preuve que les anciens lisaient un texte présentant les élégies dans un ordre différent. Un passage de Xénophon, cité par Slobée, nous apprend que les vers 183-190 prenaient place dans la première élégie. De même Platon (Ménon 95 d) nous indique qu'il lisait les vers 434 et suiv. peu après les vers 33-36 (ὀλγὸν μεταβίβας). D'autre part, il paraît certain que Théognis avait écrit pour Cyrnos une œuvre complète, comme cela ressort de ses déclarations, aux vers 19-28. Il se pose en maître qui va instruire son jeune élève, et il annonce qu'il va, sur son œuvre, apposer le sceau de son nom. Les invocations à Apollon (v. 1-10), à Artémis (v. 11-14), aux Muses (v. 15-18) formaient de toute évidence un poème semblable à celui de la Théogonie ou des Travaux; tandis que les vers 237-252 (ou 254) prennent tout à fait l'allure d'une conclusion. Nous trouvons cependant beaucoup d'autres couplets adressés à Cyrnos dans la suite du poème, mêlés à des élégies adressées à

Simonide, à Onomacrite, à Démoclès, à Cléaristos, à Timagoras, à Démonax et même à une femme, du nom d'Argyris. Des sujets très divers y sont traités sans ordre. On y trouve enfin ça et là des couplets appartenant à Solon, à Tyrlée, à Mimnerme et peut-être à d'autres.

Welcker, le premier, a essayé de rechercher l'ordre primitif; il a classé les élégies en distinguant les *Elégies à Cyrnos*, les *Sentences au fils de Polypaas*, les *Chansons à boire*, les *Epigrammes*, les *Imitations*, les *élégies appartenant à d'autres poètes*. D'autres érudits, sans accepter l'ordre logique de Welcker, ont du moins essayé de donner une explication plausible à cet apparent désordre.

Bergk y voit un recueil de fragments composé par des compilateurs, préoccupés uniquement de rassembler des idées générales. Pour Sitzler ce serait une anthologie pour maîtres d'école; les élégies y auraient été rapprochées selon la ressemblance de certains mots, ou l'analogie des sujets ou même leur opposition. Wilamowitz pense que c'est un recueil de chansons à boire (*Trinkliedebuch*).

La diversité des systèmes montre que la difficulté est grande. Il faut reconnaître d'abord qu'il serait assez vain de découvrir un ordre logique dans une œuvre qui vraisemblablement n'en comportait pas. Théognis n'a pas écrit ses élégies à la suite et à une époque déterminée de son existence, mais au jour le jour et au gré des circonstances. De plus le genre se prêtait naturellement à une composition décousue; l'élégie n'avait pas un caractère défini, elle pouvait aborder les sujets les plus variés et prendre tous les tons, surtout lorsqu'elle prenait un caractère très personnel, comme chez Théognis. Ajoutons que cette composition lâche, cette allure fragmentaire de l'élégie se prêtait facilement aux altérations de toute nature. On pouvait aisément, sans rompre un ensemble déjà disparate, ajouter ou retrancher des fragments. L'élégie offrait donc un terrain de choix pour les amateurs d'anthologies, et nous savons par Platon (Lois, VII, 811 a) que l'usage des chrestomathies était déjà établi à son époque. Le recueil des élégies de Théognis nous en offre très vraisemblablement un

* Cf. T. H. Williams, ouvrage cité. Introduction, p. 56 et 99-100.

** Annales de la Faculté de Bordeaux, 5^e année, p. 257 et suivantes.

exemple. D'après T. H. Williams, il serait même formé de la fusion de deux ou plusieurs anthologies comprenant des élégies de plusieurs auteurs des VI^e, V^e et IV^e siècles. Toutefois, la grande majorité de fragments doit être attribuée à Théognis ; si l'on excepte un certain nombre de passages que l'on trouve aussi dans Solon, Mimnerme ou Tyrtée, on ne peut avec certitude contester l'authenticité des élégies du recueil.

Les nombreux doublets que l'on remarque vers la fin du livre sont constitués par des répétitions du texte original, cités de façon différente par divers auteurs, variantes ajoutées à la suite du recueil.

Malgré leur forme fragmentaire, ces « morceaux choisis » nous permettent de voir avec assez de netteté le caractère de la poésie élégiaque chez Théognis, la physionomie de l'auteur et celle de son temps.

L'élégie de Théognis se rattache à la poésie hésiodique par son caractère âpre et personnel. Le poète, mêlé aux luttes politiques d'une époque tourmentée, exprime dans ses couplets ses peines, ses indignations, sa haine, ses plaisirs. Tous les caractères des élégiaques qui l'ont précédé sont contenus dans son œuvre ; on y retrouve l'élégie guerrière de Callinos ou de Tyrtée, aussi bien que l'élégie politique de Solon, l'élégie satirique de Sémonide ou sententieuse de Phocylide.

Dans la lutte violente qui mettait aux prises l'aristocratie et la masse populaire, il appartenait au premier parti. Ses amis sont les bons, ἀγαθοί, et ses ennemis sont les méchants, κακοί ; c'est ainsi qu'il désigne les nobles et les vilains. Car pour lui, comme pour la noblesse dorienne, les gens bien nés sont naturellement bons, et les vilains sont plutôt méchants ; la qualité morale se confond avec la qualité de la naissance. Tout au moins, s'il arrive au poète d'admettre que les méchants ne soient pas complètement méchants dès le sein de leur mère, le milieu ne tarde pas à les corrompre, car ils se lient d'amitié avec les méchants et ils apprennent les mauvaises actions (v. 305-308). Or, au cours de la lutte, les méchants qui naguère « usaient,

sur leur dos, des peaux de chèvre et pâturaient comme des cerfs, hors de la ville sont devenus les bons » : ils ont pris le pouvoir à la place de la noblesse ; et Théognis de se plaindre en voyant des hommes « perdus sans espoir » s'emparer du pouvoir. Il raille ou invective les gens bien nés qui, « séduits par les richesses », acceptent des unions avec la caste des « vilains » : « La race s'altère, dit-il ; bon et mauvais tout est mêlé. » Il blâme les amis infidèles qui l'ont abandonné dans le malheur, ou qui l'ont trahi, et il exalte la fidélité ; il ne craint pas de se poser lui-même en modèle. « Un homme qui, à ma ressemblance, soit un ami fidèle et dénué d'artifices, je ne puis le trouver. » (v. 415 et suivants).

Mais ce qui le désole surtout, c'est la privation de ses biens ; il a senti combien la misère diminue l'homme, car elle le met à la merci d'autrui, et lui conseille le mensonge, l'hypocrisie et les mauvaises actions. Elle le prive aussi d'une vie agréable et confortable. Aussi, il exprime, en termes acerbes, son aversion pour la pauvreté qui lui paraît intolérable. Il a soif de vengeance et il désire « boire le sang noir » de ses ennemis qui l'ont dépouillé de son avoir. Il s'adresse même à Zeus et lui demande, avec amertume, pourquoi le succès récompense parfois les méchants, tandis que la pauvreté atteint les amis de la justice. Et dans l'excès de son pessimisme, il lui arrive de se laisser prendre par le désespoir : « Le mieux serait de ne pas être né », dit-il, ou bien « ... de franchir au plus tôt les portes d'Hadès » (v. 425-428).

Pourtant il dira ailleurs que la vie est agréable, et les dieux justes. Il célèbre le plaisir de boire et de festoyer dans les banquets. Il a des accents qui rappellent ceux de Mimnerme pour exalter la jeunesse et la beauté, pour maudire la vieillesse et la mort.

Au fond, son pessimisme n'est pas un système, mais le fruit amer du malheur. Le poète nous apparaît comme une nature passionnée qui a peine à se contenir. Il prêche la modération, mais il est très emporté ; il conseille la force d'âme et le silence digne, dans l'infortune, mais il se plaint

et il invective avec violence quand le malheur l'atteint. Il connaît ce qui est bon et juste, et les préceptes sont conformes à ceux que nous trouvons chez les sages de la Grèce antique, mais la sérénité de cette sagesse est souvent troublée par le cri amer, haineux ou désespéré de l'homme à qui la souffrance fait oublier la mesure.

C'est tant pis pour la morale, mais la poésie n'y perd pas. Le langage de la passion communique aux élégies de Théognis une vigueur d'expression, un réalisme incisif qui donnent au style une saveur tout originale. S'il a la simplicité et la netteté d'une pensée claire et spontanée, il a aussi la grâce et la délicatesse que donne une sensibilité fine et subtile. Il est capable d'énergie et parfois de violence, parce que les mouvements de l'âme le dévorent brusquement comme une flamme.

Théognis avait conscience d'être un grand poète. Il avait, dès le prologue de son poème, marqué les vers du « sceau » de son nom, pour que, dans l'avenir, personne ne pût « changer le moins bon contre le meilleur ». Ailleurs, il promettait à Cyrnos la gloire et l'immortalité : « Je t'ai donné des ailes, dit-il, qui l'enlèveront facilement au-dessus de la mer sans limites et de la terre entière ;... ton nom se posera sur mille lèvres ; sur leurs flûtes au son aigu, les jeunes hommes gracieux et aimables te chanteront d'une voix harmonieuse ;... ta renommée ne périra pas, mais ton nom immortel restera toujours dans le souvenir des hommes » (v. 237 et suivants).

* Outre les éditions déjà citées, j'ai utilisé, pour Théognis, l'édition de Welcker et surtout celle de T. Hudson Williams.

THÉOGNIS

ÉLÉGIES

Seigneur, fils de Létô ⁴⁵⁵, rejeton de Zeus, jamais je ne t'oublierai, ni au début ni à la fin, mais je te chanterai toujours le premier, le dernier et au milieu de mes vers. Toi, écoute-moi et accorde-moi tes faveurs. Seigneur Phébus, lorsque Létô la déesse auguste, t'enfanta ⁴⁵⁶, entourant de ses bras le tronc du palmier ⁴⁵⁷, toi, le plus beau des immortels, près de l'étang rond ⁴⁵⁸, l'immense Délos tout entière se remplit d'un parfum divin, la Terre énorme se mit à sourire, et, dans ses ¹⁰ profondeurs, la mer aux blanches écumes se réjouit.

Artémis qui tues les bêtes sauvages, fille de Zeus à qui Agamemnon éleva un temple quand il se préparait à voguer vers Troie ⁴⁵⁹ sur ses rapides vaisseaux, écoute mes prières, éloigne de moi les destins mauvais : pour toi, déesse, cela est peu ; pour moi, c'est beaucoup.

Muses et Grâces, écoutez-moi, filles de Zeus, vous qui ¹⁵ jadis, venues aux noces de Cadmos ⁴⁶⁰, fîtes entendre une belle sentence : « Ce qui est beau est aimé ; ce qui n'est pas beau n'est pas aimé ⁴⁶¹. » Telle fut la sentence qui passa sur vos lèvres immortelles.

Cyrnos ⁴⁶², que ces vers, fruits de mon art, soient marqués d'un sceau ⁴⁶³ ; jamais, sans se dénoncer, on ne les ²⁰ volera ; personne ne changera le moins bon contre le meilleur, mais voici ce que chacun dira : « Ces vers sont de Théognis le Mégarien ⁴⁶⁴. » Mais, bien que tous les hommes connaissent mon nom, je ne puis, en aucune manière, plaire à tous mes concitoyens ⁴⁶⁵ ; et ce n'est ²⁵ pas merveille, fils de Polypaos, car Zeus, lui-même, ne saurait plaire à tous, ni quand il envoie sa pluie, ni quand il l'arrête.

Mais à toi, Cynos, j'exposerai, en homme de bon conseil, tout ce que, dès mon enfance, m'ont appris les hommes de bien. Sois sage, ne commets pas d'actions ³⁰ honteuses ni injustes, pour en retirer honneurs, avantages ou profits. Voici ce que tu dois savoir : ne fréquente pas les méchants, mais attache-toi toujours aux bons ⁴⁶⁶; bois et mange avec eux, assieds-toi au milieu d'eux, sois-leur agréable, car leur puissance est grande. Les bons, ³⁵ en effet, t'apprendront le bien; mais, si tu te mêles aux méchants, tu perdras même le sens que tu as. Fort de ces conseils, fréquente les bons et, un jour, tu reconnaîtras que je suis un bon conseiller pour mes amis.

Cynos, cette ville est grosse ⁴⁶⁷, et je crains qu'elle ⁴⁰ n'enfante un redresseur de notre démesure ⁴⁶⁸, car ses habitants sont encore sages, mais les chefs inclinent à tomber dans une grande perversité. Jamais encore, Cynos, les bons n'ont mené une ville à sa perte; mais celle où les méchants se sont plu à commettre des excès, à ⁴⁵ corrompre le peuple, à donner raison aux hommes injustes, pour leur profit personnel ou leur pouvoir, cette ville, crois-le, ne restera pas longtemps dans le calme, même si, maintenant, elle repose dans une parfaite tranquillité, du moment qu'il plaît aux méchants ⁵⁰ de réaliser ces sortes de profits qui amènent, avec eux, le malheur public. De là viennent, en effet, les révolutions, les luttes fratricides et la tyrannie; puisse notre ville ne jamais se plaire à de tels excès!

Notre ville, Cynos, est encore une ville, mais les habitants sont autres qu'ils n'étaient : jadis ils ne connaissaient ni droit, ni lois, ils usaient, sur leur dos, des peaux de chèvre et, comme des cerfs ⁴⁶⁹, ils pâturaient hors de la ville; maintenant ce sont les bons, fils de Polypaos, et ceux qui auparavant étaient gens de qualité sont maintenant gens de peu. Qui pourrait soutenir ce spectacle? Ils se trompent réciproquement et se moquent les ⁶⁰ uns des autres, n'ayant aucun sens ni du bien, ni du mal ⁴⁷⁰. D'aucun de ces hommes ne fais ton ami du fond du cœur, fils de Polypaos, pour quelque profit que ce

soit; donne-toi l'apparence d'être l'ami de tous, en paroles, mais ne traite en commun nulle affaire, ni rien de sérieux, avec aucun; car tu apprendras à connaître le cœur de ⁶⁵ ces hommes lamentables, tu sauras que, pour les choses sérieuses, ils n'offrent nulle garantie, mais qu'ils aiment les ruses, les fourberies, les complications, comme des hommes perdus sans espoir.

Ne va jamais, Cynos, faire avec confiance des projets en compagnie d'un méchant, lorsque tu voudras ⁷⁰ mener à terme une affaire sérieuse; mais prends beaucoup de peine, fais un long chemin, pour aller délibérer avec un honnête homme.

Ne communique pas tes projets même à tous tes amis indistinctement ⁴⁷¹ : peu, dans le nombre, ont un cœur sûr ⁴⁷².

Ne donne ta confiance qu'à peu de gens dans tes grandes ⁷⁵ entreprises, de peur que tu n'en retires, Cynos, un incurable ennui.

Un homme sûr mérite d'être estimé à prix d'or et d'argent, Cynos, dans les temps difficiles et troublés.

Tu trouveras peu d'hommes, fils de Polypaos, qui, ⁸⁰ dans les difficultés, seront des compagnons fidèles ⁴⁷³ et qui, dans l'union des sentiments, auront le courage de prendre leur part de la bonne comme de la mauvaise fortune. En cherchant, même dans l'humanité entière, on n'en trouverait pas tant qu'un seul navire ne pût tous les porter ⁴⁷⁴ de ces hommes dont les paroles et les regards ⁸⁵ expriment la conscience honnête ⁴⁷⁵ et qui ne chercheront pas un profit dans une affaire honteuse.

Ne me chéris pas en paroles, alors que ton esprit et ton cœur sont ailleurs, si tu es mon ami et si la fidélité est en toi; je veux ou bien que, d'un esprit non équivoque, tu sois mon ami, ou bien que tu me renies et me ⁹⁰ declares ta haine, dans une lutte ouverte ⁴⁷⁶. Mais celui qui, avec une seule langue, a un esprit double, celui-là est un dangereux compagnon, Cynos; il vaut mieux pour l'avoir ennemi que pour ami.

Un homme qui te loue juste tout le temps qu'il est

sous tes yeux, mais qui, lorsqu'il s'est éloigné, tient un langage différent et méchant, ce compagnon-là n'est pas un bien bon ami, puisque ses paroles sont bonnes mais ses sentiments tout autres. Mais puissé-je avoir pour ami l'homme qui, connaissant le caractère de son compagnon, le supporte comme un frère ⁴⁷⁷ même s'il est difficile. Pour toi, mon ami, médite sur ces choses, dans ton cœur; et, un jour, dans la suite, tu te souviendras de moi ⁴⁷⁸.

Que personne au monde ne te persuade de prendre un méchant pour ami, Cynos; en quoi l'amitié d'un homme méprisable serait-elle un avantage? Il ne te tirerait pas d'un pénible ennui, ni de la ruine, et, s'il était riche, il ne te ferait part d'aucun de ses biens.

¹⁰⁵ Celui qui rend service aux méchants est payé d'une reconnaissance bien stérile; autant ensemer la mer aux blanches écumes ⁴⁷⁹ : ni la merensemencée ne donnerait une riche moisson, ni le méchant, objet d'un bienfait, ne rendrait un bienfait en échange; car l'esprit des méchants est insatiable, et si on leur fait défaut une seule fois, leur amitié laisse s'effacer les bienfaits passés. Les bons, au contraire, se sentent comblés par un bienfait, ils en gardent le souvenir et, plus tard, ils se montrent reconnaissants ⁴⁸⁰.

Jamais d'un méchant il ne faut se faire un ami, mais le fuir toujours, comme un mauvais port.

¹¹⁵ Nombreux sont les compagnons pour manger ou pour boire ⁴⁸¹, mais, dans une affaire sérieuse, ils sont rares.

Rien n'est plus difficile à connaître qu'un homme faux, Cynos, et ne demande plus de précautions.

Avoir de l'or ou de l'argent faux est un malheur supportable, Cynos, et c'est chose facile à découvrir pour un homme prudent. Mais qu'un ami cache dans sa poitrine un caractère trompeur et qu'il ait en lui-même un cœur fourbe, c'est la plus grande tromperie dont la divinité ait abusé les mortels, et c'est ce qu'il y a de plus pénible à découvrir. Car on ne saurait connaître le caractère d'un homme ou d'une femme, avant d'en avoir fait

l'épreuve ⁴⁸², comme pour une bête de somme, et on ne saurait l'évaluer comme une denrée quand on va au grenier ⁴⁸³, car souvent l'esprit est trompé par les apparences.

Ne fais pas de vœux, fils de Polypaos, pour briller par le succès ⁴⁸⁴ ou la richesse; seule, la bonne fortune doit être souhaitée, pour l'homme. ¹³⁰

Rien n'est meilleur, Cynos, pour les hommes, qu'un père et une mère qui ont le souci de la sainte justice.

Personne, Cynos, n'est, par lui-même, l'auteur de la ruine ou du profit, mais ce sont les dieux qui donnent l'une et l'autre; aucun homme ne travaille en sachant, dans son cœur, s'il aboutira à une fin bonne ou mauvaise; souvent, en effet, quand on croit mal faire, on fait bien, et quand on croit bien faire, on fait mal. Nul d'entre les hommes ne voit lui arriver ce qu'il a voulu; car la limite d'une pénible impuissance l'arrête. Nous, les ¹³⁵ hommes, nous formons de vains desseins, car nous ne savons rien, mais les dieux réalisent toutes choses, selon leur volonté ⁴⁸⁵.

Il n'est aucun mortel, fils de Polypaos, qui, après avoir trompé un hôte ou un suppliant, échappe à la vigilance des immortels ⁴⁸⁶.

Préfère mener une vie de vertu avec peu de biens, que d'être riche avec des biens injustement acquis ⁴⁸⁷. La justice contient en elle seule toute vertu, et tout homme est bon qui est juste, Cynos ⁴⁸⁸.

La divinité donne des richesses même au plus méchant, Cynos, mais le lot de la vertu n'est donné qu'à un petit nombre ⁴⁸⁹.

La démesure, Cynos, est le premier don que la divinité fait à l'homme dont elle ne veut faire aucun cas.

La satiété engendre la démesure ⁴⁹⁰ chez l'homme méchant que la fortune accompagne et qui n'a pas l'esprit bien fait ⁴⁹¹.

Ne va jamais, dans un moment de colère, reprocher ¹⁵⁵ à un homme la pauvreté qui brise le cœur, ni l'indigence maudite, car Zeus fait pencher la balance tantôt d'un

côté, tantôt d'un autre; tantôt vers la richesse, tantôt vers la pauvreté 492.

Ne prononce jamais, Cynos, un mot orgueilleux, car
 160 personne au monde ne sait ce que la nuit et le jour vont réaliser pour l'homme.

Beaucoup ont une pauvre intelligence, mais une divinité leur est favorable, et le mal prend pour eux la tournure d'un bien; il en est qui ont des vues sages, mais une divinité contraire les afflige, et le succès ne suit pas leurs œuvres 493.

165 Nul parmi les hommes n'est fortuné ou indigent, mauvais ou pauvre, sans l'action de la divinité.

L'un souffre d'un mal, l'autre d'un autre; quant au bonheur parfait, nul de ceux qu'éclaire le soleil ne le possède 494.

170 Celui que les dieux honorent est loué même par celui qui le raille; mais l'effort de l'homme n'est rien 495.

Prie les dieux; les dieux ont la puissance; rien, sans le secours des dieux, ne vient aux hommes, ni les biens, ni les maux.

La pauvreté dompte l'homme de bien plus que tout autre mal, Cynos, plus que la vieillesse aux cheveux
 175 blancs, plus que le frisson de la fièvre; il faut, pour la fuir, Cynos, aller jusqu'à se jeter dans la mer aux profonds abîmes, ou se précipiter du haut des rochers abrupts 496. Car l'homme que la pauvreté a dompté ne peut rien dire ni rien faire, et sa langue est liée.

180 Il faut chercher, Cynos, aussi bien sur terre que sur le large dos de la mer, le moyen d'écarter la pauvreté pénible.

La mort, cher Cynos, est, pour le pauvre, préférable à la vie avec la pauvreté accablante.

Les bœufs, les ânes et les chevaux, Cynos, nous les cherchons de bonne race, et l'on veut qu'ils aient une
 185 bonne origine; mais, épouser une vilaine, fille de vilain, n'inquiète pas un homme bien né, pourvu qu'elle lui apporte beaucoup d'argent. Une femme non plus ne refuse pas d'être l'épouse d'un vilain, s'il est riche; c'est l'homme riche qu'elle veut au lieu de l'homme bien

né. C'est la richesse, en effet, que l'on considère; le noble prend femme chez le vilain, le vilain chez le noble : la richesse confond les races. Ainsi ne t'étonne pas, fils de
 190 Polypaos, que la race de nos concitoyens s'altère; bon et mauvais, tout est mêlé 497.

L'homme, tout en sachant bien que telle femme est de misérable origine, la conduit chez lui, séduit par la richesse : citoyen honorablement connu, il prend une
 195 femme sans nom, puisqu'il est poussé par cette impérieuse nécessité qui donne à l'homme un esprit téméraire.

La richesse que l'homme tient de Zeus et qu'il a acquise selon la justice et l'honnêteté reste avec lui, jusqu'à la fin. Mais l'homme qui, d'un cœur cupide, s'enrichit par des moyens injustes et illicites, en prêtant par exemple un faux serment, celui-là paraît d'abord
 200 faire du gain, mais, vers la fin, de nouveau, le malheur apparaît; la volonté des dieux a été la plus forte. Mais voici ce qui trompe l'esprit de l'homme : c'est que les bienheureux ne punissent pas les fautes, au moment même où l'acte est commis; mais l'un acquitte lui-même
 205 sa dette funeste, sans laisser le malheur suspendu, dans la suite, sur la tête de ses fils; l'autre n'est pas atteint par le châtement, car la mort impudente vient se poser sur ses paupières, apportant le destin fatal 498.

Personne n'est l'ami, ni le fidèle compagnon de l'exilé, et cela est plus pénible que l'exil 499.

Boire beaucoup de vin est un mal, mais celui qui en boit avec prudence n'est pas un méchant, mais un bon 500.

Cynos, montre, selon tes divers amis une humeur changeante et variée 501, sachant mêler aux tiennes les dispositions de chacun. Aie le caractère du polype retors
 210 qui prend l'apparence de la pierre sur laquelle il se fixe 502; tantôt tu te laisseras guider dans tel sens, tantôt tu prendras une autre couleur. Cette habileté est meilleure que la raideur.

Ne t'excite pas outre mesure, dans les troubles politiques, Cynos, suis le milieu du chemin, comme moi 503.

Celui qui croit que son prochain ne sait rien et qu'il

est seul, à avoir des idées subtiles, celui-là est insensé et privé d'un bon jugement. Car, tous également, nous
 225 avons dans l'esprit de subtils desseins; mais tel dédaigne la recherche des gains illicites, tel autre, au contraire, se plaît aux intrigues perfides.

Les hommes ne voient aucun terme à la richesse : ceux qui maintenant, parmi nous, ont le plus de ressources,
 230 se donnent deux fois plus de peine; qui pourrait les rassasier tous? La richesse c'est la folie pour les hommes; elle est la source du malheur 504 qui atteint tantôt l'un, tantôt l'autre, quand Zeus l'a envoyé aux hommes pour les accabler 505.

L'homme de bien, Cynos, qui est pour le peuple à l'esprit vain une citadelle et un rempart, n'a en partage que peu d'estime.

Rien, chez nous, n'a l'apparence qui caractérise un
 235 peuple sain, Cynos, mais tout y est comme dans une ville prête à périr de fond en comble.

Je t'ai donné des ailes qui t'enlèveront facilement au-dessus de la mer sans limites et de la terre entière. Dans
 240 les fêtes et les festins tu seras présent; ton nom se posera sur mille lèvres; sur leurs flûtes 506 au son aigu, les jeunes hommes gracieux et aimables te chanteront d'une voix belle et harmonieuse; et lorsque tu seras descendu dans les sombres régions souterraines, dans les lamentables
 245 demeures d'Hadès, même alors, après ta mort, ta renommée ne périra pas, mais ton nom immortel restera toujours dans le souvenir des hommes, Cynos, et tu parcourras le pays de Grèce et les îles, à travers les flots poissonneux de la mer stérile, non sur le dos des coursiers, mais accom-
 250 pagné par les dons éclatants des Muses, couronnées de violettes; car chez tous ceux qui ont souci des beaux chants, même dans les siècles futurs, tu vivras, aussi longtemps que vivront la terre et le soleil 507. Et pourtant, je n'obtiens pas de toi quelques égards, mais tu me bernes comme un enfant, avec des mots 508.

255 Le plus beau est le plus juste; le meilleur est de se bien porter; le plus agréable est d'obtenir ce qu'on aime.

Je suis une cavale belle et victorieuse à la course, mais je porte un homme très mauvais et cela m'est bien pénible. Souvent, j'ai été sur le point de rompre mon frein et de fuir, après avoir abandonné mon cavalier 509. 260

On ne boit plus de vin à ma santé, depuis que, près de ma tendre jeune fille, règne un homme qui vaut bien moins que moi; c'est de l'eau froide que ses parents boivent, à mon intention, en sa présence; aussi elle va puiser l'eau et la porte en me pleurant. C'est là, que
 265 prenant sa taille dans mes bras, j'ai baisé son cou, tandis que de tendres paroles s'échappaient de sa bouche 510.

On la reconnaît la pauvreté, même quand elle est chez autrui; elle ne va ni sur la place, ni au tribunal, car partout elle a le désavantage, partout on la méprise; partout où elle se trouve, elle est également odieuse. 270

C'est à parts égales que les dieux ont réparti toutes choses aux mortels, la vieillesse maudite aussi bien que la jeunesse; mais ce qu'il y a de pire chez les hommes, ce qui est plus pénible que la mort et que toutes les
 275 maladies, c'est, après avoir nourri les enfants et leur avoir fourni tout à souhait, après avoir, d'autre part, au prix de longues peines, mis du bien en réserve, de voir qu'ils haïssent leur père, souhaitent sa mort et le regardent avec aversion, comme un mendiant qui survient.

Il est naturel que le méchant ne respecte pas la justice, 280 s'il ne craint pas, pour l'avenir, la vengeance des dieux; car il est loisible à l'homme de peu d'entreprendre beaucoup d'actes pervers, dans le moment présent, et de penser que tout ce qu'il fait est beau.

Ne te confie à aucun de tes concitoyens pour mettre le pied en avant, ne compte ni sur son serment, ni sur son
 285 amitié, pas même s'il veut attester le roi Zeus, le meilleur garant d'entre les dieux, pour donner un gage sûr.

Dans une ville peuplée de tels détracteurs, rien ne donne satisfaction, mais, pour trouver le salut, le peuple est trop dépourvu de sens.

Maintenant les maux des bons deviennent des biens 290 pour les méchants; ceux-ci gouvernent par des lois per-

verses, car la pudeur a péri; l'impudence et la démesure ont vaincu la justice et possèdent toute la terre ⁵¹¹.

Le lion lui-même ne mange pas toujours de la viande, mais parfois, quoi qu'il fasse, malgré sa force, il se trouve dans l'impuissance.

²⁹⁵ Pour le bavard, le silence est un fardeau très pénible et lorsqu'il parle, il montre son ignorance à la compagnie ⁵¹², et tous l'ont en horreur; c'est une contrainte que la société d'un tel homme dans un banquet.

³⁰⁰ Personne ne veut être l'ami de l'homme que le malheur a frappé, Cynos, pas même celui qui est sorti du même sein.

Sois cruel et doux, attrayant et dur, pour tes serviteurs et tes esclaves, et pour les voisins qui habitent près de ta porte.

Il ne faut pas agiter une vie heureuse, mais la maintenir dans le calme; par contre, il faut donner du mouvement à une vie malheureuse, jusqu'au moment où on l'a redressée.

³⁰⁵ Les méchants ne sont pas complètement méchants dès le sein de leur mère, mais ils se lient d'amitié avec des méchants et ils apprennent les mauvaises actions, les injures, la démesure, car ils croient que ces hommes parlent toujours selon la vérité.

Au milieu des convives, il faut être prudent et paraître ³¹⁰ ne rien remarquer, comme si on était absent ⁵¹³; il faut entraîner à la gaité; et, dès la porte ⁵¹⁴, que l'on soit discret, quand on connaît les dispositions de chacun.

Parmi les fous, je fais beaucoup de folies; parmi les justes, je suis le plus juste des hommes.

³¹⁵ Nombreux, les méchants qui sont riches, et les bons qui sont dans la gêne, mais nous n'échangerons pas, quant à nous, leur richesse contre notre vertu, car celle-ci est constante, tandis que la richesse, chez les hommes, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui la possède ⁵¹⁵.

³²⁰ Cynos, l'homme de bien a toujours un caractère ferme; il est fort et dans l'adversité et dans la prospérité; mais si la divinité donne des ressources et la richesse comme compagnes au méchant, il ne peut, insensé qu'il est, contenir sa mauvaise nature.

Ne va pas, Cynos, pour un petit prétexte, perdre un ami, te laissant persuader par une mauvaise calomnie. Si pour la faute d'un ami, on s'irritait à l'excès, aucun ³²⁵ lien d'amitié n'unirait les hommes entre eux; car les fautes, Cynos, marchent à la suite des mortels; les dieux, eux, ne veulent pas les tolérer.

Même s'il est lent, l'homme de bon sens atteint un homme agile, Cynos; car, dans sa poursuite, la droite justice des dieux immortels est avec lui. ³³⁰

Calme, comme je le suis, marche au milieu du chemin, et ne donne pas aux uns, Cynos, ce qui appartient aux autres.

Personne n'est l'ami, ni le fidèle compagnon de l'exilé, et c'est ce qu'il y a de plus pénible dans l'exil.

N'embrasse jamais, Cynos, dans l'espoir de l'avenir, un homme qui part en exil, car, revenu chez lui, il n'est plus le même homme.

Evite une hâte excessive; en tout, le milieu est le ³³⁵ meilleur ⁵¹⁶; ainsi, Cynos tu arriveras au succès, difficile à saisir.

Puisse Zeus me donner de pouvoir récompenser les amis qui m'aiment, Cynos, et de punir mes ennemis en me faisant plus puissant qu'eux. Ainsi, je semblerais un dieu, parmi les hommes, si l'heure de la mort me sai- ³⁴⁰ sissait, après que j'aurais réglé ces comptes.

Exauce donc ma prière à temps, Zeus Olympien, et donne-moi, en échange des maux, d'éprouver aussi quelque bien. Que vienne la mort, si je ne dois trouver aucune fin à mes méchants soucis, et si j'obtiens des chagrins ³⁴⁵ échange de chagrins. C'est bien là, en effet, ma destinée : je ne vois pas paraître le châtement de ceux qui possèdent mes biens, ravis par la violence; pour moi, j'ai traversé le torrent, comme un chien, ayant tout renversé dans les flots grossis ⁵¹⁷. Puisse-t-il m'être donné de boire leur sang noir ! que la divinité jette sur moi un regard favorable ³⁵⁰ et réalise tout cela selon mon vœu !

Ah ! vile pauvreté, qu'attends-tu pour me laisser et t'en aller chez un autre homme ? ne m'aime donc pas, malgré

moi. Allons, va-t'en, dirige-toi vers une autre maison; ne reste pas toujours avec moi à partager ma vie infortunée 518.

355 Aie du courage, Cynros, dans le malheur, puisque aussi bien tu te réjouissais dans le bonheur, car le destin a voulu que tu en aies ta part. De même qu'à la suite du bonheur tu as eu du malheur, ainsi, en retour, tâche de t'en dépouiller, en priant les dieux. Ne montre pas trop ton malheur, 360 Cynros; si tu le fais paraître, tu trouves peu de gens pour t'en défendre 519.

Le cœur de l'homme qui a éprouvé un grand dommage rapetisse, Cynros; mais, quand il s'est vengé, il grandit de nouveau 520.

Sache bien flatter ton ennemi, mais quand il est sous ta main, venge-toi, sans donner de prétexte.

365 Modère ton cœur, et que des paroles de miel soient toujours sur ta langue 521; ce sont les méchants qui ont le cœur trop irritable 522.

Je ne puis comprendre les sentiments de mes concitoyens, car je ne leur plais pas, ni si j'agis bien, ni si j'agis mal 523; beaucoup me blâment, aussi bien parmi les 370 méchants que parmi les bons; quant à m'imiter, aucun de ces sots ne le peut.

Ne m'attelle pas au char malgré moi, à coups d'aiguillon, Cynros; ne m'entraîne pas trop violemment vers l'amitié.

Zeus ami, je t'admire. Quoi! tous les hommes sont sous ta loi et tu es, par toi-même, riche d'honneur et 375 de puissance; tu connais bien l'esprit et le cœur de chaque homme; ton empire, ô roi, est souverain. Comment donc, fils de Cronos, ton esprit supporte-t-il de traiter également le criminel et le juste, celui dont l'esprit se tourne vers la sagesse comme celui dont l'esprit se 380 tourne vers la démesure qui plaît aux hommes séduits par l'injustice?

Rien n'a été distinctement indiqué, par la divinité, aux hommes, et il n'est pas de chemin à suivre par où l'on serait assuré de plaire aux immortels.

Cependant ces hommes ont une fortune exempte de dommages, alors que les autres, qui tiennent leur cœur éloigné des mauvaises actions, ont cependant obtenu la pauvreté, mère de l'impuissance; cette pauvreté qui 385 égare, vers l'erreur, l'esprit de l'homme, troublant son cœur dans sa poitrine, sous l'effet de l'implacable nécessité; et cet homme se résigne contre son gré à supporter beaucoup de honte, cédant au besoin qui donne à l'homme de mauvais enseignements, même s'il ne veut pas les entendre, des mensonges, des ruses, de funestes querelles; 390 le mal ne convient pas à sa nature, mais le besoin engendre aussi la pénible impuissance 524.

C'est dans la pauvreté que le méchant, comme celui qui est bien meilleur, se révèlent, lorsque le besoin les étreint; car l'un, dans son esprit, médite des choses justes, celui qui a un jugement droit fixé dans sa poi- 395 trine; l'esprit de l'autre ne sait s'adapter ni aux biens ni aux maux; mais il faut que l'homme de bien sache supporter les uns et les autres 525.

Respecte tes amis; tâche de fuir les serments 526 qui perdent les hommes, évite la colère des immortels 527. 400

Évite une hâte excessive; l'à-propos est ce qu'il y a de mieux dans les actes des hommes 528; mais souvent on voit se presser vers le succès un homme avide de profit, qu'une divinité égare, à dessein, vers quelque grande erreur; elle le porte facilement à voir le bien 405 dans le mal, le mal dans ce qui est avantageux.

Tu étais mon grand ami et tu as failli, mais ce n'est pas moi qui en suis la cause : c'est toi-même qui n'as pas de bon sens.

Tu ne laisseras à tes enfants aucun trésor plus précieux 410 que la conscience; cette conscience 529, Cynros, qui est la compagne des hommes de bien.

Personne, chez les hommes, Cynros, n'est meilleur que le compagnon qui porte avec lui le jugement et la puissance 530.

En buvant, jamais je ne m'enivrerai, jamais le vin ne m'égèrera au point de prononcer un mot méchant à ton sujet.

⁴¹⁵ Un homme qui, à ma ressemblance, soit un ami fidèle et dénué d'artifices, je ne puis le trouver, malgré mes recherches. J'ai été mis à l'épreuve par la pierre de touche, comme on éprouve l'or comparé au plomb, et je suis estimé comme un homme supérieur ⁵³¹.

Je laisse passer beaucoup de choses, bien que je m'en rende compte, mais je me tais par nécessité, car je ⁴²⁰ connais votre puissance ⁵³².

Chez beaucoup d'hommes, il n'y a pas de portes bien ajustées pour fermer leur langue et ils s'occupent de beaucoup de choses qu'ils devraient négliger; souvent, en effet, il est meilleur de laisser le mal en repos au fond de soi; il vaut mieux que le bien sorte, plutôt que le mal ⁵³³.

⁴²⁵ Le mieux, pour ceux qui sont sur terre, serait de ne pas être nés, et de ne pas voir les rayons pénétrants du soleil; mais, s'ils sont nés, c'est de franchir au plus tôt les portes d'Hadès et d'être étendus sous une épaisse couche de terre ⁵³⁴.

Faire naître un homme et le nourrir est plus facile que de lui donner un cœur généreux. Personne encore n'a ⁴³⁰ résolu ce problème de rendre sage un insensé, et de faire un bon d'un méchant; si les fils d'Esculape ⁵³⁵ avaient reçu de la divinité ce pouvoir de guérir la méchanceté et le cœur pervers des hommes, nombreuses et grandes seraient les récompenses qu'ils obtiendraient; et s'il ⁴³⁵ était possible de créer l'esprit de l'homme et de le mettre en lui, jamais un bon père n'aurait un fils méchant, car celui-ci obéirait à ses sages conseils; mais tu auras beau faire la leçon, jamais tu ne rendras bon un homme méchant.

Insensé, celui qui tient mon esprit sous sa garde et ⁴⁴⁰ qui ne surveille pas ses propres pensées.

Personne, en effet, n'est complètement heureux, mais l'homme de bien sait rester courageux dans le malheur, sans cependant se mettre en relief; mais le méchant, ni dans le bonheur, ni dans le malheur, n'est capable de garder un cœur ferme. Des dons de toute nature

viennent des immortels aux mortels, mais il faut avoir ⁴⁴⁵ le courage de supporter les dons des immortels, tels qu'ils nous les font ⁵³⁶.

Si tu veux me laver, du sommet de ma tête coulera une eau pure, toujours claire; tu me trouveras, dans tous mes actes, comme l'or épuré, rouge d'apparence, quand on le frotte à la pierre de touche : à sa surface ⁴⁵⁰ il n'y a pas de taches noires de rouille ni de moisissure; toujours il a son pur éclat ⁵³⁷.

Homme, si tu avais obtenu en partage un lot de bon sens comparable à ton lot de sottise, si tu étais né sage, comme tu es né insensé, tu paraîtrais à beaucoup de tes concitoyens aussi digne d'envie que tu es, en réalité, ⁴⁵⁵ indigne d'estime.

Une jeune femme ne convient pas à un homme vieux, car elle n'obéit pas au gouvernail comme un léger navire, et les ancrs ne la retiennent pas; mais elle brise ses liens et souvent, pendant la nuit, elle a un autre port. ⁴⁶⁰

N'applique pas ton esprit, n'aspire pas à d'impossibles réalisations dont on ne voit jamais le terme.

Aisément les dieux donnent l'occasion d'un acte qui n'est ni bon ni mauvais, mais c'est dans l'acte difficile que se trouve la gloire.

Exerce-toi à la pratique de la vertu, que la justice ⁴⁶⁵ te soit chère, ne te laisse pas vaincre par l'appât d'un gain, s'il est honteux ⁵³⁸.

N'oblige aucun de ces hommes à rester, malgré lui, au milieu de nous; n'ordonne pas non plus de s'en aller à qui ne veut pas; ne réveille pas celui qui dort, Simonide, celui de nous qu'un doux sommeil, causé par l'ivresse, aura surpris; n'ordonne pas non plus à celui ⁴⁷⁰ qui est éveillé de dormir, s'il ne le désire pas, car tout ce qui est contrainte est chose pénible ⁵³⁹. Qu'on se tienne auprès de celui qui veut boire pour lui verser du vin : ce n'est pas toutes les nuits qu'on a l'occasion de passer du bon temps. Pour moi, cependant, qui bois ⁴⁷⁵ avec modération le vin doux comme le miel, je n'oublierai pas le sommeil, libérateur de maux, et je m'en irai chez

moi; je serai dans l'état où le vin est très agréable à l'homme, car, si je ne m'en prive pas, je ne m'enivre pas
 480 à l'excès 540. Mais celui qui, dans la boisson, dépasse la mesure, celui-là n'est plus maître de sa langue ni de sa pensée : il tient des propos blâmables qui font rougir les hommes sobres, il n'a honte d'aucun acte, quand il est ivre; auparavant il était sage, maintenant, c'est un insensé 541. Pour toi, sache cela et ne bois pas le vin avec
 485 excès 542, mais, avant d'être ivre, lève-toi, de peur que ton ventre ne te fasse violence, comme à un misérable esclave, loué à la journée; ou bien, tout en restant en compagnie, ne bois pas. Mais en réalité, toujours tu rabâches ce vain mot : « verse ! » et voilà comment tu t'enivres; cette coupe-ci est pour boire à l'amitié, celle-là est l'objet d'un
 490 défi; celle-ci est une libation aux dieux, celle-là est sous la main; tu ne sais pas refuser. Et celui-là sera invincible qui, après avoir bu force coupes, ne tiendra pas des propos futiles. Pour vous, sachez tenir des conversations convenables, en passant le temps près des cratères, et
 495 abstenez-vous longtemps de toute dispute; parlez à la compagnie, pour chacun, comme pour tous; et ainsi le banquet ne manque pas de charme 543.

Chez le sot, comme chez le sage, le vin, s'il est pris sans mesure, rend l'esprit léger.

500 C'est dans le feu que les hommes expérimentés éprouvent l'or et l'argent, mais c'est le vin qui révèle la valeur de l'esprit de l'homme 544, même de l'homme très sage, quand il en prend pour boire sans mesure, au point de se couvrir de honte, alors qu'il était sage auparavant.

Le vin alourdit ma tête, Onomacrite 545, et il me fait
 505 violence; voilà que je ne suis plus le maître de ma pensée et que la maison tourne autour de moi 546; allons, que j'essaie de me lever, pour voir si le vin tient aussi mes pieds et mon esprit dans mon sein. Je crains bien, dans cet état d'ivresse, de faire quelque sottise et d'en avoir un grand sujet de honte.

510 Le vin bu en grande quantité est un mal, mais si on en boit avec prudence, il n'est pas un mal mais un bien 547.

Tu es venu, Cléariste, après avoir traversé la mer profonde, tu es venu ici, malheureux, chez quelqu'un qui n'a rien, n'ayant rien toi-même 548. Dans les flancs du vaisseau, sous les bancs des rameurs, je placerai, Cléariste, ce que je possède et ce que me donnent les dieux 549; je ne réserverai rien de ce que je possède mais
 517 je n'irai pas, non plus, pour m'acquitter envers toi de l'hospitalité, chercher mieux ailleurs. Je t'offrirai ce que
 518 j'ai de meilleur, parmi mes biens; et s'il vient quelqu'un qui soit ton ami, il sera traité en ami comme toi. Mais si
 519 quelqu'un t'interroge sur mon train de vie, réponds ceci : « Comparé à la richesse, son train de vie est pauvre, 520
 comparé à la pauvreté, assez riche; suffisant pour ne pas abandonner un hôte de la famille, mais ne permettant pas d'offrir les devoirs de l'hospitalité à un plus grand
 nombre 550. »

Ce n'est pas sans raison, Ploutos 551, que les mortels t'entourent d'une très grande considération, car il est vrai que tu rends la condition du vilain facilement supportable 552.

Il convient aux gens de bien de posséder la richesse, 553
 mais supporter la pauvreté convient à l'homme méchant.

Hélas ! malheureux que je suis ! je pleure sur ma jeunesse et sur ma maudite vieillesse; sur celle-ci, parce qu'elle arrive, sur celle-là, parce qu'elle s'éloigne 553.

Je n'ai pas trahi d'ami, ni de compagnon fidèle, et il 550
 n'y a rien de servile dans mon âme.

Toujours mon cœur se réjouit, quand j'entends le son charmant des flûtes qui chantent.

Je me réjouis quand je bois et que je chante accompagné du joueur de flûte, je me réjouis quand je tiens dans mes mains une lyre aux sons harmonieux 554.

Jamais un esclave ne tient la tête droite, mais toujours 555
 tournée de côté, et il a le cou incliné, car ce n'est pas de la scille que naît la rose ou la jacinthe, ni jamais d'un esclave, un enfant généreux.

Cet homme, cher Cynos, se forge à lui-même des entraves, si les dieux ne trompent pas ma pensée. 540

Je crains que cette ville, fils de Polypaos, ne périsse par cette violence qui perdit les Centaures, mangeurs de chair crue 555.

Il faut que je rende ce jugement à la règle et à l'équerre, Cynos, et que je traite équitablement l'un et l'autre 556 parti, en m'aidant des devins, des oiseaux et des victimes enflammées, afin que je n'encoure pas le déshonorant reproche d'avoir commis une erreur.

Ne fais de violences à personne, par méchanceté; pour le juste, il n'est pas de procédé plus fort que les bien-faits.

Un messenger sans voix éveille la guerre qui fait verser d'abondantes larmes, Cynos, un messenger que l'on voit 559 apparaître sur un sommet visible de loin 556. Allons, mets le mors aux chevaux rapides, car je crois qu'ils vont affronter les ennemis; la distance n'est pas grande, ils accompliront le trajet, si les dieux ne trompent pas ma pensée 557.

555 L'homme fort doit être courageux, quand il est en butte aux dures peines, et demander aux dieux de l'en délivrer 558.

Prends garde, ta chance est sur le fil du rasoir 559; tantôt tu posséderas beaucoup, tantôt, très peu; fais en sorte 560 de n'être ni trop riche de biens, ni d'en arriver à l'extrême indigence.

Puissé-je, moi-même, avoir une part des biens de mes ennemis, et être en mesure de donner la plus grande à mes amis.

Sois invité à un repas, assieds-toi auprès d'un homme 565 bon, d'une expérience consommée, écoute-le quand il dira une parole sage, afin d'en tirer un enseignement et de retourner chez toi, avec ce profit.

Je me réjouis dans les amusements de la jeunesse, car, pour longtemps, lorsque j'aurai perdu la vie, je serai étendu sous la terre, comme une pierre sans voix, et je quitterai l'aimable lumière du soleil; bien que je sois un 570 homme de bien, je ne verrai plus rien.

La réputation est un grand mal pour les hommes, mais

l'expérience est un très grand bien : beaucoup d'hommes qui n'ont pas été mis à l'épreuve, ont la réputation d'hommes de bien 560.

Fais du bien, on t'en fera; pourquoi enverrais-tu un autre messenger? L'annonce d'un bienfait est chose facile 561.

Ce sont mes amis qui me trahissent, puisque j'évite 575 mon ennemi, comme le pilote évite les récifs de la mer 562.

Il est plus aisé de faire un méchant d'un bon, qu'un bon d'un méchant. Ne cherche pas à m'instruire : je ne suis plus en âge d'apprendre.

Je hais le méchant; couvert d'un voile, je passe près de lui, ayant l'âme légère d'un petit oiseau. 580

Je hais la femme coureuse ainsi que le libertin qui veut labourer la terre d'autrui.

Mais ce sont là des faits passés; il est impossible de faire qu'ils ne soient pas; mais, pour les faits à venir, aie soin d'y veiller 563.

Toutes les affaires ont leur hasard et personne ne sait 585 où aboutira une entreprise qu'on commence, mais l'un essaie d'acquérir un renom glorieux et, par défaut de prévoyance, tombe dans une grande et dure infortune; l'autre agit honnêtement, mais la divinité lui donne en tout des circonstances favorables et le libère de sa 590 sottise 564.

Il faut accepter courageusement ce que les dieux envoient aux mortels 565 et supporter avec calme l'un et l'autre sort : ne pas avoir trop de dégoût pour les maux, dans son cœur, ni se réjouir trop vite des biens, avant d'avoir vu le résultat final.

Homme, soyons camarades à distance; hormis la richesse, 595 on se rassasie de tout; soyons amis même pendant longtemps; toutefois, fréquente d'autres hommes s'ils connaissent mieux que moi ton esprit 566.

Il ne m'a pas échappé que tu fréquentes la grand'route, celle justement où tu flânais auparavant, quand tu as trahi notre amitié. Va à ta perte, ennemi des dieux, 600 homme perfide, qui portes dans ton sein un serpent froid aux écailles tachetées 567.

Ces mêmes œuvres de violence qui perdirent les citoyens de Magnésie 568, sont celles qui sévissent aujourd'hui dans cette ville sacrée.

605 Plus que la faim, la satiété 569 a fait déjà périr un grand nombre de ces hommes qui voulaient avoir plus que leur part.

Au début, le mensonge donne quelque agrément, mais, à la fin, le profit est à la fois honteux et mauvais. Il n'est nullement beau, chez un homme, que le mensonge

610 l'accompagne et sorte, dès le premier mot, de sa bouche.

Il n'est pas difficile de blâmer autrui, ni de se louer soi-même, c'est à quoi s'occupent les hommes pervers. Point ne veulent se taire les méchants au méchant bavardage, alors que les bons savent, en tout, garder la mesure.

615 Il n'est nul homme entièrement bon et modéré, parmi ceux d'aujourd'hui que le soleil éclaire.

Il s'en faut, chez les hommes, que tout s'accomplisse selon leurs désirs; car les immortels sont beaucoup plus puissants que les mortels.

620 Je me traîne au milieu de mille embarras, le cœur affligé, car je n'ai pas franchi le sommet de la pauvreté 570.

Chacun honore l'homme riche et n'accorde aucune estime au pauvre, et, chez tous les hommes, c'est le même esprit.

Toutes sortes de misères existent chez les humains, mais aussi toutes formes de succès et de moyens de vivre.

625 Il est difficile que l'homme sensé parle beaucoup au milieu des insensés, ou garde un continuél silence; car c'est là chose impossible.

Il est honteux qu'un homme ivre soit au milieu d'hommes sobres et il est honteux qu'un homme sobre reste au milieu des ivrognes.

L'adolescence et la jeunesse rendent vain l'esprit de

630 l'homme et emportent vers l'erreur les cœurs d'un grand nombre.

Celui dont le cœur n'est pas tenu par la raison, Cynos, est toujours plongé dans le malheur et dans de graves difficultés.

Médite deux et trois fois sur ce qui te vient à l'esprit, car l'homme impulsif va à sa perte.

Le bon sens et la conscience 571 accompagnent les 635 hommes de bien qui maintenant, dans la foule, sont vraiment le petit nombre.

L'espoir et le risque sont, chez les hommes, choses semblables; l'un et l'autre, en effet, sont de malveillants génies 572.

Souvent il arrive que, contrairement à l'attente et à l'espoir, les actes des hommes se déroulent favorablement, alors que les projets réfléchis n'ont aucun résultat. 640

Tu ne pourrais savoir qui t'est favorable, ni qui est ton ennemi, s'il ne se rencontrait quelque affaire grave.

Nombreux sont, autour du cratère, les amis fidèles; mais dans une affaire grave, ils sont moins nombreux 573.

Tu trouverais peu de gens d'un secours sûr, si ton 645 cœur était plongé dans un grave embarras.

Dès maintenant, la conscience a disparu d'entre les hommes, mais, par contre, l'impudence parcourt la terre 574.

Ah! misérable pauvreté, pourquoi, posée sur mes épaules, remplis-tu d'opprobre mon corps et mon âme? 650 En dépit de ma volonté, tu m'apprends, de force, des choses honteuses et déshonnêtes, à moi qui sais ce qui est bon et beau, chez les hommes 575.

Puissé-je être heureux et ami des dieux immortels, Cynos; je ne suis attaché à nul autre succès.

Tous nous compatissons au malheur qui t'éprouve, 655 Cynos; mais le chagrin causé par le malheur d'autrui est passager.

Que ton cœur ne se détourne pas des maux avec trop de dégoût, et ne se réjouisse pas des biens avec excès, puisqu'il appartient à l'homme bon de tout supporter 576.

Il ne faut jamais jurer ceci : « Jamais de la vie cette chose ne sera »; car les dieux s'en irritent, eux en qui 660 réside la fin et, naturellement aussi, la réalisation 577 : du mal sort le bien et le bien, du mal; le pauvre s'enrichit soudainement et celui qui a beaucoup acquis perd subi-

tement ce qu'il possède, en une seule nuit; le sage se
 665 trompe et souvent le renom s'attache à l'insensé qui,
 bien que mauvais, rencontre l'estime.

Si j'avais des richesses, Simonide, comme j'en ai eu
 déjà, je ne serais pas triste en compagnie des bons; en
 670 réalité, j'oublie ce que je sais et je suis muet à cause de
 mon indigence 578; cependant, mieux que beaucoup, je
 sais que maintenant, nous sommes emportés, les voiles
 blanches amenées, hors de la mer de Mélos 579, à travers
 la nuit ténébreuse; on ne veut pas vider l'eau de la cale,
 alors que la mer passe par-dessus bord, de chaque côté;
 675 en vérité, il est difficile de se sauver, avec une pareille
 manœuvre 580; ils ont retiré un bon pilote qui veillait
 habilement; ils pillent avec violence les richesses; l'ordre
 est détruit; il n'y a plus de partage loyal; ce sont des
 portefaix qui commandent et les méchants sont au-des-
 680 sus des bons. Je crains bien que le navire n'aille boire
 les vagues. Voilà ce que, à mots couverts, je dois laisser
 entendre aux bons; quelque méchant même pourrait
 comprendre cet avertissement, s'il était sensé 581.

Beaucoup possèdent la richesse qui sont ignorants;
 d'autres, qui recherchent ce qui est beau, sont accablés
 685 par la dure pauvreté 582; quant à agir, c'est chose impos-
 sible pour les uns et les autres, car ceux-ci sont tenus par
 le défaut d'argent, ceux-là, par le défaut d'esprit.

Il n'est pas possible aux hommes de lutter contre les
 immortels ni de plaider contre eux; cela n'est permis à
 personne.

690 Il ne faut pas détruire ce qui ne doit pas être détruit,
 ni se mettre à faire ce qu'il vaudrait mieux ne pas finir.

Puisses-tu, avec bonheur, terminer ton voyage à travers
 la vaste mer, et que Poséidon te conduise, toi qui es un
 sujet de joie pour tes amis 583.

Nombreux sont ceux que la satiété 584 mène à leur perte,
 parce qu'ils se conduisent en insensés; car il est difficile
 de garder la mesure, lorsqu'on a l'abondance.

695 Je ne puis, mon cœur, te fournir tout à souhait.
 Patience! tu n'es pas le seul à aimer ce qui est beau 585.

Tant que je suis heureux, mes amis sont nombreux,
 mais s'il m'arrive un événement funeste, il en est peu
 qui aient un cœur fidèle 586.

Pour la masse des hommes voici la seule valeur : être 700
 riche; dans les vertus, il n'y a aucun avantage, pas même
 si on possédait la sagesse de Rhadamanthe 587 lui-même,
 et si on en savait plus que Sisyphe, fils d'Éole, qui, grâce
 à sa science, remonta de la demeure d'Hadès, après avoir,
 par ses discours séduisants, gagné le cœur de Perséphone, 705
 elle qui donne l'oubli aux mortels, après leur avoir troublé
 la raison. Nul, encore, n'avait imaginé pareil moyen, parmi
 ceux que le sombre nuage de la mort avait enveloppés,
 qui sont allés vers le pays ténébreux des trépassés et ont
 franchi les portes noires qui contiennent, contre leur 710
 gré, les âmes des morts. C'est bien de cet endroit, cepen-
 dant, que revint le héros Sisyphe vers la lumière du
 soleil, grâce à son habileté 588. Point d'avantage non plus,
 si on savait créer des mensonges semblables à la vérité
 avec la langue éloquente du divin Nestor, ni si on était
 plus prompt à la course que les Harpyes 589 et les enfants 715
 de Borée aux pieds rapides 590. Mais il faut que tous
 déposent dans leur esprit cette idée que la richesse a
 un pouvoir absolu sur toutes choses.

Ils ont une égale richesse, celui qui a beaucoup d'argent
 et d'or, des champs d'une terre fertile en blé, des che- 720
 vaux et des mulets, et celui qui possède ce qui est néces-
 saire : jouir d'un bon estomac, de bons flancs et de bonnes
 jambes, de la présence d'un enfant et d'une femme,
 lorsque est venu l'âge de ces plaisirs qui conviennent à
 la jeunesse. Voilà la richesse pour les mortels; car tous
 les autres biens si grands, personne ne les emporte chez 725
 Hadès. Et ce n'est pas en payant une rançon que tu
 pourrais fuir la mort, ou les lourdes maladies, ou l'approche
 de la méchante vieillesse 591.

Les soucis reçurent les hommes en partage; ils ont des
 ailes aux couleurs variées; ils se lamentent au sujet de
 la vie et des moyens de subsister. 730

Zeus père, puisse-t-il être agréable aux dieux que la

violence plaise aux criminels; puisse-t-il aussi leur être agréable que tout homme pervers qui commettrait des œuvres pernicieuses, subisse en retour, lui-même, plus
 755 tard, le châtement; et que, par la suite, il n'arrivât aux enfants aucun mal provoqué par l'orgueil insensé du père; que les enfants d'un père injuste qui connaîtraient et pratiqueraient la justice, craignant ta colère, fils de Cronos, et, dès le commencement, aimant la justice, parmi leurs concitoyens, n'eussent pas à expier un
 760 méfait de leurs pères. Plût au ciel que cela fût agréable aux dieux! En réalité celui qui fait le mal s'échappe, et c'est un autre qui, plus tard, en souffre 592.

Et comment, roi des Immortels, peut-il être équitable qu'un homme éloigné des actions injustes, qui n'a jamais
 745 connu de méfait, ni de parjure, mais qui est juste, ne soit pas traité selon la justice? Quel autre mortel, regardant cet homme, pourrait, par la suite, révéler les immortels, et quel peut être son sentiment quand un homme injuste et gonflé d'orgueil, sans craindre ni la colère
 750 de quelque homme ni celle de quelque dieu, se livre à la violence, gorgé de richesses, tandis que les justes se consomment, accablés par la dure nécessité?

Muni de ces enseignements, mon cher compagnon, sois juste dans l'acquisition de la richesse 593; garde un cœur sage, éloigné de la folie, de l'orgueil; garde toujours mes
 755 paroles dans ta mémoire, et, à la fin, tu te loueras d'avoir écouté mes sages discours.

Puisse Zeus, qui habite dans l'éther, tenir sa main droite au-dessus de cette ville, pour la protéger de toute souffrance, lui et les autres bienheureux immortels.
 760 Puisse Apollon à son tour diriger dans la voie droite notre langue et notre esprit. Que la « phorminx » 594 fasse entendre de nouveau un chant sacré, ainsi que la flûte; et nous, pour être agréables aux dieux, offrons-leur des libations, buvons ensemble au milieu d'agréables conversations et ne craignons pas la guerre des Mèdes 595. Voici ce qui vaudrait le mieux : c'est de passer le temps dans la joie 596, avec un esprit heureux, éloigné des soucis, et

d'écarter au loin la mauvaise destinée, la maudite vieillesse et le terme de la mort 597.

Il faut que le serviteur et le messenger des Muses, s'il atteint un degré supérieur dans la connaissance de la
 770 sagesse, ne garde pas les vérités en jaloux, mais qu'il recherche celles-ci, enseigne celles-là et mette les autres en pratique. A quoi lui serviraient-elles s'il était seul à les savoir?

Phébus maître, tu as, toi-même, couronné de tours le sommet de cette ville, pour être agréable à Alkathoos 598; toi-même, également, écarter de notre ville l'insolente
 775 armée des Mèdes 599, afin que le peuple, dans la joie, au retour du printemps, t'offre de fameuses hécatombes et se réjouisse au son des cithares, dans les aimables festins, au milieu des chœurs du péan 600, et des clameurs de joie, autour de ton autel. Car, en vérité, je suis dans la crainte quand je vois régner chez les Grecs la folie et les divisions qui perdent les peuples. Mais toi, Phébus, 780 sois-nous propice et protège notre ville.

Je suis allé aussi, autrefois, dans la terre de Sicile; je
 785 suis allé dans les plaines couvertes de vigne de l'Eubée, à Sparte, la brillante citadelle de l'Eurotas qui nourrit des roseaux, et tous accueillaient mon arrivée avec un affectueux empressement; mais ces pays ne donnèrent aucune joie à mon cœur, tant il est vrai que rien ne m'était plus cher que ma patrie 601.

Puissé-je ne voir jamais apparaître de souci plus pressant que celui de la vertu et de la sagesse, mais, toujours
 790 en possession de ces vertus, puissé-je me réjouir au son de la lyre, dans les danses et les chants, et avoir, dans la compagnie des bons, un esprit généreux.

Ne blesse aucun hôte par des actes pernicieux, ni aucun compatriote, mais réjouis, toi-même, ton propre cœur par une conduite juste. Parmi tes concitoyens malveil-
 795 lants, l'un dira du mal de toi, l'autre dira quelque bien 602.

Les bons, celui-ci les blâme fort, celui-là fait leur éloge; mais les vilains, personne n'en fait mention.

Parmi les hommes qui sont sur terre, aucun n'échappe

au blâme, mais combien serait-il plus avantageux d'échapper aux préoccupations de la foule !

Nul homme n'est descendu ou ne descendra chez Hadès, après avoir été agréable à tous, car celui-là même qui commande aux mortels et aux immortels, Zeus, fils de Cronos, ne peut plaire à tous les mortels 603.

Plus que le compas, la règle et l'équerre 604, Cynos, l'ambassadeur envoyé aux lieux sacrés doit tenir la ligne droite, celui auquel, dans Pythô 605, la prêtresse, par un oracle, a fait entendre la voix du dieu, au fond du riche sanctuaire; car si tu ajoutais quelque chose, tu ne saurais plus trouver de remède, et si tu faisais une omission, tu ne saurais éviter d'être coupable à l'égard des dieux.

J'ai éprouvé un malheur, moins grand, sans doute, que la mort affreuse, mais plus pénible, Cynos, que tous les autres : mes amis m'ont trahi; eh bien, je m'approcherai de mes ennemis et je saurai quels sont aussi leurs sentiments 606.

Un bœuf presse ma langue de son pied lourd et m'empêche de bavarder, malgré ce que je sais 607.

De toute façon, Cynos, notre lot d'épreuves, nous ne pouvons l'éviter; c'est donc sans crainte que je subirai mon lot d'épreuves.

Nous arrivons au malheur qui est l'objet de tant d'imprécations; c'est tout à fait le moment, Cynos, où le terme de la mort devrait nous saisir tous les deux.

Ceux qui n'honorent pas leurs parents devenus vieux, Cynos, sont des gens dont on fait peu de cas.

Ne glorifie pas un tyran dans un espoir de gain, cédant à la cupidité; ne le tue pas après t'être lié par un serment des dieux 608.

Comment as-tu eu le cœur de chanter, accompagné par le joueur de flûte? On voit de l'Agora la limite de cette terre qui nourrit de ses fruits ceux qui, dans les festins, portent, sur leurs cheveux blonds, de brillantes couronnes. Allons, Scythe 609, coupe ta chevelure, fais cesser la fête, pleure la perte de ce domaine parfumé 610.

Par la confiance, j'ai perdu mes biens; par la défiance,

je les ai conservés : l'une et l'autre pensée me sont pénibles 611.

Tout cela est abandonné aux corbeaux et à la ruine; et la faute, Cynos, n'en est pas aux dieux immortels et bienheureux, mais c'est la violence des mortels, leur vil esprit de lucre et leur démesure qui, d'une grande richesse, nous ont jetés dans la misère.

Une double calamité, pour les misérables mortels, provient du besoin de boire : la soif qui épuise les membres et l'ivresse pénible; je me tiendrai entre les deux, et tu ne pourras me persuader ni de ne plus boire, ni de trop m'enivrer.

Le vin me plaît sur tous les points, sauf, cependant, sur un seul : c'est lorsque, m'ayant enivré, il m'amène devant un ennemi. Mais chaque fois que ce qui est en haut se trouve en bas 612, cessons de boire et rentrons chez nous.

Mettre dans une mauvaise situation un homme qui en a une bonne est chose aisée; en donner une bonne à quelqu'un qui en a une mauvaise est chose difficile.

Foule sous tes pieds la plèbe imbécile, frappe-la de l'aiguillon pointu, mets à son cou un joug pesant, car tu ne trouveras pas un peuple aussi attaché à la servitude, parmi tous les hommes que le soleil regarde 613.

Puisse Zeus Olympien anéantir l'homme qui, par ses séduisants discours, cherche à tromper son ami.

Je savais même auparavant, mais bien mieux maintenant, que les méchants n'ont aucune gratitude.

Souvent cette ville, par la méchanceté de ses chefs, a fait comme un navire en dérive qui va heurter la terre 614.

Si quelqu'un de mes amis me voit éprouvé par quelque ennui, il détourne la tête et ne veut pas me voir, mais si un jour il m'arrive quelque chose d'heureux, ce qui se produit rarement pour l'homme, j'ai beaucoup de saluts, beaucoup d'amitiés 615.

Mes amis me trahissent et ne veulent rien me donner, en présence des hommes; mais moi, de mon propre chef, je sors le soir et le matin, je rentre avec la voix des coqs qui s'éveillent 616.

⁸⁶⁵ La divinité donne, à beaucoup d'oisifs, une richesse prospère qui n'est bonne ni pour eux, ni pour leurs amis, car elle n'est rien; mais la grande gloire de la bravoure ne périra jamais, car l'homme belliqueux sauve son pays et sa ville ⁸¹⁷.

⁸⁷⁰ Je souhaite que, par la suite, tombe sur moi, de là-haut, le vaste ciel d'airain, terreur des hommes nés sur la terre, si je ne viens pas en aide à ceux qui m'aiment et si, pour mes ennemis, je ne suis pas un chagrin et une calamité.

Vin, je te loue sur un point, sur un autre, je te blâme, ⁸⁷⁵ et je ne puis ni te haïr, ni t'aimer en tout : tu es un bien et un mal. Qui te blâmerait, qui te louerait en gardant la mesure de la sagesse?

Jouis de ta jeunesse, mon cœur; bientôt vivront des hommes nouveaux, et moi, après ma mort, je ne serai que terre noire.

Bois ce vin que, sous les sommets du Taygète ⁸¹⁸, ont ⁸⁸⁰ produit pour moi les vignes plantées dans les ravins de la montagne par Théotime, ce vieillard aimé des dieux; il y mena, du ruisseau des Platanes, de fraîches eaux; si tu en bois, tu dissiperas tes pénibles soucis, si tu t'enivres, tu seras beaucoup plus léger.

⁸⁸⁵ Que la paix et la fortune règnent sur cette ville, afin que je puisse festoyer en compagnie; je ne suis pas un amant de la guerre.

Ne prête pas trop l'oreille aux grandes proclamations du héraut, car nous ne luttons pas pour notre patrie; mais il est honteux, quand on est au combat et qu'on est ⁸⁹⁰ monté sur un char rapide, de ne pas regarder en face la guerre qui fait pleurer.

Hélas ! quelle lâcheté ! Kerinthos a péri; on rase les bons vignobles de Lélante ⁸¹⁹; les bons sont en fuite, les méchants gouvernent la ville. Puisse Zeus faire périr la race des descendants de Cypselos ⁸²⁰.

⁸⁹⁵ Le jugement est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme Cynos, et le défaut de jugement est ce qu'il y a de plus douloureux.

Cynos, si, en toute occasion, Zeus se fâchait contre les hommes ⁸²¹, lui qui connaît l'esprit que chacun a dans sa poitrine, ainsi que les actes des hommes justes ou injustes, ce serait une grande calamité. ⁹⁰⁰

L'un est méchant, l'autre meilleur : c'est l'affaire de chacun; mais nul d'entre les hommes, n'est, à lui tout seul, sage en toutes choses.

Quiconque sait veiller à la dépense, quand il fait la chasse à la richesse, a un glorieux mérite, auprès des hommes qui comprennent; car s'il était possible d'apercevoir le terme de la vie et de connaître combien on aura parcouru, lorsqu'on passera chez Hadès, il semblerait opportun que celui qui aurait obtenu une vie plus longue sût économiser davantage le bien qu'il aurait. Mais il n'en est pas ainsi; et voilà qui a soulevé en moi un grand sujet de peine; je me ronge l'âme et mon cœur est partagé. Je suis arrêté dans un carrefour; devant moi ⁹¹⁰ s'ouvrent deux routes; je me demande laquelle je vais suivre préférablement : ou bien, sans rien dépenser, je consume ma vie dans la misère, ou bien je passe agréablement ma vie, sans beaucoup travailler; car j'ai vu un homme qui était économe et qui ne donnait pas ⁹¹⁵ généreusement de la nourriture à son ventre, tout riche qu'il était; mais, avant d'atteindre son but, il descendit dans la demeure d'Hadès, et ses richesses furent la proie du premier venu; ainsi il avait peiné inutilement, et il n'avait pas pu donner ses richesses à qui il aurait voulu. J'en ai vu un autre qui, plein d'attentions pour ⁹²⁰ son ventre, dilapida sa fortune, en disant : « Je me laisse vivre en me donnant du plaisir. » Mais il mendie auprès de tous ses amis, partout où il les voit. Ainsi, Démoclès, ce qui est le mieux c'est de fixer sa dépense et de régler son activité, selon sa fortune; car ainsi, après avoir pris de la peine, tu ne transmettras pas, à ⁹²⁵ un autre, le fruit de ton travail, tu ne finiras pas dans la mendicité et la servitude et, si tu arrives à la vieillesse, ta fortune ne se sera pas enfuie. A notre époque, le mieux est d'avoir de la fortune; car, si tu es riche, nombreux

sont tes amis; mais, si tu es pauvre, ils sont en petit
 930 nombre et toi-même, tu n'es plus bon, comme avant 622.

Épargner est préférable, puisqu'on ne pleure même pas
 un mort, si on ne voit pas qu'il a laissé des richesses.

Peu d'hommes sont accompagnés de richesse et de
 935 beauté; heureux celui que le sort a doté de l'une et de
 l'autre : tous l'honorent; les jeunes gens, les hommes de
 son âge et ses aînés, tous également lui cèdent la place.
 Quand il vieillit, il se distingue, parmi les citoyens, et nul
 ne songe à léser son honneur ou son droit.

Je ne peux pas chanter d'une voix harmonieuse comme
 940 le rossignol, car, la nuit dernière, je suis allé à une fête 623;
 ce n'est pas le joueur de flûte que j'incrimine, mais la
 voix m'abandonne; l'art cependant ne me manque pas 624.

Près du joueur de flûte, je chanterai, ainsi placé à sa
 droite, invoquant les dieux immortels.

945 Je marche, selon la règle, sur la voie droite, sans me
 détourner ni d'un côté, ni de l'autre; car il faut que mes
 desseins soient judicieux. J'administrerai ma patrie,
 cette ville opulente, sans me livrer à la plèbe, sans me
 laisser séduire par les hommes injustes 625.

Sous le ventre de la biche, comme le lion confiant en
 950 sa force, j'ai atteint le faon à la course, et je n'ai pas bu
 de sang; j'ai franchi les murs élevés, et je n'ai pas détruit
 la ville; j'ai attelé les chevaux et je ne suis pas monté
 sur le char; j'ai accompli sans accomplir, réalisé sans
 réaliser; j'ai agi sans agir, fini sans finir 626.

955 Celui qui fait du bien aux méchants se crée deux maux :
 il se privera lui-même de beaucoup de choses et il n'obtien-
 dra aucune reconnaissance 627.

Si tu as reçu de moi un grand bienfait et que tu n'aies
 aucune reconnaissance, je souhaite que, dans le besoin,
 tu reviennes de nouveau chez moi.

960 Aussi longtemps que j'ai bu moi seul à la source aux
 eaux sombres, l'eau m'a paru douce et belle; mais, main-
 tenant, elle est troublée et l'eau se mêle à la fange : j'irai
 donc boire à une autre source ou à un fleuve 628.

Ne loue jamais un homme, avant de savoir exac-

tement ses sentiments, sa nature, ses habitudes. Beau-
 coup de gens, ayant un caractère faux et dissimulé, se
 cachent et mettent en eux un cœur d'un jour; mais le
 temps met en lumière le caractère de tous ces hommes.
 Moi-même, en vérité, je me suis beaucoup écarté de la
 raison : je me suis hâté de te louer, avant de connaître,
 en tout, ton caractère; mais, maintenant, comme un 970
 navire, je m'écarte au large.

Quel mérite y a-t-il, quand on boit, de remporter le
 prix du meilleur buveur? Souvent, certes, c'est le méchant
 homme qui l'emporte sur le bon.

Il n'est pas d'homme qui, caché sous la terre et des-
 cendu dans l'Érèbe 629, dans la demeure de Perséphone,
 puisse se réjouir en écoutant la lyre ou le joueur de 975
 flûte et en buvant le don de Dionysos. Voyant cela, je
 me donnerai du bonheur, dans mon cœur, tant que j'aurai
 les genoux légers et que ma tête ne tremblera pas.

Je souhaite que mon ami ne m'aime pas en paroles,
 mais réellement, qu'il se dévoue à la fois de ses bras 980
 et de son avoir, qu'il ne charme pas mon cœur, auprès
 du cratère 630, par des paroles, mais que, par des actes,
 il fasse paraître, s'il le peut, ses bons sentiments.

Pour nous, vouons notre cœur aux banquets, tant
 qu'il supportera les travaux aimables du plaisir; bien
 vite, en effet, comme la pensée, passe la brillante jeunesse, 985
 et elle est aussi rapide que l'élan de ces cavales, qui
 emportent vers les travaux de la guerre un héros qui
 brandit la lance, toutes joyeuses de parcourir la plaine
 fertile en blé.

Bois quand on boit; et quand tu auras du dégoût
 dans l'âme, que personne ne connaisse ton ennui. 990

Tantôt tu t'affligeras d'être passif, tantôt tu te réjouir-
 ras d'agir; la puissance appartient tantôt à l'un, tantôt
 à l'autre.

Si tu proposais, Académós, de chanter un poème
 aimable et si, comme prix de la lutte, au sujet de notre art 995
 on nous présentait un enfant, dans la fleur de la jeunesse,
 tu connaîtrais combien les mulets l'emportent sur les ânes.

Au moment où le soleil poussera dans l'éther ses coursiers dont le pied n'a qu'un ongle, et qu'il atteindra le milieu du jour, songeons ⁶³¹ à notre repas, au moment où le désir nous y poussera, et accordons à notre ventre ¹⁰⁰⁰ toutes sortes de bonnes choses. Que promptement nous apporte l'eau pour les mains, sur le seuil, et des couronnes, à l'intérieur, une gracieuse jeune fille de Laconie ⁶³².

Voilà le mérite, voilà le prix le plus beau à remporter, ¹⁰⁰⁵ pour un homme sage. C'est un bonheur commun pour la ville et tout le peuple que le guerrier qui, les jambes écartées, tient au premier rang ⁶³³.

Je vais proposer, aux hommes, un conseil commun à tous : lorsqu'on possède la fleur brillante de la jeunesse et qu'on fait des rêves heureux, il faut jouir de ses biens, car ¹⁰¹⁰ les dieux n'ont pas donné aux hommes de vivre une seconde jeunesse ni d'éviter la mort; mais la vieillesse malfaisante les défigure et touche le sommet de leur tête ⁶³⁴.

Trois fois heureux, certes, celui qui, sans avoir connu les luttes, descend vers la sombre demeure d'Hadès, ¹⁰¹⁵ avant d'avoir tremblé devant les ennemis, d'avoir failli, poussé par la nécessité, et d'avoir mis à l'épreuve les sentiments de ses amis ⁶³⁵.

Maintenant, sur ma peau, coule une abondante sueur et je tremble d'effroi, quand je pense à la fleur de notre âge, si charmante et si belle; car elle aurait dû être plus ¹⁰²⁰ durable. Mais elle est fugitive comme un songe, la précieuse jeunesse; et la maudite, l'informe vieillesse est suspendue aussitôt sur notre tête ⁶³⁶.

Jamais je ne mettrai le cou sous le joug pesant de mes ennemis, pas même si le Tmôlos ⁶³⁷ est placé sur ma tête.

¹⁰²⁵ Les méchants, dans la misère, ont l'esprit plus vain, mais les actions des gens de bien sont toujours plus droites.

Il est facile aux hommes d'accomplir le mal, mais pratiquer le bien, Cynos, est chose difficile.

Sois courageux, mon cœur, dans le malheur, quoique ¹⁰³⁰ tu aies subi d'intolérables peines; c'est chez les méchants que le cœur s'aigrit. Pour toi, dans les succès, ne va pas accroître ta peine : n'aie pas de haine, ne te laisse

pas accabler, n'afflige pas tes amis, ne réjouis pas tes ennemis; les lots que nous assignent les dieux ne sont pas facilement évités par l'homme mortel, pas même s'il ¹⁰³⁵ allait s'enfoncer au fond de la mer sombre, pas même lorsqu'il sera tenu par le Tartare ténébreux.

Un homme de bien est très difficile à tromper; c'est ainsi que j'en ai jugé, Cynos, depuis longtemps.

Je savais même auparavant, mais bien mieux maintenant, que les méchants n'ont aucune gratitude ⁶³⁸.

Sots et insensés sont les hommes qui ne boivent pas de vin, lorsque règne la saison de la canicule ⁶³⁹. ¹⁰⁴⁰

Viens ici, avec le joueur de flûte; près de cet homme qui pleure, rions et buvons; faisons notre joie de son deuil ⁶⁴⁰.

Dormons; c'est affaire aux gardiens de veiller sur la ville, sur notre patrie douce et aimable.

Oui, par Zeus, même si quelqu'un d'eux dort, bien ¹⁰⁴⁵ enveloppé, il accueillera, avec empressement, notre joyeux cortège ⁶⁴¹.

Pour l'instant, buvons dans la joie et disons de belles choses; qu'arrivera-t-il demain? C'est l'affaire des dieux.

Comme un père à son fils, je vais te proposer d'excellents conseils; de ton côté, place mes paroles dans ton cœur et dans ton esprit; prends garde que ta précipi- ¹⁰⁵⁰ tation ne te conduise au mal, mais délibère au fond de ton cœur, dans ton esprit sage, car le cœur et l'esprit des fous voltigent çà et là, mais la réflexion conduit à de bonnes et honnêtes pensées.

Mais abandonnons ce discours, joue pour moi sur la ¹⁰⁵⁵ flûte et, tous les deux, souvenons-nous des Muses, car ce sont elles qui nous ont fait ces dons, à toi et à moi pour en jouir, et aux voisins pour en profiter.

Timagoras, pour l'homme qui regarde de loin, il est difficile de connaître le caractère des gens, même si cet ¹⁰⁶⁰ homme est habile; car les uns cachent leur méchanceté dans la richesse, les autres, leur vertu dans la pauvreté maudite.

Pendant qu'on est jeune, il faut dormir toute la nuit

à côté d'une compagne de son âge; il faut se donner aux aimables travaux de l'amour; c'est le moment de chanter
 1065 dans les fêtes, au son de la flûte : il n'y a rien de plus agréable pour les hommes et pour les femmes. Que m'importent richesse et honneur? Le plaisir et la gaieté l'emportent sur tout.

Sots et insensés, les hommes qui pleurent les morts,
 1070 au lieu de pleurer leur jeunesse qui s'en va 642!

Réjouis-toi, mon cœur; bientôt d'autres hommes existeront, et moi, après ma mort, je ne serai que terre noire 643.

Cyrnos, montre, selon tes divers amis, une humeur changeante et variée, sachant mêler aux tiennes, les dispositions de chacun; tantôt tu te conformeras à celui-ci, tantôt tu auras un caractère différent : mieux vaut l'habileté qu'une grande vertu 644.

1075 Tant qu'une chose n'est point faite, il est très difficile d'en connaître le dénouement et le terme que la divinité veut lui donner; car l'obscurité les cache, et, avant l'accomplissement de ce qui doit être, il n'est pas possible aux mortels de connaître les bornes de leur impuissance.

1080 Je ne blâmerai pas un ennemi s'il est homme de bien et je ne louerai pas un méchant, fût-il mon ami.

Cyrnos, cette ville est grosse, et je crains qu'elle n'enfante quelque homme de violence, chef d'une cruelle sédition; les citoyens, sans doute, sont sages, mais les chefs inclinent à tomber dans une grande perversité 645.

Ne me chéris pas en paroles que désapprouvent ton esprit et ton cœur, si tu m'aimes réellement et si la fidélité est en toi; mais aime-moi d'un esprit sincère, ou bien renie-moi et déclare-moi ta haine dans une lutte ouverte 646. Il faut ainsi que l'homme de bien applique sa pensée à avoir, toujours et jusqu'à la fin, des sentiments inébranlables pour son ami.

1085 Démonax, beaucoup de choses te sont pénibles à supporter, car tu ne sais pas faire ce qui ne plaît pas à ton cœur.

Castor et Pollux 647 qui habitez la divine Lacédémone, près de l'Eurotas, le fleuve aux belles eaux, si jamais

je tramais une mauvaise action contre un ami, puissé-je en subir moi-même les conséquences, mais si c'était lui, 1090 contre moi, puisse-t-il les subir deux fois.

Mon cœur est en désarroi au sujet de nos relations d'amitié; car je ne peux ni te haïr ni t'aimer, sachant qu'il est difficile de haïr un homme qui a été un ami et difficile aussi d'aimer quelqu'un, contre son gré.

Porte tes vues sur un autre; il n'est pour moi aucune 1095 nécessité de faire cela; sois-moi reconnaissant pour le passé.

Voilà que je m'enlève avec mes ailes, comme un oiseau d'un vaste marais, et que je fuis un homme méchant, après avoir brisé mon lacet; pour toi, qui as perdu mon amitié, plus tard tu reconnaitras ma prudence.

Je ne sais qui t'a donné des conseils à mon sujet et 1100 t'a ordonné de t'en aller et d'abandonner notre amitié.

La violence a perdu et Magnésie et Colophon et Smyrne 648; elle vous perdra aussi, Cyrnos, complètement.

La réputation est un grand mal pour les hommes, mais l'expérience est un très grand bien; beaucoup d'hommes, qui n'ont pas été mis à l'épreuve, ont la réputation d'hommes de bien 649.

Epruvé à la pierre de touche et frotté à côté du plomb, 1105 si tu es d'or pur, tu seras beau aux yeux de tous 650.

Malheureux que je suis! voilà que je suis un jouet pour mes ennemis et un fardeau pour mes amis, car j'ai éprouvé le malheur.

Cyrnos, ceux qui auparavant étaient bons, maintenant, en retour, sont mauvais; et ceux qui avant étaient mauvais, sont bons maintenant. Qui pourrait se résigner à voir les bons privés d'honneur et les méchants 1110 honorés? L'homme de bien épouse une fille de vilain; ils se trompent les uns les autres et se moquent les uns des autres, sans aucun souci ni du bien, ni du mal 651.

Je me traîne au milieu de mille embarras, le cœur affligé, car je n'ai pas franchi le sommet de la pauvreté 652.

Tu es riche et tu m'as reproché ma pauvreté, mais 1115 j'ai quelques biens, et j'en gagnerai d'autres, après avoir invoqué les dieux.

Plutus, le plus beau des dieux, le plus désirable, avec ton aide, même si on est méchant, on devient bon ⁶⁵³.

Puissé-je posséder l'âge de la jeunesse, être aimé de ¹¹²⁰Phébus Apollon, fils de Létô, et de Zeus, roi des immortels, afin de vivre selon la justice, éloigné de tous les maux, me réjouissant dans la jeunesse et la richesse.

Ne me rappelle pas mes maux; j'ai souffert autant qu'Ulysse qui s'échappa et revint de la demeure d'Hadès; il sut tuer d'un cœur impitoyable, grâce à son habileté, ¹¹²⁵les prétendants de Pénélope, son épouse légitime; elle l'avait longtemps attendu, restant auprès de son fils, jusqu'au temps où il revint dans son pays et dans sa maison construite avec art.

Je veux boire à longs traits, sans me soucier de la ¹¹³⁰pauvreté qui brise le cœur, ni de mes ennemis qui disent du mal de moi, mais je gémis sur l'aimable jeunesse qui m'abandonne, et je pleure sur la pénible vieillesse qui vient ⁶⁵⁴.

Cyrnos, pour aider nos amis actuels, mettons fin à leur mal dès le début et cherchons un remède à l'ulcère, quand il se forme.

¹¹³⁵ L'Espérance ⁶⁵⁵ est la seule bonne divinité qui vive parmi les hommes; les autres nous ont abandonnés et ont gagné l'Olympe : partie la Confiance, cette grande divinité; partie, du pays des hommes, la Modération; les Grâces, mon ami, ont quitté la terre. Les serments ne sont plus sûrs, ni justes, et il n'est même plus personne ¹¹⁴⁰pour vénérer les dieux immortels. La race des hommes pieux a disparu et l'on ne connaît plus ni le respect des lois, ni le respect des dieux. Cependant, tant qu'il vit et qu'il voit la lumière du soleil, l'homme qui vénère les ¹¹⁴⁵dieux doit attendre l'Espérance; qu'il invoque les dieux en consumant de magnifiques victimes, et que l'Espérance soit la première et la dernière à qui il offre ses sacrifices. Qu'il prenne toujours garde aux discours tortueux des hommes injustes, qui, sans considérer les dieux immortels, ont toujours les yeux sur les biens d'autrui et

qui de leurs mauvaises actions se sont fait un triste emblème. ¹¹⁵⁰

Ne quitte pas l'ami que tu possèdes pour en chercher un autre, te laissant persuader par les discours des méchants.

Puissé-je, dans la richesse et à l'écart des mauvais soucis, vivre sans causer de mal et sans éprouver de malheur.

Je ne désire pas passionnément être riche et je ne le ¹¹⁵⁵souhaite pas; mais puissé-je vivre de peu et sans éprouver de malheur.

La richesse et la sagesse sont toujours irrésistibles; en effet, on n'arriverait pas à rassasier son cœur de richesses, et, tout aussi bien, pour la sagesse, l'homme le plus sage ne la fuit pas, au contraire, il l'aime avec ¹¹⁶⁰une passion qu'il ne peut satisfaire.

Jeunes gens, qui êtes maintenant des hommes, il n'est pour moi, nulle nécessité de faire cela. Sois-moi reconnaissant des bienfaits passés ⁶⁵⁶.

Il vaut mieux maintenant ne réserver aucun trésor pour les enfants; donne, Cyrnos, aux hommes de bien quand ils demandent ⁶⁵⁷.

Car personne n'est complètement heureux, mais l'homme de bien sait rester courageux dans le malheur ¹¹⁶⁵ que, cependant, il ne montre pas; mais le méchant ne sait garder un cœur égal ni dans les biens, ni dans les maux. Des dons de toute nature viennent des immortels aux mortels, mais il faut avoir le courage de supporter les dons des immortels, tels qu'ils nous les font ⁶⁵⁸.

Les yeux, la langue, les oreilles et l'esprit se trouvent, ¹¹⁷⁰chez les hommes avisés, au fond de la poitrine ⁶⁵⁹.

Puissé-je avoir pour ami l'homme qui, connaissant le caractère de son compagnon, le supporte comme un frère, même s'il est difficile. Pour toi, mon ami, médite sur ces choses, dans ton cœur, et, un jour, dans la suite, tu te souviendras de moi ⁶⁶⁰. ¹¹⁷⁵

Un homme qui, à ma ressemblance, soit un ami fidèle et dénué d'artifices, je ne puis le trouver, malgré mes

recherches. J'ai été mis à l'épreuve, comme l'or éprouvé par le plomb, et je suis estimé comme un homme supérieur 661.

¹¹⁸⁰ Lie-toi avec des bons, ne va jamais en compagnie des méchants quand tu arrives au but d'un voyage entrepris pour faire du commerce.

La réponse des bons est bonne, leurs actes sont bons, mais, pour les méchants, les vents emportent leurs paroles viles.

Mauvaise société est cause de maux; toi-même tu ¹¹⁸⁵l'apprendras bien, puisque tu t'es rendu coupable envers les dieux.

La raison, Cynos, est le meilleur bien que les dieux aient donné aux hommes; la raison tient les limites de toutes choses. Heureux qui la possède en lui-même; la raison est bien meilleure que la maudite démesure ¹¹⁹⁰et le triste orgueil; l'orgueil est un fléau pour les hommes; rien n'est pire que ces deux maux, car c'est d'eux, Cynos, que vient toute misère.

Si tu étais de nature à ne rien souffrir ni rien faire de honteux, Cynos, tu aurais en toi la meilleure garantie ¹¹⁹⁵de ta valeur.

L'homme qui a du cœur doit être courageux, quand il est en lutte aux dures peines, et demander aux dieux immortels de l'en délivrer 662.

Cynos, révère et crains les dieux; c'est cela, en effet, ¹²⁰⁰qui écarte l'homme des actions et des paroles impies. Quant au tyran qui dévore le peuple, fais en sorte de le renverser : la vengeance des dieux ne te poursuivra pas 663.

Il n'est personne, Cynos, parmi ceux que regardent les rayons du soleil, sur qui la critique ne soit pas suspendue 664.

Je ne puis comprendre les sentiments de mes concitoyens, car je ne leur plais pas, ni si j'agis bien, ni si j'agis mal 665.

¹²⁰⁵ L'esprit est un bien précieux, ainsi que la langue; mais ces biens se trouvent chez peu d'hommes capables de les diriger.

Personne, en donnant une rançon, ne pourrait échapper à la mort, ni à la lourde infortune, si le destin n'y mettait un terme; aucun mortel ne saurait échapper aux inquiétudes, lorsqu'un dieu a envoyé ces peines, même en cher-¹²¹⁰chant à l'apaiser par des dons 666.

Je ne désire pas être étendu sur une couche royale après ma mort, mais je me souhaite du bonheur, pendant ma vie. Une couche de genêts et d'épines vaut autant qu'un tapis pour celui qui est mort; pour lui, le bois n'est ni dur ni moelleux.

Ne jure pas faussement au nom des dieux; car il n'est ¹²¹⁵pas tolérable de chercher à cacher une dette aux dieux.

J'ai entendu, fils de Polypaos, le cri aigu de l'oiseau 667 qui vient annoncer aux mortels la saison du labourage, et ce cri a frappé mon cœur attristé; c'est que d'autres ¹²²⁰possèdent mes champs fleuris, et ce n'est pas pour moi que les mulets tirent le joug de la charrue [à cause de mon mémorable et malheureux voyage 668].

Non, je n'irai pas; ce sera sans être appelé par moi, sans être pleuré par moi que le tyran ira sous la terre; ¹²²⁵lui non plus, si j'étais mort, n'aurait pas de chagrins et ses paupières ne verseraient pas de chaudes larmes.

Nous ne t'écartons pas de notre fête et nous ne t'y invitons pas : tu es pénible quand tu es présent, et sympathique quand tu es absent.

Je suis Æthôn 669, et j'habite Thèbes, la ville aux solides murailles, parce que j'ai été chassé de ma patrie. Ne te ¹²³⁰ris pas naïvement de moi, n'insulte pas mes parents, Argyris, car, pour toi, c'est le temps de l'esclavage, mais pour moi, femme, si je souffre d'autres maux en grand nombre, puisque je suis exilé de ma patrie, du moins, je ne connais pas la servitude et on ne m'a pas vendu; moi ¹²³⁵aussi j'ai une belle patrie, une ville située dans la plaine du Léthé 670.

Quand nous sommes assis auprès d'un homme qui pleure, ne rions pas, Cynos, ne nous réjouissons pas de nos propres biens.

Tromper un ennemi est chose difficile, même pour un

¹²⁴⁰homme malveillant, Cynos, mais il est facile à un ami
de tromper un ami.

La parole est souvent l'occasion d'erreurs nombreuses
pour les mortels, Cynos, quand leur jugement est troublé.

Rien, Cynos, n'est plus injuste que la colère; elle fait
du tort à celui qu'elle possède, en lui donnant de mau-
vaises satisfactions.

¹²⁴⁵ Rien, Cynos, n'est plus doux qu'une femme bonne,
j'en suis garant; et toi, tu dois te porter garant de ma
véracité.

¹²⁵⁰ Déjà, en effet, un mort de la mer m'a rappelé chez moi;
il m'a parlé, quoique étant mort, avec une bouche
vivante ⁶⁷¹.

NOTICE SUR PHOCYLIDE

D'après Suidas, Phocylide, né à Milet, était contemporain de Théognis, il aurait donc vécu vers le milieu du VI^e siècle. Nous ne savons rien sur sa vie. Il avait cependant une grande réputation parmi les anciens, car on rhapsodait ses poésies avec celles d'Hésiode et celles des poètes élégiaques les plus connus. Ses maximes pouvaient en effet rappeler les nombreux dictons de l'œuvre hésiodique, aussi bien par l'inspiration morale que par leur forme concise.

C'est une morale de bon sens et de mesure qui s'exprime dans les fragments qui nous sont restés. Il prône le travail, la réflexion, la prudence dans le choix des amis, et la fidélité, la recherche de la justice qui « renferme en elle toute vertu ». Ce sont là des thèmes que nous retrouvons ailleurs chez les élégiaques, comme chez Hésiode. Il ne dédaigne pas le plaisir que l'on prend à boire et à « bavarder agréablement » dans les banquets. Il sait parfois railler finement, comme l'avaient, sans doute, constaté les gens de Léros (fr. 1).

Il ne composait pas de longues élégies, mais il exprimait ses observations dans un petit distique élégiaque ou, souvent encore, dans un couple d'hexamètres. La plupart de ses sentences commençaient par ces mots : « Ceci est de Phocylide. » Chaque distique formait donc un tout, et se trouvait marqué « d'un sceau », selon l'expression de Théognis. Mais le procédé donnait beaucoup de monotonie à l'ensemble.

L'une de ses poésies, la plus longue que nous ayons (fr. 2), n'est apparemment qu'un résumé du poème de Sémonide sur les femmes.

On a pendant longtemps attribué à Phocylide un assez long poème en hexamètres, appelé souvent ποίημα νοουθετικόν.

Le nom du poète y paraît en effet, dès le premier vers, mais non pas dans la formule ordinaire : « Ceci est de Phocylide. »

Dans une étude minutieuse, Bernays a montré qu'il s'agissait là de l'œuvre d'un Juif d'Alexandrie, destinée, comme divers écrits de l'époque des Ptolémées, à établir des rapprochements entre la pensée juive et la pensée grecque. Le poème présente donc un témoignage d'une tendance curieuse, mais il est sans valeur littéraire.

PHOCYLIDE

ÉLÉGIE

1. Ceci est de Phocylide : Les gens de Léros 672 sont mauvais; non pas l'un en exceptant l'autre, mais tous, sauf Proclès; et encore Proclès est de Léros.

SENTENCES 673

2. Ceci est de Phocylide : Voici les quatre origines des générations de femmes 674. Les unes remontent à une chienne, les autres à une abeille, les autres à une truie repoussante, les autres à une cavale ornée d'une crinière. Celle qui est née d'une cavale est d'une belle venue, légère, coureuse, très belle; celle qui est née d'une truie repoussante, sans être mauvaise, ne vaut pas cher, assurément; celle qui est née d'une chienne est acariâtre et violente; celle qui est née d'une abeille est bonne ménagère et habile au travail : celle-là, mon cher ami, souhaite de l'obtenir par un doux mariage.

3. Ceci est de Phocylide : Quoi de meilleur que d'être noble par la naissance, pour ceux qui n'ont aucune grâce ni dans leurs paroles, ni dans leurs conseils.

4. Ceci est de Phocylide : Une ville sur un rocher, si elle est bien administrée, vaut, dans sa petitesse, mieux que Ninive frappée de folie.

5. Ceci est de Phocylide : Il faut qu'un ami s'inquiète, pour son ami, des bruits que, sur son compte, murmurent ses concitoyens.

6. Ceci est de Phocylide : Evite d'être le débiteur d'un méchant homme, de peur qu'il ne te crée des ennuis, en réclamant inopportunément son dû.

7. Si tu désires la richesse, travaille avec soin un champ fertile; car on dit qu'un champ est une corne d'Amalthée.

8. C'est pendant la nuit qu'il faut réfléchir; pendant la nuit l'esprit de l'homme est très pénétrant : le calme est bon pour celui qui recherche la vertu.

9. Cherche ta subsistance; et le mérite, ensuite, quand tu auras déjà de quoi vivre.

10. La justice renferme, en elle-même, toute vertu 675.

11. Beaucoup d'hommes, avec leur démarche apprêtée, paraissent sages, qui ont cependant un esprit vain.

12. Les gens de moyenne condition ont beaucoup d'avantages : dans la cité, c'est parmi eux que je veux être.

13. Il faut, contre son gré, souffrir mille maux, quand on recherche l'honnêteté.

14. Assis dans un banquet, tandis que la coupe circule à la ronde, il faut boire le vin en bavardant agréablement.

15. Il faut, tandis qu'il est jeune, enseigner à l'enfant les belles actions.

16. Il est donc des divinités qui fréquentent les hommes, tantôt les unes, tantôt les autres. Les unes, quand arrive le malheur, [s'efforcent] d'en délivrer les hommes...

17. Je suis un ami sincère et, pour un ami, j'ai les sentiments d'un ami. Mais je m'éloigne sans retour de tous les méchants. Je ne loue personne en flatteur, mais, ceux qui ont mon estime, je les aime définitivement.

SENTENCES DU PSEUDO-PHOCYLIDE 676

Voici les justes sentences dans lesquelles les desseins de Dieu, présents féconds, sont exposés par Phocylide, le plus sage des hommes.

Evite les unions furtives, ne te livre pas à des amours infâmes.

Ne trame pas de fourberies, ne souille pas tes mains dans le sang.

Ne t'enrichis pas injustement, tire ta subsistance de gains légitimes. Contente-toi de ton bien, abstiens-toi du bien d'autrui.

Ne dis pas de mensonges; que toutes tes paroles soient vraies.

En premier lieu honore Dieu, ensuite tes parents 677.

Donne à chacun 678 son dû; que la complaisance n'altère pas ta décision. N'opprime pas injustement le pauvre, ne juge pas sur la mine. Si tu juges mal, Dieu te jugera à ton tour. Fuis le faux témoignage; dicte l'équité. Respecte un dépôt confié; sois fidèle à tous. Donne la juste mesure; il est beau cependant de mesurer en surcroît 679. Ne heurte pas la balance pour la faire pencher, mais amène-la à l'équilibre.

Ne prête pas de faux serment ni par ignorance ni sciemment. Le parjure, quel qu'il soit, est poursuivi par la colère de Dieu.

Ne vole pas les semences; celui qui les ravit est maudit.

Donne son salaire à l'homme de peine; n'opprime pas le pauvre.

Surveille ta langue; tiens ta parole cachée dans ta poitrine.

Ne commets pas d'injustices; ne laisse pas commettre d'injustices.

Donne au mendiant tout de suite, et ne lui dis pas de revenir demain. Remplis ta main pour la tendre à l'homme digne de pitié.

Ouvre ta maison à l'homme sans toit et guide l'aveugle.

Prends en pitié les naufragés : les voyages sur mer sont incertains.

Donne la main à celui qui tombe; sauve le malheureux privé de secours.

La souffrance est commune à tous les hommes; la vie est une roue; le bonheur est instable. Si tu es riche tends la main aux indigents; Dieu t'a donné des biens : donnes-en une part aux besogneux. Que les biens nécessaires à la vie soient communs; que la concorde règne en toutes choses.

Ne te repais pas de sang; n'assiste pas aux sacrifices 690.

Si tu ceins l'épée, que ce ne soit pas pour commettre un meurtre, mais pour te défendre; et plaise à Dieu que tu ne t'en serves pas, ni contre la loi, ni pour une cause juste : même en tuant un ennemi, tu souilleras ta main.

85 Evite le clos du voisin, ne le foule pas sous tes pieds.

La juste mesure est la qualité suprême, la violation du droit est une source de peines 681.

Le gain des hommes de bien est profitable, celui des hommes injustes est de mauvais aloi.

Que personne n'aille endommager les fruits de la terre tandis qu'ils mûrissent.

Que les étrangers jouissent d'une considération égale à celle des citoyens, car tous nous risquons de subir 40 l'épreuve de la misère qui nous fait errer à travers bien des pays; et, pour les mortels, le sol de leur patrie est tout à fait instable.

L'avarice est la mère de tous les vices; l'or et l'argent sont toujours un piège pour les hommes. Or funeste, cause de misères, destructeur de la vie, éternel malfaiteur !

45 Plût au ciel que tu ne fusses pas, pour les hommes, un fléau désiré ! C'est toi qui es la cause des combats, des pillages, des meurtres; tu dresses le fils contre le père, le frère contre le frère.

Ne cache pas dans ton cœur une opinion différente de celle que tu exprimes et ne fais pas comme le polype 50 des rochers : ne varie pas selon les lieux. Sois sincère avec tous et que tes paroles viennent du cœur.

Celui qui sciemment commet une injustice est un homme mauvais; s'il le fait par nécessité, je ne me prononcerai pas définitivement : c'est l'intention de chacun qui est jugée.

Ne t'enorgueillis pas de ta sagesse, ni de ta puissance, ni de tes richesses : Dieu seul est sage et puissant et comblé de biens.

55 Que les malheurs passés ne tourmentent pas ton

cœur, car il est impossible que ce qui est fait ne soit pas fait.

Ne sois pas enclin à la violence, mets un frein à ta colère sauvage, car les coups aboutissent souvent à un meurtre involontaire.

Que notre sort soit celui du commun des hommes : qu'il n'ait rien de grand, rien d'excessif. Un excès de 60 biens n'est pas un avantage pour les hommes. Un luxe fastueux pousse l'homme à des passions effrénées. L'homme opulent est arrogant et va jusqu'à la démesure. Un cœur trop enflé d'orgueil engendre la funeste folie.

La colère est un élan, mais si elle est déréglée, c'est de la rage.

L'ambition est bonne chez les honnêtes gens, chez les 65 mauvais, c'est de l'orgueil.

L'audace chez les méchants est funeste, mais elle est d'un grand secours pour celui qui fait effort vers le bien.

L'amour de la vertu est noble, mais l'amour charnel fait croître la honte.

L'homme plaisant à l'excès a la réputation d'un sot parmi ses concitoyens 682.

Mange avec mesure, bois et parle avec mesure.

La juste mesure est la qualité suprême, mais la vio- 69b lation du droit est source de peines 683.

N'envie pas le bien de tes amis; n'attache pas de la 70 honte à leurs noms. Les fils d'Ouranos ne s'envient pas. La lune n'envie pas les rayons bien plus beaux du soleil. La terre, qui est en bas, n'envie pas les hauteurs du ciel; les fleuves n'envient pas les mers; toujours règne la concorde. Car si l'envie prenait les dieux, l'axe du monde 75 serait ébranlé.

Pratique la continence; abstiens-toi de tout acte honteux.

N'imité pas le méchant; laisse à la Justice le soin de ta défense.

Car la Persuasion fait croître le profit, mais la Lutte fait croître la lutte.

Ne donne pas trop vite ta confiance : il faut, auparavant, voir nettement la fin.

⁸⁰ Il est beau de vaincre les gens de bien en faisant mieux qu'ils ne font.

Il vaut mieux offrir, sans attendre, une table frugale à un hôte, qu'un plantureux festin, tardif et inopportun. Ne sois jamais, pour le pauvre, un créancier cruel.

Ne va pas enlever du nid, d'un seul coup, tous les ⁸⁵ oiseaux, mais laisse la mère pour avoir encore des petits.

Ne laisse pas aux ignorants le soin de juger.

Ne rends pas ton jugement avant d'avoir entendu les deux parties. ⁸⁹

Le sage est l'arbitre de la sagesse, l'artisan est l'arbitre de son art.

⁹⁰ Une oreille ignorante ne peut entendre un enseignement élevé.

Ne fais pas tes compagnons des flatteurs parasites : beaucoup de gens, en effet, sont des compagnons de la bonne chère ⁹⁵; c'est l'occasion qu'ils flattent, quand ils peuvent se rassasier, mais ils sont mécontents, si la table est frugale et jamais satisfaits, si elle est abondante.

⁹⁵ Ne te fie pas à la foule : la multitude est inconstante. La foule, l'eau et le feu sont des forces indomptables.

Ne va pas, assis sur le bûcher ⁹⁸, te tourmenter vainement dans ton cœur; garde la mesure dans tes pleurs, car la mesure est la qualité suprême.

¹⁰⁰ Donne leur part de terre aux cadavres privés de sépulture; ne déterre pas les morts et n'expose pas au soleil ce qui ne doit pas être vu, tu attirerais sur toi la colère divine. Il est mal de détruire l'ossature du corps humain; bientôt, nous l'espérons, les dépouilles des disparus reviendront à la lumière; dans l'avenir, ils seront des

¹⁰⁵ dieux. Car les âmes se maintiennent incorruptibles chez ceux qui sont morts. L'esprit, en effet, est un dépôt confié aux hommes par la divinité dont il est l'image. Notre corps est fait de terre; plus tard il se dissoudra en elle et redeviendra poussière, tandis que l'air recevra notre esprit ¹⁰⁷.

Ne ménage pas tes richesses; souviens-toi que tu es ¹¹⁰ mortel et qu'on ne peut emporter chez Hadès ni ses biens, ni ses richesses. Tous les morts ont le même sort et Dieu commande aux âmes. Commune à tous sera notre demeure éternelle et notre patrie, l'Hadès; un même lieu nous attend tous, les pauvres comme les rois. Nous ne vivons pas bien longtemps nous, les hommes, mais ¹¹⁵ pour un temps; l'âme, cependant, est immortelle, elle vit, sans vieillir, à jamais.

Nul ne sait ce qui se passera demain ou dans l'avenir. La dernière heure de l'homme ne peut être connue, l'avenir est caché.

Ne te laisse pas accabler par le malheur ni transporter par les succès. Souvent dans cette vie un malheur imprévu est pour ceux qui avaient confiance, tandis que ceux qui étaient accablés trouvent subitement la ¹²⁰ fin de leurs maux. Sache obéir aux circonstances et ne navigue pas contre les vents.

Ne te gonfle pas de jactance jusqu'à la folie.

Pratique l'art de la parole; il sera, pour beaucoup, un grand avantage. La raison est, pour l'homme, une arme plus tranchante que le fer. A tous les êtres Dieu ¹²⁵ a distribué des armes : aux oiseaux, la faculté de se tenir dans les airs; aux coursiers, la vitesse; aux lions, la force; les taureaux ont des cornes qui poussent d'elles-mêmes ¹²⁸; le dard est la défense naturelle qu'il donne aux abeilles; la raison est l'arme de l'homme. De tous les dons de sagesse inspirés par Dieu, la raison est le meilleur. L'homme habile est supérieur à l'homme fort; la sagesse gouverne les campagnes et les villes comme ¹³⁰ elle dirige les vaisseaux.

Il n'est pas honnête de cacher un criminel pour qu'il ne soit pas confondu; c'est une obligation de se détourner du malfaiteur. Souvent ceux qui assistent les méchants meurent avec eux. Ne reçois pas en dépôt le profit illé- ¹³⁵ gitime d'un vol : sont voleurs l'un comme l'autre, celui qui est coupable de recel et celui qui a commis le vol.

Donne à chacun sa part; l'égalité pour tous est ce qu'il y a de mieux.

C'est au début qu'il faut tout économiser, pour ne pas être dans le besoin à la fin.

Que les bêtes de somme, soumises à la mort, ne soient pas ta nourriture, même en quantité modérée⁶⁸⁸. Si une¹⁴⁰ bête, même appartenant à ton ennemi, tombe sur la route, prête ton aide pour la relever.

Ne traite jamais avec mépris l'homme errant et vagabond. Il est préférable, au lieu d'un ennemi, de se faire un bienveillant ami.

C'est au début qu'il faut attaquer le mal et panser la plaie. Une petite étincelle suffit à incendier une immense forêt.

¹⁴⁵ Aie un cœur fort, évite ce qui est malhonnête; fuis la mauvaise renommée, fuis les hommes sans conduite.

Ne mange pas de viande, cette pâture des bêtes sauvages; laisse ces restes aux chiens rapides : ce sont les bêtes féroces qui se dévorent entre elles.

Ne compose pas de poisons; ne touche pas aux livres de magie.

¹⁵⁰ Ne saisis pas avec violence la main des tout jeunes enfants.

Fuis les discordes et les querelles quand vient la guerre menaçante.

N'accorde pas de bienfait au méchant : autant vaudrait ensemer la mer⁶⁹⁰.

Travaille, prends de la peine, tu vivras ainsi de tes propres ressources. Car tout homme oisif tire sa vie des œuvres de rapine. C'est le métier qui fait vivre l'homme,
¹⁵⁵ le paresseux est tourmenté par la famine.

Fais en sorte de n'avoir pas à manger, au repas des autres, les restes de leur table, mais tire ta subsistance de tes propres biens, et tu ne seras pas en butte aux outrages. Si tu n'as pas appris de métier, bêche la terre. Il y a, pour vivre, des travaux de toute sorte, il suffit
¹⁶⁰ de vouloir se donner de la peine. Sois matelot, si tu veux naviguer; la mer est large. Veux-tu faire de

l'agriculture? La glèbe est grande. Il n'est pas de travail aisé et sans fatigue pour les hommes, ni même pour les dieux : la peine est source de vertu. Les fourmis quittent leurs souterraines demeures et apparaissent, poussées¹⁶⁵ par le besoin, quand la glèbe tondue et dépouillée a rempli les granges; on les voit, chargées d'un grain de blé ou d'orge nouveau, former une suite ininterrompue. Pendant l'été, elles amassent leur nourriture pour l'hiver,¹⁷⁰ sans se lasser, engeance faible, mais dure à la fatigue. Elle travaille aussi l'aérienne et industrielle abeille : dans la fente d'un rocher creux, ou dans les roseaux, ou sous le dôme d'un chêne vénérable, dans l'intérieur de la ruche, elle construit son palais de cire, creusé de mille cellules.

Marie-toi, pour que ton nom ne meure pas; apporte¹⁷⁵ ton tribut à la nature; engendre à ton tour, comme tu as été engendré. Ne prostitue pas ta femme, car tu souillerais ta progéniture : les unions adultères donnent des enfants qui ne se ressemblent pas.

N'offense pas ta marâtre, la seconde épouse de ton¹⁸⁰ père; respecte comme une mère celle qui a pris la place de ta mère.

Ne t'unis pas à tes maîtresses dans le lit de ton père.

Ne commets pas la faute abominable de venir dans le lit de ta sœur.

N'entre pas dans la couche de la femme de ton frère.

Que la femme ne fasse pas périr l'enfant qui se forme dans son sein et, lorsqu'il est né, qu'elle ne le jette pas en pâture aux chiens ou aux vautours.

Ne porte pas une main brutale sur ta femme enceinte.¹⁸⁵

Ne coupe pas, non plus, chez un jeune garçon, les organes naturels de la génération.

Ne t'unis pas aux êtres inférieurs, privés de raison.

Ne fais pas violence à une femme, en vue de honteuses amours.

Ne viole pas les lois naturelles de l'amour dans des¹⁹⁰ étreintes illicites. L'union des mâles répugne même aux bêtes sauvages. Que les femmes, elles non plus, n'imitent pas l'étreinte de l'homme.

Ne te livre pas tout entier, sans retenue, à l'amour d'une femme. Car il n'est pas vrai que l'amour soit un dieu; il est, plutôt, pour tous les hommes, une pernicieuse passion.

¹⁹⁵ Aime ton épouse : quel noble bonheur, en effet, quand la femme aime son mari jusqu'à la vieillesse, et le mari sa femme, et que la discorde ne les a pas divisés !

Il ne faut pas, sans contrat et par la violence, s'unir à une jeune fille.

Ne mène pas chez toi, à cause de sa richesse, une femme méchante : tu la serviras en esclave, à cause de sa fâcheuse dot. Les chevaux, nous les recherchons de bonne race, les bœufs de labour, nous les voulons de haute encolure, et le chien, parfait entre tous. Mais s'il s'agit du mariage, ce n'est pas pour avoir la meilleure femme que nous rivalisons, insensés que nous sommes ! La femme, non plus, ne refusera pas un méchant homme, s'il est riche ⁶⁹¹.

²⁰⁵ Ne fais pas suivre un premier mariage d'un second, c'est accumuler malheur sur malheur.

Ne va pas, pour des intérêts matériels, entrer en lutte avec tes frères.

Ne sois pas dur pour tes enfants, mais bienveillant. Si ton fils commet une faute, qu'il soit corrigé par sa mère, ou par les plus anciens de la famille ou du peuple.

²¹⁰ Il ne faut pas, sur la tête d'un jeune garçon, entretenir une chevelure bouclée; ne tresse pas ses cheveux avec des nœuds et des touffes sur le côté : ce n'est pas aux garçons que sied une longue chevelure, mais aux femmes coquettes.

Si ton fils est bien fait, veille sur sa jeunesse, car beaucoup d'hommes désirent avec passion l'amour des garçons. Quant à ta fille, garde-la dans sa chambre bien fermée; ne permets pas, avant son mariage, qu'on la voie devant ta porte. La beauté de leurs enfants est, pour les parents, difficile à protéger.

Aime tes amis jusqu'à la mort, car la fidélité est un bien.

Fais régner dans ta famille l'affection et la sainte concorde.

Respecte les cheveux blancs; cède aux vieillards ta ²²⁰ place et tous les honneurs. Rends au vieillard qui, par la naissance et par l'âge, est l'égal de ton père, les mêmes honneurs qu'à lui.

Donne au ministre du sacrifice la portion des victimes qui lui est due.

Donne son compte à ton esclave, afin qu'il ait, pour toi, de bons sentiments.

N'imprime pas une marque sur la chair de ton serviteur pour lui faire outrage. ²²⁵

Evite de nuire à un esclave en le décrivant devant son maître. Ne dédaigne pas d'accepter le conseil d'un esclave sensé.

La pureté est une vertu de l'âme; ce n'est pas le corps que la purification concerne ⁶⁹².

Tels sont les secrets de la justice. En appliquant ces principes, puissiez-vous mener une heureuse vie jusqu'à ²³⁰ la fin de votre vieillesse.

NOTICE SUR PYTHAGORE

Vie de Pythagore.

Pythagore naquit à Samos. Son père s'appelait Mnésarque. La date de sa naissance est assez incertaine. Il semble établi cependant qu'Apollodore et Eratosthène fixaient la période brillante de sa vie à la 62^e olympiade (632/28). C'est l'époque où il dut quitter Samos pour fuir la tyrannie de Polycrate, selon le renseignement donné par Porphyre (Vie de Pythagore, 9), car c'est bien en 532/3 que commença à Samos le gouvernement de ce tyran. D'autre part, Cicéron (Rép., II, 15) et A. Gelle (XVII, 21) affirment aussi que Pythagore vint en Italie, au cours de cette 62^e olympiade.

Par contre, Diogène Laërce place son « acmé », vers la 60^e olympiade, et Jamblique lui donne 56 ans à l'époque où il vint en Italie.

La date de la naissance remonte donc à la 52^e olympiade (572/68) selon les uns, à la 49^e ou 50^e (580 ou 584) selon les autres.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que la période active de la vie de Pythagore se situe dans la 2^e moitié du VI^e siècle. Il est donc contemporain de Xénophane, et, probablement, un peu plus âgé que lui.

Selon une opinion bien accréditée chez les anciens, il aurait reçu l'enseignement de Phérécyde et peut-être, selon des indications peu sûres accueillies par Jamblique, celui de Thalès et d'Anaximandre.

Il voyagea beaucoup, dit-on, et visita les peuples de l'Orient, les Hindous, les Egyptiens, et même les Druides de la Gaule; mais aucun témoignage probant ne peut donner à ces renseignements la moindre valeur historique.

Ce qui est sûr, c'est qu'il quitta Samos, après y avoir peut-être donné un enseignement devenu suspect à Poly-

crate, et qu'il vint s'établir en Grande Grèce, à Crotone. C'est là qu'il enseigna et fonda une école qui devint bientôt célèbre. De nombreux disciples, vieux et jeunes, et même des femmes, se pressèrent autour de lui, et le pythagorisme devint vite florissant. L'influence de la doctrine se fit bientôt sentir sur la vie politique des cités, et l'école eut bientôt ses ennemis ; si bien qu'au moment de la révolte conduite par Cylon, la maison de Milon, à Crotone, où se trouvait le siège de la société, fut assiégée et incendiée. Beaucoup des meilleurs disciples du Maître périrent dans l'aventure. Quant à Pythagore, il s'était déjà retiré à Métaponte où il serait mort avant ce désastre, selon Aristoxène ; mais, suivant Dicéarque, il aurait pu s'enfuir, au moment de la révolte, pour se réfugier à Locres et, de là, à Métaponte. La date de sa mort est donc inconnue, mais il semble qu'on doive la situer vers le début du V^e siècle, avant 470.

La doctrine pythagoricienne.

On trouve, dans un fragment d'Empédocle, ce magnifique éloge que l'on rapporte à Pythagore : « Il y avait un homme extraordinairement savant, qui possédait la plus vaste richesse d'intelligence, versé au plus haut point dans les œuvres variées de la sagesse. Quand il tendait toutes les forces de son esprit, il percevait facilement chacune de toutes les choses qui se présentent dans dix, dans vingt générations d'hommes. »

On conçoit aisément que la physionomie du Maître ait rapidement pris un caractère légendaire, comme celle d'Orphée. Pour ses premiers adhérents déjà, il apparaissait comme un personnage merveilleux, un être intermédiaire entre les dieux et les hommes.

Son enseignement était oral. Cependant Diogène Laërce lui attribue trois ouvrages : un Traité de l'Éducation, un Traité politique, et un Traité de physique ; mais il est démontré que ces livres remontent seulement au I^{er} ou II^e siècle av. J.-C. Quant aux Vers d'Or, ils ne sont qu'une compilation de la basse époque.

Les sources les plus lointaines que nous ayons sont les fragments des œuvres de Philolaüs (V^e s. av. J.-C.) et d'Archylas (IV^e siècle), maîtres pythagoriciens qui enseignèrent en Grande Grèce. Il y eut en effet des centres pythagoriciens à Tarente, à Rhégium, à Thèbes, à Phlionte, avec des maîtres comme Archippe, Clinias, et les deux déjà nommés.

Le principe fondamental du système pythagoricien est que le nombre constitue l'essence des choses.

« Qu'y a-t-il de plus sage ? Le Nombre. Qu'y a-t-il de plus beau ? L'Harmonie. » Tels sont les deux articles fondamentaux du catéchisme pythagoricien. Le Maître, au cours de ses études sur les sciences mathématiques, avait en effet constaté, non sans émerveillement, des rapports précis entre les nombres et les sons musicaux ; ainsi le son du marteau sur l'enclume ou celui de la corde tendue, quand elle vibre, varie avec le poids du marteau ou la longueur de la corde. Des constatations faites dans ce sens l'avaient amené à croire que toutes les choses sont essentiellement des nombres ou des harmonies de nombres. D'après Philolaüs, « toutes les choses qu'il nous est donné de connaître possèdent un nombre, et rien ne peut être conçu ni connu sans le nombre ».

Ainsi dans l'étendue, le un était le point ; le deux, une ligne ; le trois, un triangle ; le quatre, un tétraèdre. Les nombres principaux avaient une valeur sacrée, un caractère symbolique : le nombre un, la Monade, principe de toutes choses, est le poste de Zeus, sa tour, son trône. Le trois est un nombre parfait, parce qu'il est le premier à avoir un commencement, un milieu et une fin ; le quatre et le neuf sont la Justice, car ils sont les premiers à être un produit d'un pair ou d'un impair multiplié par lui-même, et que la Justice, précisément, est constituée par une rémunération réciproque (τὸ ἀντιπαιπονθός). Le premier chiffre fourni par la somme d'un pair et d'un impair, c'est-à-dire le chiffre cinq, est le nombre du mariage.

Mais le nombre particulièrement privilégié est la Décade, fondement de tous les nombres, et renfermant, entre autres,

le fameux Quaternaire (la Tétractys : voir note 706), ainsi qu'un nombre égal de pairs et d'impairs.

Il y a dix oppositions fondamentales : 1° Limité et Illimité ; 2° Pair et Impair ; 3° Unité et Multiplicité ; 4° Droite et Gauche ; 5° Masculin et Féminin ; 6° Repos et Mouvement ; 7° Droite et Courbe ; 8° Lumière et Obscurité ; 9° Bon et Mauvais ; 10° Carré et Rectangle.

Or le lien des éléments opposés est l'Harmonie. Pour Philolaüs, l'Harmonie est l'« unité du multiple » et l'« accord du discordant ».

Le monde, lui aussi, a pour fondement la Monade qui serait un feu central, foyer de l'Univers, dont le souffle, aspirant l'air illimité et lui donnant, par cette aspiration, une limite, aurait créé la première opposition (Limité et Illimité) dans la sphère de l'Univers. Il est constitué par dix corps célestes : l'Olympe, ou séjour des étoiles fixes, les planètes du Cosmos, au nombre de cinq, et enfin le soleil, la lune, la terre et l'antiterre ; ainsi se trouve formé le nombre parfait de la Décade, chacun de ces corps étant le lieu d'un nombre, comme le feu central est le un.

L'antiterre est un corps situé entre la terre et le feu central, du côté opposé à celui que nous habitons, si bien que nous ne recevons la lumière et la chaleur du feu central que par le miroir du soleil et de la lune. Tous les corps se meuvent autour du feu central ; la terre reçoit la lumière du jour quand elle se trouve du même côté que le soleil. Comme tout corps en mouvement, chacune de ces sphères engendre un son, en rapport avec la vitesse de son mouvement qui est déterminé lui-même par la distance qui les sépare les unes des autres. Or, selon les Pythagoriciens, les distances des sphères correspondaient aux intervalles des sons donnés par les cordes de la lyre, de façon que leur série constituait une harmonie. Sans doute, nous n'entendons pas cette harmonie, mais c'est parce que notre oreille, n'ayant jamais cessé de l'entendre, n'y est nullement sensible.

De cette théorie des Nombres et de l'Harmonie qui était le fondement d'une cosmologie, les Pythagoriciens faisaient également la base de leurs conceptions biologiques et médi-

cales. Le corps humain tirait son origine du Chaud, qui a sa source dans le feu central, et de l'Harmonie constituée par son opposition avec le Froid ; ainsi, le défaut de cette Harmonie était, pour eux, la cause des maladies. Elle était, par elle-même, le principe vital, c'est-à-dire l'âme. Comme les sphères célestes, cette âme est en perpétuel mouvement, et elle serait même apparente dans les particules que l'on voit en perpétuel mouvement dans le rayon de soleil, véhicule de la vie.

Elle est immortelle et s'enferme successivement, pour se purifier, dans plusieurs corps mortels, qui constituent sa prison, ou mieux sa tombe (σῶμα, σῆμα) C'est la doctrine bien connue de la métempsychose ou, pour mieux dire, de la métempsomatose. Si l'âme parvient à se purifier, elle s'épanouira heureuse, dans le monde supérieur, sinon elle subira son châtiment dans le Tartare.

Les doctrines théologiques des premiers Pythagoriciens étaient, sans doute, incertaines, ou du moins elles nous sont mal connues. Ils voyaient, semble-t-il, dans la divinité, un être unique, éternel, immuable, conformément aux doctrines de Xénophane. Il est possible qu'elle s'identifiât à la Monade. Cependant, selon les conceptions qui se dégagent des fragments de Philolaüs, le Nombre et l'Harmonie seraient indépendants de la divinité qui serait, elle-même, soumise à la Décade, loi suprême des êtres divins et humains aussi bien que des choses.

Mais le Pythagorisme n'était pas seulement une école philosophique, il était aussi, et peut-être surtout, une secte religieuse. De même que l'Orphisme, il offrait à ses initiés une règle de vie ayant pour but la sanctification morale. Les spéculations intellectuelles étaient surtout considérées comme un effort vers la sagesse et, par conséquent, comme un moyen particulièrement efficace d'atteindre à la perfection morale.

L'autorité du Maître était absolue, et la formule $\alpha\upsilon\tau\omicron\varsigma\ \epsilon\pi\alpha$: (le Maître l'a dit) coupait court à toute discussion. Les adeptes étaient soumis à des règles sévères, pendant leur initiation longue et progressive : ils vivaient en commun ;

ils ne portaient que des habits de lin ; ils devaient s'abstenir de sacrifices sanglants, et ne mangeaient pas de viandes, ni de fèves. Tous les jours, ils devaient faire un examen de conscience rigoureux.

Les prescriptions morales tiennent dans leur doctrine une grande place, puisque la vie n'est qu'une purification. Elles commandent la piété envers les dieux et les démons, la vénération pour les parents, le respect des lois, la fidélité dans l'amitié, le respect du serment, la modération et la mesure, l'empire sur soi-même.

Purifier l'intelligence par la maîtrise de soi et la modération, l'éclairer par l'étude et la recherche de la vérité, pour arriver ainsi à la vertu et à la science, et se rendre, par là même, semblable à dieu, telle était, selon Hiérocès, la noble ambition de Pythagore et de ses disciples.

Cet effort vers la sagesse se confondant avec l'amour pour la vérité, c'est ce que Pythagore appela, selon Jamblique, d'un mot qui devait traverser les âges : la philosophie.

La pensée pythagoricienne, on le voit bien, a hanté les plus hauts sommets que la sagesse des anciens ait atteints.

Les Vers d'Or.

« Parmi toutes les règles qui tendent à nous conduire vers une philosophie intégrale, nous plaçons en tout premier lieu, et avec raison, les vers pythagoriciens qu'on appelle Vers d'Or », disait Hiérocès (Comment. sur les Vers d'Or, trad. Meunier, p. 39).

Ce recueil de 71 vers hexamètres est en effet considéré comme ayant été une sorte de petit catéchisme, un « décalogue » ou un bréviaire du Pythagoricien, renfermant « la plus pure substance morale, la fleur choisie des préceptes de l'école ». (Martha. Etudes morales sur l'Antiquité, p. 194.)

On les a longtemps attribués à Lysis, l'un des disciples qui avaient entendu les enseignements du Maître, mais on tient aujourd'hui pour démontré qu'ils ne sont pas antérieurs au III^e siècle de notre ère.

Au V^e siècle, Hiérocès d'Alexandrie fit sur les Vers d'Or un commentaire très apprécié et qui constitue une œuvre brillante, la seule d'ailleurs qui nous soit parvenue du savant alexandrin. Une traduction remarquable, par la clarté et la précision, précédée d'une savante introduction et de notes précieuses en a été faite par M. Mario Meunier (ouv. cité).

Selon Hiérocès, le recueil se divise en trois parties : la première (v. 1-46) a pour objet la vertu pratique ou vertu humaine qui met l'homme en état de contempler la vérité ; la seconde (v. 46-57) regarde la « vertu contemplative », qui nous permet de contempler la vérité et de nous rapprocher de Dieu ; la troisième enfin (v. 57-71) enseigne la « vertu initiatique » qui nous permet de nous maintenir près de Dieu.

PYTHAGORE

LES VERS D'OR 693

Honore, en premier lieu, les Dieux Immortels, selon le rang 694 où la loi les a placés; honore aussi le Serment 695. Vénère ensuite les Héros 696 glorieux et les Génies 697 de la terre, en accomplissant ce que veulent les lois. Honore 5 ton père et ta mère et tes proches parents 698. Parmi les autres hommes, fais ton ami du plus vertueux.

Cède aux paroles de douceur et aux actions utiles. Ne va pas détester ton ami pour une faute légère 699, si tu le peux, car le possible habite près du nécessaire 700.

Ces choses sont ainsi, sache-le; et accoutume-toi à maîtriser 15 celles-ci : la gourmandise, avant tout; puis le sommeil, la luxure et la colère. Ne commets jamais une action honteuse, ni avec un autre, ni tout seul; avant toutes choses, aie le respect de toi-même. Ensuite, pratique la justice en actions comme en paroles. Ne t'accoutume 20 pas à te conduire sans réflexion, en aucun cas. Mais souviens-toi que la mort est le destin de tous les hommes, et accoutume-toi 701 à savoir tantôt acquérir, tantôt perdre les richesses. De toutes ces souffrances qu'éprouvent les hommes, de par les divines destinées, accepte la part qui t'est échue; ne t'en irrite pas. Il t'appartient d'y 25 remédier, dans la mesure où tu le peux; mais songe à ceci : la Moire n'envoie pas beaucoup de ces maux aux hommes de bien 702.

Beaucoup de discours vils ou nobles tombent dans les oreilles des hommes; ne te laisse pas troubler par eux, ne te permets pas non plus de rester à l'écart. Si tu entends quelque mensonge, supporte-le avec douceur. Quant à ce que je vais te dire, observe-le en toute occa-

sion : que personne, ni par ses discours ni par ses actes, 25 ne t'amène à faire ou à dire ce qui ne serait pas bon pour toi.

Réfléchis avant d'agir, pour ne pas commettre de sottises; c'est le fait d'un pauvre homme de faire et de dire des choses insensées; mais ce qu'il faut réaliser, c'est ce qui ne doit pas devenir pour toi, dans la suite, une cause d'affliction. N'entreprends pas une affaire sans la 30 connaître; mais apprends tout ce que tu dois savoir, et, ainsi, tu mèneras une vie heureuse.

La santé de ton corps ne doit pas être négligée; donne à celui-ci une part convenable de nourriture, de boisson et d'exercice; et la part convenable, selon moi, est celle qui ne saurait te nuire. Prends l'habitude de mener une 35 vie décente et sans mollesse, et garde-toi de commettre tout acte propre à provoquer l'envie. Ne fais pas de dépenses déplacées comme les hommes qui n'ont pas la connaissance du beau, mais ne sois pas sans libéralité; la mesure est, toujours, ce qu'il y a de mieux 703. N'entreprends que ce qui ne saurait te nuire; réfléchis avant d'agir 704.

Ne laisse pas le sommeil se poser sur tes yeux alanguis, sans avoir examiné, trois fois, chacun des actes de 40 ta journée. « En quoi ai-je commis une faute? Qu'ai-je fait? A quel devoir ai-je manqué? » Tu commenceras par les parcourir du premier au dernier, puis, si tu as commis des fautes, blâme-toi, si tu as fait le bien, réjouis-toi 705. C'est à cela qu'il faut appliquer et exercer ton 45 esprit; c'est à cela qu'il faut t'attacher; voilà ce qui te mettra sur les traces de la divine vertu; je le jure par celui qui transmet à notre âme le Quaternaire 706, source de la nature au cours éternel.

Commence ton travail en priant les Dieux de le mener à bonne fin. Et quand tu auras la pratique de ces préceptes, tu connaîtras la constitution des Dieux Immor- 50 tels et des hommes mortels, lieu de passage et règle de toutes choses. Tu connaîtras aussi, autant qu'il est juste, que la nature est, en tout, semblable à elle-même; de

sorte que tu n'espéreras pas ce qu'on ne peut espérer, et que rien ne te sera caché. Tu connaîtras que les hommes⁵⁵ font, d'eux-mêmes, le choix de leurs maux, les malheureux ! Ils ne tournent pas leurs regards, ne tendent pas leurs oreilles vers les biens qui sont près d'eux, et, pour les maux, peu savent s'en délivrer.

Voilà comment la Moire aveugle les mortels. Comme des boules, ils roulent de côté et d'autre, accablés de mille maux. Car la triste Lutte⁷⁰⁷, compagne innée en eux-mêmes, leur nuit, à leur insu ; il ne faut pas la provoquer, mais la fuir en cédant.

Zeus, notre père, certes, tu délivrerais tous les hommes de beaucoup de leurs maux, si tu leur faisais connaître, à tous, le Génie qui les sert⁷⁰⁸.

Mais toi, sois courageux, puisque les hommes sont de race divine et que la sainte Nature nous révèle et nous⁶⁵ montre toutes choses ; si tu as quelque part à ces révélations, tu sauras pratiquer les préceptes que je t'ai donnés, comme remèdes, et tu garderas ton âme à l'écart de tous ces maux.

Mais abstiens-toi des aliments dont nous avons parlé, en appliquant ton jugement à purifier et délivrer ton âme ; et réfléchis sur chaque chose, en prenant pour cocher la parfaite intelligence d'en-haut.

⁷⁰ Et si, après avoir quitté ton corps, tu vas vers le libre éther, tu seras un dieu, affranchi de la mort, à jamais immortel.

NOTICE SUR XÉNOPHANE

Xénophane naquit en Asie Mineure, à Colophon. Selon Diogène Laërce, qui rapporte l'opinion d'Apollodore, son père s'appelait Orthomène. La date de sa naissance est tout à fait incertaine. Sextus Empiricus et Clément d'Alexandrie la fixaient, toujours d'après Apollodore, à la 40^e olympiade (620-617), mais Diogène Laërce place l'âge de la maturité à la 60^e olympiade (540-536), ce qui ramène la date de sa naissance à 580-576. Si l'opinion de Diels est exacte (Rhein. Mus., XXXI, p. 23), cette contradiction s'expliquerait par une erreur qui se serait glissée dans l'ancienne biographie utilisée par Sextus et Clément, dans laquelle on aurait confondu le chiffre M (40) et N (50). Ainsi le renseignement de Sextus et de Clément serait en accord avec celui de Diogène qui provient certainement de la même source. Xénophane serait donc né vers 580. Peut-être même cette date est-elle encore trop reculée ; Xénophane nous dit lui-même (fr. 7) qu'il avait 25 ans, lorsqu'il vint en terre hellène. Si l'on admet qu'il quitta l'Ionie quand son pays fut conquis par Harpage, auquel il fait allusion dans un autre fragment (fr. 18), c'est-à-dire en 545, il serait né vers 570. On comprendrait mieux ainsi que Xénophane ait connu les doctrines de Pythagore dont la naissance se situe entre 584 et 570, et qu'Héraclite ait parlé de lui comme d'un prédécesseur.

La vie de Xénophane fut longue ; il nous dit lui-même (fr. 7) qu'il faisait des vers encore à 92 ans. Certains prétendent qu'il vécut plus de 100 ans. Ce même passage nous apprend que, depuis l'âge de 25 ans, il mena une vie errante à travers la terre hellène. D'après Diogène Laërce, il vécut à Zancle, en Sicile, et à Catane. Vers 540, les Ioniens de Phocée étaient venus fonder Elée, en Lucanie,

et il est possible que Xénophane se soit fixé, du moins pendant un certain temps, dans cette ville ; Diogène lui attribue un poème de 2000 vers sur cet événement, mais nous n'en savons pas davantage.

C'est là que, selon la tradition, sa doctrine s'implanta et fit école ; mais il n'est pas du tout certain que l'on doive considérer Xénophane comme un philosophe fondateur d'école. Sa vie semble bien avoir été plutôt la vie errante d'un rhapsode, mais d'un rhapsode qui récitait ses propres vers. Il est probable que le titre de fondateur de l'école d'Elée doit revenir à Parménide qui connut Xénophane à Elée, selon une opinion accréditée chez les anciens et déjà exprimée par Aristote (*Métaph.*, I, 5, 986 b). Toutefois, on doit reconnaître que la doctrine des Eléates était déjà très nettement contenue, en germe, dans les poèmes de Xénophane.

Xénophane était donc un poète, mais un poète qui avait une âme de philosophe. Il avait composé, outre le poème signalé par Diogène, dont il ne reste rien, des *Elégies* et des *Parodies* en vers épiques qui portent le nom de *Silles*, soit que ce titre leur ait été déjà donné par le poète, soit plutôt qu'il leur ait été attribué après Timon le Sillographe, qui fut un imitateur de Xénophane.

Un certain nombre de fragments sont réunis sous le titre de *Περὶ φύσεως* (De la Nature). Était-ce là un poème philosophique distinct ? Nous ne trouvons pas de référence à ce poème, chez les anciens, avant Cratès de Mallos, et le fait paraît étrange, si Xénophane l'a vraiment écrit. Il est donc possible que le poète ait exprimé ses idées philosophiques tout au long de son œuvre, sans les avoir réunies dans un poème distinct.

Quoi qu'il en soit, ses conceptions théologiques et philosophiques marquent une date importante dans l'évolution de la pensée grecque. Il condamne hardiment et nettement les naïvetés de l'anthropomorphisme homérique et les conceptions de ses devanciers ioniens, pour leur opposer des vues fondées sur l'observation et la spéculation. Il a bien soin d'ailleurs de faire remarquer qu'il n'entend pas donner

à ses affirmations la valeur d'oracles dogmatiques ; il va même jusqu'à dire que l'homme serait incapable de prendre conscience du caractère absolu de son savoir, en admettant même qu'il pût, une fois, y atteindre. C'est reconnaître déjà le caractère relatif de la raison et de la science humaines, au moment même où elles commencent à prendre conscience de leur valeur réelle et à revendiquer leurs droits. Ce n'est pas là du scepticisme, mais du meilleur esprit critique ; et le mérite n'est pas ordinaire qui consiste à mettre en œuvre les plus hautes valeurs de l'esprit, dans une réflexion pénétrante et judicieuse, non seulement pour juger les faits extérieurs et sensibles, mais encore pour apprécier ces valeurs intérieures elles-mêmes, à l'aide desquelles, justement, on a pu juger.

Ces idées neuves et audacieuses, Xénophane les exprime dans une langue à la fois ferme et souple, vivante et aisée, qualités d'expression qui sont toujours celles d'une pensée noble et lucide, lorsqu'elle sait s'énoncer avec simplicité.

XÉNOPHANE

ÉLÉGIES

1. Voici le moment où le sol de la pièce est propre, comme aussi les mains de tous les convives, et les coupes. L'un pose sur les têtes les couronnes tressées; l'autre, dans une coupe, présente une essence parfumée. Le cratère se dresse, source de gaîté; et il y a d'autre vin encore qui promet de ne jamais manquer, tout prêt dans les vases, doux et parfumé.

Au milieu de la salle s'élève le parfum sacré de l'encens. L'eau est fraîche, douce et pure. Des pains blonds sont servis, et la table est somptueuse, chargée de fromage et de miel succulent. L'autel s'élève au milieu, tout couvert de fleurs; ce sont des chants de fête tout autour de la salle. Mais il faut tout d'abord que ces hommes joyeux chantent la divinité par des mythes sacrés et de pures paroles; puis, après avoir offert des libations et prié pour obtenir la force d'accomplir ce qui est juste — car c'est bien là le meilleur — il n'est pas défendu à chacun de boire de façon, cependant, à pouvoir retourner à la maison sans le secours d'un esclave, à moins d'être trop âgé. Parmi les convives, il faut louer celui qui, ayant bu, sait mettre en lumière les belles choses selon sa mémoire et la valeur de sa vertu. Il ne faut pas passer le temps à parler des Titans ou des Géants ou des Centaures 709, inventions des siècles passés, ni des violentes guerres civiles : il n'y a rien de bon dans tout cela; mais il faut toujours révéler les dieux.

2... mais si quelque athlète remportait la victoire à la course, grâce à sa rapidité, ou au pentathlon 710, à

Olympie, là où s'élève le temple de Zeus près des eaux de Pisa 711, ou à la lutte ou au douloureux pugilat ou encore au combat redoutable qu'on appelle le pancrace 712, il serait un objet d'admiration pour ses concitoyens; il aurait aux jeux une place bien en vue; il serait nourri aux frais de la cité et on lui donnerait un prix qu'il conserverait comme un précieux souvenir 713. S'il était vainqueur, grâce à ses coursiers, il obtiendrait aussi tous ces avantages. Il n'aurait pas mon mérite cependant; car à la force des hommes et des chevaux notre sagesse est préférable. Mais c'est là un usage pris à la légère, et il n'est pas juste de mettre la force au-dessus de la saine sagesse. Car s'il se trouve, parmi le peuple, un athlète bon pour le pugilat, ou habile au pentathlon et à la lutte, ou renommé pour sa vitesse à la course — ce qui est particulièrement apprécié dans les exercices de force qui se pratiquent aux jeux, — la cité n'en serait pas mieux gouvernée.

Ce serait un médiocre sujet de joie pour la ville que la victoire d'un athlète sur les rivages de Pisa; car de pareils événements n'enrichissent pas le patrimoine de la ville.

3. Ils avaient pris, à l'école des Lydiens, au temps où le rude joug de la tyrannie ne pesait pas sur eux, des habitudes de luxe, et ils allaient à l'agora revêtus de manteaux de pourpre, au nombre de mille, pas moins, pleins d'orgueil, fiers de leurs chevelures seyantes, couverts d'essences odorantes 714.

4. Personne n'irait préparer la boisson dans le vase en versant d'abord le vin; mais plutôt en versant l'eau, puis, par-dessus, le vin.

5. Car, ayant envoyé un cuissot de chevreau, tu as gagné la cuisse charnue d'un veau gras : chose honorable à obtenir pour un homme; sa gloire s'étendra sur toute la Grèce et elle ne cessera pas tant, qu'il y aura des générations de poètes dans ce pays.

6. Maintenant, de nouveau, je vais entreprendre un discours différent et montrer une autre voie Un jour, passant près d'un homme qui battait un chien, il s'apitoya, dit-on, et prononça ces mots : « Arrête, ne frappe plus, car, j'en suis sûr, l'âme de l'un de mes amis est dans ce chien : je l'ai reconnu à la voix ⁷¹⁵. »

7. Voilà déjà soixante-sept ans que je promène le tourment de ma pensée à travers la terre hellène, et, depuis ma naissance, vingt-cinq ans s'étaient écoulés avant cette période, si mes souvenirs sont exacts.

8. ... Beaucoup plus débile qu'un vieillard.

SILLES ⁷¹⁶

9. Dès le début, selon Homère — nous l'avons tous appris...

10. Tous les crimes ont été imputés aux dieux par Homère et par Hésiode; tout ce qui, chez les mortels est cause de hontes et de blâmes : vols, adultères, trahisons réciproques.

11. Mille fois ils ont chanté les iniquités des dieux : vols, adultères, trahisons réciproques.

12. Mais les mortels s'imaginent que les dieux sont engendrés et qu'ils ont les vêtements, la voix, le corps des hommes.

13. Mais si les bœufs et les chevaux avaient des bras et s'ils pouvaient, avec leurs mains, dessiner et faire des œuvres d'art comme les hommes, les chevaux, eux aussi, dessineraient des formes de dieux semblables aux chevaux, et les bœufs, des formes semblables aux bœufs; et ils leur façonneraient des corps semblables à ceux ⁵ qu'ils ont eux-mêmes.

14. Les Éthiopiens ⁷¹⁷ prétendent que leurs dieux ont le nez camus et la peau noire; les Thraces les voient avec des yeux bleus et des cheveux rouges.

15. Des thyrses ⁷¹⁸ de sapin se dressent nombreux autour de la salle.

16. Ce n'est pas dès le commencement que les dieux révélèrent tout aux hommes; c'est avec le temps et par leurs recherches que les hommes découvrent ce qui est le meilleur.

17. ... et un jeune homme désirerait une jeune servante.

18. C'est près du feu qu'il faut tenir ces propos, à la saison d'hiver, allongé sur un lit moelleux, bien rassasié, en buvant du bon vin et en croquant des pois : « Qui es-tu, et de quel pays? Quel âge as-tu, mon brave? Et quel ⁵ était ton âge quand vint le Mède ⁷¹⁹ ? »

DE LA NATURE ⁷²⁰

19. Il est un seul dieu au-dessus des dieux et des hommes; il n'est pas semblable aux mortels ni par le corps ni par l'esprit.

20. Tout son être voit, tout son être pense, tout son être entend.

21. Mais sans aucune fatigue il met tout en mouvement par la force de son esprit.

22. Il demeure toujours dans la même position, sans mouvement, et il n'est pas convenable à sa nature d'aller d'un lieu à un autre.

23. Tout tire son origine de la terre et tout a sa fin dans la terre.

24. Cette limite de la terre dans sa partie supérieure qui touche à l'éther, nous la voyons à nos pieds, mais la partie inférieure va jusqu'à l'infini.

25. Tout est terre et eau, tout ce qui naît ou pousse.

26. La mer est la source des eaux, la source des vents; car ce n'est pas dans les nuages d'où viennent les pluies, que les souffles des vents pourraient naître sans le secours de la grande mer, ni le cours des fleuves, ni l'eau de la pluie qui traverse les airs, mais c'est la grande mer qui crée les nuages, les vents et les fleuves.

27. Le soleil qui passe au-dessus ⁷²¹ de la terre et lui donne la chaleur.

28. Le phénomène qu'on appelle Iris est également un nuage aux reflets pourpres, écarlates et verts.

29. Tous nous sommes nés de la terre et de l'eau.

30. Nul homme n'a su, nul homme ne saura jamais rien de certain sur les dieux ni sur tous les sujets dont je parle; et s'il se rencontrait quelqu'un qui s'exprimerait là-dessus de la façon la plus accomplie, il ne s'en rendrait pas compte lui-même; c'est l'opinion qui est le lot de tous les hommes.

31. Voilà ce qui a paru ressembler à la vérité.

32. Tous [les astres] qui s'exposent à l'admiration des hommes.

33. Dans tes cavernes, l'eau tombe goutte à goutte.

34. Si la divinité n'avait pas créé le miel blond, je vanterais beaucoup la douce saveur des figues.

NOTICE SUR SIMONIDE DE CÉOS

Simonide de Céos naquit à Ioulis, dans l'île de Céos, non loin du cap Sunion. Son père s'appelait Léoprepès et il appartenait, comme Bacchylide, à la famille des Hyllichides. L'une de ses épigrammes (fr. 77, Diehl) nous apprend qu'il avait 80 ans en 477/6 lorsqu'il la composa. Sa naissance doit donc remonter à 557/6.

Il grandit dans sa ville natale d'Ioulis, puis il débuta comme poète lyrique, selon Athénée, en dirigeant les chœurs du temple de Karthaïa, dans l'île de Céos.

Il avait environ 30 ans, lorsqu'il se rendit à Athènes où l'appelait Hipparque, fils de Pisistrate, désireux de réunir autour de lui une société brillante de poètes et d'artistes. A la mort d'Hipparque, tué par Harmodios et Aristogiton en 514, il alla en Thessalie, chez les Scopades. C'est là que se place la légende connue selon laquelle le poète fut miraculeusement préservé par les Dioscures d'un accident qui fut fatal à la famille de ses hôtes (cf. Cic., de Or., II, 86; Phèdre, Fables, IV, 25).

Il fut l'ami de Pausanias et de Thémistocle. Un vers d'Aristophane, (Guêpes, 1410) semble faire allusion à une rivalité qui aurait opposé Simonide et Lásos, le poète d'Hermioné. L'auteur anonyme de la vie d'Eschyle nous rapporte qu'il avait concouru, contre le poète tragique, pour un chant lyrique sur la bataille de Marathon et qu'il avait remporté le prix. A 80 ans encore il remporta la victoire dans un concours dithyrambique (fr. 77, déjà cité).

Malgré son grand âge, il répondit à l'appel de Hiéron, tyran de Syracuse qui appelait auprès de lui les plus grands poètes du moment. Il y rencontra Pindare qui, selon un biographe de ce poète, avait été son élève et qui, maintenant,

rivalisait avec son ancien maître et le surpassait. Les scolastes de Pindare (scol. Pind. Ol., II, 157) laissent même supposer qu'il y eut une polémique entre les deux poètes.

Le tombeau de Simonide est à Syracuse. Selon Callimaque (fr. 71), il aurait été tué par Phœnix, stratège d'Agrigente, dans un combat contre les Syracusains, conduits par Agathoclès. Il avait 89 ans, selon Suidas.

Il avait composé des élégies sur des sujets variés, et en particulier sur les grandes batailles des guerres médiques. Les fragments que nous connaissons sont trop peu étendus pour que nous puissions porter un jugement sur le poète élégiaque, si nous admettons, du moins, que l'élégie sur la Brièveté de la vie doit être attribuée à Sémonide d'Amorgos. Mais il nous reste aussi, de son œuvre considérable, de nombreux fragments de poésie iambique et des épigrammes *. Il excellait dans ce genre, comme aussi dans le lyrisme choral qui, avec lui, touche à sa période de perfection.

Son caractère était peu aimable, disent les anciens, mais son talent varié, souple, son style brillant et facile font de lui un grand poète. Dans l'antiquité on le mettait au nombre des anciens sages.

SIMONIDE DE CÉOS

FRAGMENTS D'ÉLÉGIES

62. S'il convient, fille de Zeus, d'honorer quiconque est le meilleur, c'est moi, le peuple d'Athènes, tout seul, qui ai remporté le succès ⁷²².

63. Ne se tromper en rien et réussir en tout, c'est l'apanage de la divinité.

64. (PLATÉES.)

Au centre se trouvaient les hommes d'Ephyra ⁷²³ riche en sources, guerriers d'une valeur éprouvée dans la lutte...

... et ceux qui habitent la ville de Glaukos, la place de Corinthe; ils élevèrent vers les airs un magnifique témoignage ⁷²⁴ de leurs peines, en or précieux, qui exaltera leur vaste renommée et celle de leurs pères.

65. Démocritos fut le troisième à engager la lutte, lorsque les Grecs, à Salamine, livrèrent aux Mèdes un combat naval. Il s'empara de cinq navires ennemis et, par un sixième exploit, il délivra des mains des barbares une galère dorienne qui avait été prise.

66. Zeus seul possède un remède à tous les maux.

3. ⁷²⁵. Oui certes ce dicton est vrai : le vin se mêle volontiers non seulement à une part d'eau, mais encore à un peu de railleuse moquerie.

4. Il n'est, pour aucune œuvre, de meilleure épreuve que le temps, lui qui dévoile aussi les desseins que l'homme cache dans sa poitrine.

* Ces fragments ne sont pas traduits dans ce volume.

NOTICE SUR ION DE CHIOS

Le poète Ion était fils d'Orthoménès. Il naquit à Chios, à une date que l'on ne peut pas établir avec certitude, mais qui doit se situer entre 496 et 490. En effet, d'après Plutarque (Cimon, IX), le poète avait lui-même raconté qu'il avait assisté tout jeune à un banquet donné à Athènes par Laomédon, auquel assistaient aussi Cimon et Thémistocle. Au cours du « symposiôn », Cimon avait été amené à parler de la prise de Sestos. Or il s'agissait sans nul doute, non de l'expédition de Xanthippos, en 478, mais de celle dont fut chargé Cimon par les Athéniens, pour déloger Pausanias de Sestos, en 477. D'autre part, Thémistocle devait être banni en 472/1 : le banquet auquel il assistait doit donc se situer après 477 et avant 472. Or, si l'on admet que le tout jeune Ion (πανταπᾶσι μετράχον) n'avait pas encore alors 20 ans, sa naissance doit remonter aux environs de 490.

Ion fit à Athènes un séjour dont la durée nous est inconnue, mais il y fit son éducation à une époque particulièrement brillante. Il semble qu'il y fréquenta Eschyle, car Plutarque (De profect. in virt., VIII) rapporte qu'ils assistèrent ensemble aux Jeux Isthmiques et que le vieux poète fit à son voisin cette réflexion, au moment où le pugiliste penait de recevoir un magistral coup de poing : « Tu vois ce que c'est que l'entraînement ? Celui qui a reçu le coup se tait, et les spectateurs crient. »

C'est encore Plutarque (Périclès, 5) qui nous rapporte l'admiration du poète pour Cimon et ses critiques contre Périclès qu'il accusait de mépris et d'arrogance à l'égard d'autrui.

Il fit sans doute un séjour à Sparte, à la cour du roi Archidamos, car tout porte à croire qu'une de ses élégies

(fr. 2) fut chantée à la table royale ; le poète y fait des libations à Héraclès, à Alcmène et à Proclès, comme il convenait seulement devant des Héraclides et devant un prince descendant de Proclès.

Sa mort doit se situer peu avant l'année 421, car, dans la Paix d'Aristophane (v. 835) qui fut représentée cette année-là, un personnage, désignant une étoile, dit que c'est Ion de Chios changé en astre. La vie du poète a donc, pour limites approximatives, les années 490 et 422.

Le poète fut également heureux dans le genre lyrique et dans le drame. Nous savons qu'il composa des tragédies qui furent jouées à Athènes, à partir de 452 ; il fut aussi l'auteur de drames satiriques dont nous ne connaissons que l'Omphale. Il concourut avec Euripide, qui donnait son Hippolyte couronné, en 428, et avec Iophon ; il n'obtint que le troisième rang ; mais nous savons qu'il obtint une victoire dans un autre concours dont la date nous est inconnue.

Il composa aussi des œuvres en prose : les Triades et les Souvenirs dont il reste quelques passages.

Les fragments de ses élégies font apparaître que le genre entre, dès maintenant, dans une autre période de son évolution. Jusqu'ici, il avait pris sa place dans ce long effort collectif de l'esprit grec qui, s'éloignant de l'épopée, œuvre d'imagination, tendait, depuis Hésiode, à perfectionner ses facultés d'observation et de réflexion sur la vie, la destinée, les rapports entre les hommes, le bien et le mal, et à formuler, sur un ton didactique et gnomique, les leçons de l'expérience. Dès le V^e siècle, l'évolution du drame qui tend vers son apogée et le développement de la prose artistique limitent de plus en plus le champ de l'élégie. Elle devient un genre mondain, un divertissement de choix pour les lettrés et les esprits fins, une sorte d'exhortation élégante à la joie et aux plaisirs des festins.

Le style n'y manque pas de grâce et de finesse, mais il tend à perdre le charme de la clarté et de la simplicité, pour tomber dans la recherche et parfois dans l'affectation.

ION DE CHIOS

ÉLÉGIES

1. « ... celui qui porte le thyrses, le maître souverain, Dionysos 728. » C'est lui qui donne lieu à mille discours diserts, lui qui est l'occasion des assemblées générales des Grecs et des banquets princiers, lui par qui le cep chargé de grappes pousse son rameau hors de terre⁵ et l'enroule au bras vigoureux du peuplier 727 ; aux bourgeons on voit éclore des rejetons drus et serrés qui chantent lorsqu'ils sont tombés les uns sur les autres ; auparavant ils étaient muets 728. Quand leur chant bruyant a cessé, on tire la liqueur qu'ils donnent, unique bonheur des hommes, philtre donné à tous, par la nature, pour¹⁰ donner la joie ; les festins sont ses enfants, et les plaisirs et les danses. Le roi vin révèle la nature des bons 729. Aussi, je te salue Dionysos, notre père, toi qui favorises les hommes amateurs de festins, prince des banquets généreux ; pendant notre vie, protecteur des belles œuvres, donne-nous de pouvoir boire, nous amuser et nourrir des sentiments de justice.

2. Je te salue, notre roi, notre sauveur et notre père. Que les échansons mélangent, pour nous, la boisson du cratère pour la verser dans les vases d'argent. Et qu'un autre, tenant dans ses mains le vase arrondi, en or, répande du vin sur le sol. Faisons de pieuses libations à Héraclès,⁵ à Alcmène, à Proclès 730 et aux Perséides 731, et d'abord à Zeus ; buvons et amusons-nous ; que, toute la nuit, nos chants s'envoient, et que l'on danse ; et s'il y a un homme qu'une gracieuse épouse attend chez lui, celui-là, en buvant, se distinguera plus que les autres.

3. Celui-ci, cependant, cache vite l'origan ⁷³² dans sa main.

4. La ville que fonda, jadis, Œnopiôn, le fils de Thésée.

5. Ainsi cet homme ⁷³³ qui s'est distingué par ses qualités de cœur et de conscience mène, même après sa mort, une vie heureuse, si nous devons tenir pour vraies les sentences que conçut et enseigna Pythagore, le plus sage des hommes ⁷³⁴.

6. Lyre à onze cordes, qui possède une gradation de dix intervalles, trident de tétracordes en accord entre eux ⁷³⁵, autrefois tous les Grecs, taquinant une muse indigente, faisaient vibrer en toi sept sons en deux tétracordes.

7. Salut à toi, Euripide, dans les sombres vallées, toi qui, pour la nuit éternelle, as ton séjour en Piérie; sache que, bien que tu sois sous la terre, une gloire sans fin t'appartient, égale à la faveur éternelle d'Homère.

NOTICE SUR DIONYSIOS KHALCOUS

Dionysios Khalcous vécut au cours du V^e siècle. Il fut homme politique, orateur et poète élégiaque.

De son activité politique, nous savons seulement, par Athénée (XV, 669), qu'il proposa aux Athéniens de créer une monnaie de cuivre, ce qui lui valut son surnom de Khalcous (d'airain). Il eut peut-être aussi un rôle important dans l'installation de colons attiques à Sybaris Thurii. On sait que Sybaris, l'opulente ville du Bruttium, en Italie, fut détruite de fond en comble, en 510, par les Crotoniates. Elle fut reconstruite, sous le nom de Thurii, par des colons venus de toutes les parties de la Grèce, et conduits par des Athéniens (cf. Plut., Nic., 5).

Aristote, dans sa Rhétorique (III, 2), parle des élégies du poète; il est vrai que c'est pour critiquer une de ses expressions, mais cela indique pourtant qu'il avait un certain renom. Les fragments qui restent nous ont été transmis par Athénée. Certaines de ses élégies se distinguent par une innovation originale, elles commencent par le pentamètre, alors que, dans le distique élégiaque, c'est l'hexamètre qui est le premier. D'après Welcker, l'effet recherché serait celui de la rencontre de deux vers catalectiques, quand on lit deux élégies à la suite; les élégies réunies formeraient ainsi une sorte de cycle ou de strophe élégiaque. Quoi qu'il en soit, on reconnaît bien là le désir de la nouveauté. Recherche qui se décèle encore dans le style surchargé de métaphores voyantes qui alourdissent la phrase, et bien souvent la rendent obscure. Les sujets d'inspiration offrent peu d'intérêt: l'élégie est pour Dionysios Khalcous un amusement de l'esprit pour les gens de la belle société réunis dans les « symposia ».

DIONYSIOS KHALCOUS

ÉLÉGIES

5. Certains qui poussent le vin avec la rame de Dionysos, matelots de banquets, rameurs de coupes, [discutent] sur cette sentence : « Ce qu'on aime ne périt pas. »

6. Quoi de plus agréable que de commencer ou de finir par ce qui vous est le plus cher ?

7. Le cri de Calliope 743.

1. Théodore 736, accepte ces vers que je te dédie, la coupe en mains, cette poésie que j'ai composée. C'est moi qui te porte une santé, à toi le premier après avoir des Grâces mélangé les grâces 737. Et toi, reçois ce présent, puis bois à ma santé, en m'offrant un poème à ton tour :
 5 tu honoreras notre banquet et ton renom en tirera profit.

2. Venez apprendre ici la bonne nouvelle; cessez vos combats de coupes; prêtez-moi votre attention et apprenez ce que je vais vous dire.

3. C'est la troisième fois que, dans notre fol amour, nous dressons ici, pour toi, le cottabe 738, ce plastron 739 d'exercice pour le gymnase de Bromios 740; et vous, les assistants, empoignez tous le ceste que sont les coupes et, avant de regarder le but, mesurez de l'œil la trajectoire courbe que, dans l'espace, vont franchir les gouttes de vin.

4. Verse-nous de gauche à droite des libations de poésies, tant pour toi que pour nous. Ton vieil et lointain ami nous le mènerons, avec les rames de nos langues, au
 5 faite de la louange, au cours de ce banquet. Le langage habile de notre Phéax 741 envoie sur leurs bancs les rameurs des Muses 742.

NOTICE SUR EVENOS

Le nom d'Evenos est plusieurs fois cité par les anciens, particulièrement par Platon et Aristote, et nous savons par eux qu'il était de Paros, une île des Cyclades, dans la mer Egée ; mais nous n'avons aucun renseignement précis sur la date de sa naissance. Un chroniqueur byzantin, Georges le Syncelle, nous dit (Chron., I, 484) qu'il était connu (ἐγνωρίζετο) vers l'olymp. 80 (460/56). Mais nous savons par un passage du Phédon (60 d) qu'il était contemporain de Socrate, et qu'il vivait au moment où le sage était en prison, c'est-à-dire en 399 ; il aurait donc été bien âgé à ce moment-là s'il était déjà célèbre vers 460. On a pensé que, peut-être, l'âge de l' « acmé » avait été confondu avec celui de la naissance. L'olympiade 80 marquerait alors l'époque où le poète naquit, non celle de la célébrité. Elle concorderait alors avec le renseignement que nous donne Suidas, selon lequel l'historien Philistos, né vers 430, aurait été le disciple du poète. Telle est aussi l'opinion de Bergk (P. L. G., II, p. 597, édit. 1914) qui situe l'époque de la célébrité vers l'olymp. 90 (420/16).*

Mais cette constatation amène Bergk à supposer, avec quelques autres érudits, que la Grèce connut deux Evenos, celui d'Aristote, le plus ancien, et celui de Platon. Cette opinion est surtout fondée sur un renseignement donné par Harpocraton. Le lexicographe alexandrin rapporte (art. Evenos) qu'Eratosthène faisait mention de deux Evenos, nés tous les deux à Paros. Bergk suppose qu'Aristote cite le plus ancien, parce qu'il n'est pas vraisemblable,

* Cf. Crouzet, ouv. cit., III, 691, note 1, qui pense que ἐγνωρίζετο a été écrit pour ἐγέμετο.

Cf. également T.-H. Williams, ouv. cit., Introduction, p. 32, note 2.

dit-il, que le philosophe ait cité un poète d'une autorité trop peu accréditée par une réputation trop récente. L'argument n'est pas convaincant : l'exemple de Platon qui cite en termes élogieux (καλλίστος, θυμαστός) le contemporain de Socrate, c'est-à-dire celui qui serait le plus jeune, nous amène plutôt à croire qu'Aristote a cité le même. Par ailleurs, Eratosthène, toujours d'après Harpocrate, reconnaît qu'il ne reste rien du plus ancien et que seul le second était connu. Il paraît bien étrange qu'Eratosthène dont on connaît la vaste érudition et qui vécut un demi-siècle seulement après Aristote n'ait rien connu d'un poète cité par le grand philosophe, étrange aussi que ni Platon, ni Aristote n'aient pris soin de distinguer le poète qu'ils citaient de son homonyme et compatriote à la fois.

Il est bien probable qu'il y a eu chez les chronographes alexandrins un essai de résoudre quelque difficulté chronologique, en dédoublant le personnage du poète de Paros ; le cas ne serait pas unique.

Il faut donc admettre, jusqu'à plus ample informé, que tous les fragments attribués à Evenos appartiennent au poète contemporain de Socrate et loué par Platon.

Si nous en croyons les anciens, Evenos fut à la fois sophiste et poète, et sa renommée fut grande. Selon Suidas, il écrivit surtout des élégies, ce qui explique que presque tous les morceaux qui nous ont été conservés soient des fragments d'élégies. Il s'y révèle, non comme un poète à l'inspiration ample et profonde, mais comme un homme aimable et disert, doué d'un esprit élégant et fin. Ses poésies ont une allure simple et familière et semblent faites pour être récitées entre amis dans une société de bon ton. Il se plaît souvent à moraliser, à l'imitation des vieux élégiaques, et de fines observations philosophiques, qui ont plu à Aristote, ornent parfois ses distiques. Il fut certainement, sinon le meilleur poète élégiaque de son époque, car des poètes de grand renom avaient, eux aussi, écrit des élégies, du moins l'un des plus représentatifs de ce qu'était alors la société distinguée d'Athènes.

EVENOS

ÉLÉGIES

1. Beaucoup de gens ont l'habitude de se poser en contradicteurs sur tous les sujets, sans distinction ; quant à contredire avec raison, c'est une habitude qu'ils n'ont pas. En réponse à ces gens-là, ce vieux dicton suffit : « Garde ton opinion, je garde la mienne. » Les hommes intelligents, on peut facilement les persuader, si on parle bien : ce sont des gens faciles à instruire.

2. A l'égard de Bacchus, le mieux c'est la juste mesure : ni trop, ni trop peu ; car il est cause ou de tristesse ou de démente ⁷⁴⁴. Il se plaît d'être mêlé à trois Nymphes, venant, lui-même, en quatrième part ⁷⁴⁵. Alors il est tout disposé aux plaisirs de la nuit. Mais si son souffle est violent, il fuit l'amour et vous plonge dans un sommeil voisin de la mort.

3. Ce n'est pas, je pense, la part la plus petite de la sagesse que de savoir porter un jugement droit sur ce que vaut chaque homme.

4. Alliée à la sagesse, l'audace est très profitable, mais sans elle, l'audace est nuisible et porte malheur.

5. Souvent, chez l'homme, la colère dévoile un dessein caché : elle est, de beaucoup, plus indiscreète que la folie.

6. Sujet de crainte ou de chagrin que le fils pour le père, toute la vie.

7. Celle qui, sans nul profit, porte cependant dommage 746.

8. Car tout ce qui est contrainte est chose pénible 747.

9. Je dis que l'habitude est très durable, ami, et qu'elle est, pour les hommes, la nature définitive 748.

10. Ce qu'il y a de plus sage et de plus obscur, c'est le temps 749.

NOTICE SUR CRITIAS

Critias appartenait à une riche et noble famille, originaire du dème de Phlégunte, en Attique. Son père, Kallaeschros, était l'un des membres les plus influents de l'assemblée des quatre cents. La mère de Platon, Périktioné, était fille de Glaukon, frère de Kallaeschros, et par conséquent cousine de Critias. L'orateur Andocide était aussi un parent de la famille.*

Critias naquit vers 460. Il fit partie du cercle brillant que formaient les disciples de Gorgias et de Socrate. Avec le bel Alcibiade, son ami, il était du nombre de ces jeunes aristocrates, désœuvrés et turbulents qui menaient joyeuse vie dans les fêtes nocturnes souvent organisées par les « hétaires », au cours desquelles on buvait ferme jusqu'au jour, tout en parlant sur des sujets littéraires, philosophiques ou politiques. Après avoir bu, on jouait au coltate, ou bien, pour se moquer des croyances populaires, on parodiait les mystères, parfois même, par un coup d'audace impie, on allait dans les carrefours, mutiler les « hermès » vénérés. Ces jeunes gens savaient réciter Homère et Hésiode, Théognis et Solon ; souvent, ils savaient s'accompagner de la lyre ou de la cithare. Athénée nous apprend (IV, 184 d) que Critias jouait admirablement de la flûte.

Après avoir reçu les enseignements de Socrate, il rompit avec lui, peut-être, d'après Xénophon, parce que celui-ci l'aurait réprimandé au sujet de son amitié trop tendre pour Enthydème. Il fut compromis et même emprisonné dans la fameuse affaire des hermès, en 414, à la suite de

* Voir la généalogie de la famille de Platon dans Chambry, Platon (Garnier), I, p. 307.

laquelle Alcibiade prit le parti de s'exiler. Lui-même fut remis en liberté sur la déposition d'Andocide.

Lorsque le parti oligarchique imposa aux Athéniens la constitution de 411, il fut membre de cette assemblée des Quatre-Cents qui fit peser sa tyrannie sur la ville, pendant quatre mois. Admirateur de Sparte, il se fit alors remarquer comme l'un des plus violents adversaires de la démocratie ; ses adversaires, même exilés, eurent à souffrir de sa haine tenace.

A la chute des Quatre-Cents, il fut banni à son tour et s'exila en Thessalie. Il revint à Athènes après Ægospotamos, lorsque le lacédémonien Pisandre, suivi des bannis, entra dans la ville vaincue, en 404. Pour rétablir l'ordre, on choisit, à la manière de Sparte, cinq éphores, et Critias fut l'un des cinq. Le parti oligarchique, soutenu par les troupes lacédémoniennes, fit élire ensuite, par le peuple, trente tyrans dont les chefs furent Critias et Thérarmènes. On sait à quels excès ils se livrèrent bientôt, contre leurs ennemis, contre leurs amis mêmes et contre la liberté.

Critias se montra plus cruel que les autres : « Critias et Hippolochos, omnium tyrannorum saevissimi », dit Justin (V, 9, 15). Il fit un procès à son collègue Thérarmène, trop modéré, à son gré, et le fit condamner à boire la ciguë.

Il trouva la mort dans la rencontre qui se produisit, en 403, à Munychie, entre les gens de Thrasybule, révoltés contre les tyrans, et ceux des Trente, qui furent battus.

L'activité littéraire de ce personnage politique à la vie tourmentée fut grande. On sait que son nom paraît souvent dans les œuvres de Platon. Un scoliaste du *Timée* nous dit « qu'il s'occupait de philosophie, et qu'il passait pour un profane chez les philosophes, pour un philosophe chez les profanes ». (Chambry, *ouv. cit.*, II, p. 546, note 20.) Il écrivit des tragédies dont il nous reste assez de fragments pour que nous puissions constater qu'il n'échappait pas à la tendance des nombreux imitateurs d'Euripide : les développements subtils mais superficiels de la sophistique. Les deux tragédies d'où ils proviennent avaient, pour

titre, Pirithoos et Sisyphe ; la première, selon certains, aurait fait partie d'une trilogie dont les titres étaient Tennès, Rhadamanthe et Pirithoos.

Il avait également composé des poèmes élégiaques, et, en particulier, un recueil intitulé les Républiques. Il nous en reste un fragment d'une certaine étendue (fr. 4) dans lequel il énumère les inventions, les industries, les coutumes des divers peuples. Ailleurs nous lui voyons exprimer des réflexions morales dans lesquelles apparaissent son admiration pour la sagesse du spartiate Chilon, pour les familles riches et les hommes en renom. De l'élégie Alcibiade il nous reste deux passages. Elle présente cette particularité que, le nom d'Alcibiade ne pouvant pas entrer dans un vers dactylique, l'auteur a mis dans son premier distique un trimètre iambique à la place du pentamètre. Dans cette élégie, composée sans doute au moment du retour d'Alcibiade, en 407, il rappelle qu'il est l'auteur du décret de rappel.

Enfin, nous tenons d'Athénée un poème ou un fragment de poème en hexamètres dédié à Anacréon. Le poète de Téos avait été, en effet, longtemps l'hôte de la famille de Critias, au cours de son séjour à Athènes, avant la mort d'Hipparque.

Chez Critias, l'élégie perd toute originalité ; elle n'est plus guère qu'un mode d'expression raffiné, une chronique versifiée à l'usage des élégants rompus aux exercices littéraires.

CRITIAS

ÉLÉGIES

1. Le cottabe vient de la terre de Sicile : œuvre remarquable, que nous dressons comme une cible pour les flèches que sont les gouttes. Le char, œuvre parfaite par sa luxueuse décoration, vient aussi de Sicile ⁷⁵⁰... Le fauteuil, ce meuble de repos si moelleux pour nos membres, nous ⁵ vient de Thessalie. Par sa beauté, le lit fait la renommée de Milet et celle de Chios, la cité maritime d'Œnopiôn ⁷⁵¹. L'Étrurie se distingue par la coupe en or ciselé et par tous les objets d'usage en bronze, dont s'orne la maison. Les Phéniciens inventèrent les caractères écrits qui con-
¹⁰ servent nos paroles. Thèbes fut la première à construire le char à deux places, comme les Cariens, le vaisseau de transport, eux, les maîtres de la mer. Et le vase arrondi, fait de terre et de feu, le vase bien connu et si utile à la maison fut inventé par la ville qui éleva le trophée de Marathon ⁷⁵².

A ALCIBIADE ⁷⁵³

2. Et maintenant je dédierai mon hommage à l'Athénien fils de Clinias, à Alcibiade; je le chanterai sur un rythme nouveau, car il ne serait pas possible d'adapter son nom au mètre élégiaque; mais dans un vers iambique il trouvera une place conforme à la mesure.

3. ... La sentence qui t'a ramené dans ta patrie, c'est moi qui l'ai prononcée en public, c'est moi qui ai écrit et composé cette œuvre; et je l'ai marquée du sceau de notre langue ⁷⁵⁴.

LES RÉPUBLIQUES

4. Et voici la coutume qui se pratiquait à Sparte : c'était de boire le vin dans la même coupe, sans porter des santés aux convives en prononçant leur nom, sans les porter de gauche à droite à la ronde... ⁷⁵⁵.

Les Lydiens habiles, race asiatique, ont inventé de ⁵ porter des santés de gauche à droite et d'appeler par son nom celui à qui ils vont boire. Mais après de pareilles beuveries, ils laissent leur langue tenir des propos honteux, leur corps s'alanguit; un brouillard se pose sur leurs yeux ¹⁰ et les obscurcit; l'oubli dissout leur mémoire dans leur esprit; leur pensée glisse et se fourvoie; les serviteurs prennent des habitudes indisciplinées; la dépense et la ruine s'abattent sur la maison. Mais les jeunes hommes de Lacédémone ne boivent que juste ce qu'il faut pour se sentir tous portés à de joyeuses pensées, à des propos ¹⁵ amicaux et à des rires mesurés. Une telle manière de boire est profitable à la santé, à l'esprit et au patrimoine; elle convient bien pour les travaux d'Aphrodite et pour le sommeil, ce port où s'apaisent les fatigues; pour cette divinité si agréable aux mortels, la Santé, et pour cette ²⁰ compagne de la Piété, la Tempérance ⁷⁵⁶. Car boire des santés avec excès, c'est du plaisir pour le moment présent, mais de la peine pour le reste du temps. Le régime des Lacédémoniens est toujours égal : ils mangent et boivent juste ce qu'il faut pour être en mesure de penser ²⁵ et de travailler; il n'est pas de jour que l'on doive consacrer ⁷⁵⁷ à remplir son corps de vin, dans les excès de boisson.

5. Le spartiate Chilon ⁷⁵⁸ était sage, lui qui dit : « Rien de trop ⁷⁵⁹; tout est bien qui vient en son temps. »

6. ... la richesse des Scopades, la fierté de Cimon et les victoires du spartiate Arcésilas ⁷⁶⁰.

7. Plus nombreux sont les bons par l'effort que les bons par nature.

POÈME 781 A ANACRÉON 782

8. Celui qui composa des vers érotiques, le doux Anacréon, c'est Téos qui l'envoya en Grèce, lui l'animateur des banquets, le séducteur des femmes, le lutteur au jeu de la flûte, l'ami de la lyre, le doux et joyeux Anacréon.

⁸ Jamais l'amour que l'on te porte ne vieillira, jamais il ne mourra, tant que l'esclave, faisant circuler le vin et l'eau mélangés dans les coupes, distribuera les santés de gauche à droite, tant que les chœurs de femmes célébreront les fêtes nocturnes et sacrées, et que la soucoupe fille du bronze sera placée à la partie supérieure du cottabe, pour recevoir les gouttes de Bromios ⁷⁸³.

NOTICE SUR CRATÈS DE THÈBES

Cratès de Thèbes vécut dans la 2^e moitié du VI^e siècle. Il était fils d'Ascondas. Selon Diogène Laërce, il était dans la vigueur de l'âge vers 328/25.

Après avoir laissé sa fortune considérable à ses concitoyens (certains disent qu'il la déposa chez un banquier pour qu'elle fût plus tard transmise à ses enfants), il mena une vie errante, pénétrant librement dans toutes les maisons, distribuant sans gêne aucune, mais plutôt avec beaucoup de bonhomie — *μετὰ χάριτος*, dit Julien — conseils et reproches. On l'appelait *θυρεπνολύτης*, « l'ouvreur de portes ». Au reste, il était toujours bien accueilli, justement en raison de sa spirituelle franchise et de sa bonne grâce.

La sœur de l'un de ses disciples, Métroclès, nommée Hipparchia, s'éprit de la doctrine du philosophe, et du philosophe lui-même, au point qu'elle voulait l'épouser à tout prix ; Cratès lui-même essaya de l'en dissuader, mais il n'y réussit pas et consentit à l'épouser.

De ses iambes il reste fort peu de choses. Voici une jolie recette relative à l'amour, tirée d'un recueil de préceptes qu'il avait appelé l'Ephéméride :

« La jaim tue l'amour, sinon c'est le temps. S'ils ne suffisent pas, il reste le lacet » (Diog. Laërce, VI, 87, trad. Genaille, ouv. cit., II, p. 35).

D'un poème en hexamètres, où il exaltait la doctrine cynique, nous connaissons quelques fragments dont le plus célèbre est celui qui nous donne la description de la ville idéale des Cyniques, dont le nom est Πήγη, la Besace

« Besace est au milieu d'une fumée couleur de vin. Une belle et large cité, mais sale et sordide où ne vient aborder ni parasite sot, ni gourmand attiré par les fesses des pros-

tituées. Elle est riche en thym, en ail, en figues et en pains, nourritures qui ne suscitent aucune guerre entre les hommes. Et l'on n'y prend point les armes, ni pour l'argent, ni pour la gloire. » (Diog. Laërce, *ouv. cit.*, II, p. 34).

De ses élégies, il nous reste une parodie d'un poème de Solon (fr. 1) et un morceau de trois vers qui se présente sous forme d'un hymne à la Frugalité.

L'un de ses vers où il se moque de lui-même et de sa vieillesse laisse croire qu'il mourut vieux. Son tombeau était en Béotie, vraisemblablement à Thèbes.

CRATÈS

ÉLÉGIES

1. Filles brillantes de Mnémosyne et de Zeus Olympien, Muses de Piérie, écoutez mes prières : donnez à mon estomac sa nourriture quotidienne, lui qui toujours, sans m'asservir, m'a fait une vie simple.

Faites que je sois utile, mais non agréable, à mes amis.⁵ Je ne veux pas entasser des richesses fabuleuses; fortune d'escarbot, abondance de fourmi : je n'envie pas ces richesses; mais je veux avoir ma part de justice et avoir la charge d'une fortune facile à gérer, bien acquise, et qui confère honneur et mérite. Si j'obtiens ces grâces, je¹⁰ chercherai la faveur d'Hermès et des chastes Muses, non par de somptueuses dépenses, mais par la pratique des saintes vertus 704.

2. Salut, divine souveraine, objet d'amour de la part des sages, Frugalité, rejeton de la glorieuse Tempérance; ta vertu est honorée de tous ceux qui pratiquent la justice.

NOTICE SUR ARISTOTE

Aristote naquit en 384 à Stagire, en Macédoine. Il était fils d'un médecin du roi Amyntas II, du nom de Nicomaque, qui prétendait être un descendant d'Asclépios.

A la mort de son père qui avait été son premier maître, Aristote se rendit à Athènes, en 367, à l'âge de 17 ans, pour y compléter son éducation. Il y suivit pendant vingt ans les leçons de Platon. Le maître était fier de son élève car il l'appelait le « Liseur » et l'« Intelligence » de l'école (Ἀναγνώστης, Νοῦς). Platon mourut en 348, et bientôt après, comme les partisans de la Macédoine étaient mal vus à Athènes, Aristote s'éloigna et se rendit à Atarnée, en Mysie, auprès du tyran de cette ville, nommé Hermias ; lui aussi avait suivi les leçons de Platon, et c'est auprès du maître commun qu'une fidèle amitié avait uni les deux disciples. Aristote, dit-on, épousa Pythias, la sœur ou la nièce de son ami. Hermias avait conçu le projet de libérer, du joug des Perses, les cités grecques d'Asie Mineure, mais il fut trahi et livré à Artaxerxès III Achus, qui le fit tuer. Très affecté par la mort de son ami, Aristote composa une épigramme qui fut inscrite sur une statue d'Hermias érigée à Delphes. Diogène Laërce (V, 7) en cite le texte :

« L'homme que voilà, d'une façon impie, et en violation de la justice divine...

Fut tué par le roi des Perses qui portent l'arc.

Il ne fut pas vaincu ouvertement à la lance, dans un combat meurtrier...

Mais par une ruse perfide et par la mauvaise foi » (trad. Genaille, ouv. cit., I, p. 206-207).

Il composa aussi en son honneur un poème auquel on donne le titre d'Hymne à la Vertu et qui est peut-être

le fragment d'un péan (cf. Foucart, Mém. de l'Inst., 38, 1909). C'est ce poème qui est traduit dans ce volume. Il était, semble-t-il, peu connu des anciens, mais il jouit, chez les modernes, d'une célébrité légitime.

En 342, Philippe appela le philosophe en Macédoine et lui confia l'éducation de son fils, qui devait être le grand Alexandre. Il y resta jusqu'en 335. Revenu à Athènes, il fonda la célèbre école de philosophie, appelée le Lycée, du nom d'un gymnase, situé sur les bords de l'Ilissos, à l'est de la ville, où le philosophe enseignait. On l'appelait aussi « péripatéticienne », parce que le Maître donnait ses leçons en se promenant avec ses disciples. Son enseignement comprenait la physique, la métaphysique, la morale et la politique. Les cours du matin étaient réservés à un nombre réduit d'initiés ; ceux du soir s'adressaient à un public plus étendu.

Après la mort d'Alexandre, en 323, Aristote, poursuivi par la haine du parti antimacédonien, dut quitter Athènes. Il se réfugia à Chalcis, et il y mourut l'année suivante, en 322.

L'œuvre du Stagirite est immense. Elle constitue une vaste synthèse de tout ce qui avait été écrit avant lui. Diogène Laërce, qui énumère ses œuvres, prétend qu'il a écrit près de cinquante mille lignes, en 400 ouvrages (D. L., V, 34). Il nous en reste 47 à peu près complets et des fragments d'une centaine d'autres. Si on songe que, pour écrire sa Politique, le philosophe avait étudié et résumé la constitution de 158 cités, on aura une idée du travail prodigieux qu'il a accompli.

Son génie est comparable à celui de Platon ; il n'en a pas le charme, sans doute, mais par la variété, l'abondance et la vigueur de la pensée on peut oser affirmer qu'il le dépasse.

ARISTOTE

A HERMIAS

[HYMNE A LA VERTU]

Vertu, toi qui coûtes tant d'efforts à la race des mortels, conquête si belle offerte à notre vie ! pour ta beauté, ô vierge, c'est, chez les Grecs, un sort enviable de mourir et de souffrir, sans se lasser, des peines amères : si précieux est le fruit éternel que tu jettes dans notre cœur, plus estimable que l'or ou les ancêtres, ou le sommeil reposant ! C'est pour toi que le fils de Zeus, Héraclès, et les enfants de Lédà ⁷⁶⁵ supportèrent tant de travaux, ¹⁰ pour conquérir ta puissance. C'est par désir de toi qu'Achille et Ajax s'en allèrent chez Hadès. C'est pour ta beauté aimée que le nourrisson d'Atarnée ⁷⁶⁶ fut privé de la lumière du soleil ; mais aussi ses exploits seront chantés et il sera immortel grâce aux Muses, filles de ¹⁵ Mnémosyne, qui exaltent la sainteté de Zeus Hospitalier et la grandeur de l'amitié fidèle.

358. Les guerriers de l'Eubée avaient eu l'occasion de s'illustrer au cours de l'interminable guerre Lélantine, entre Chalcis et Erétrie (VII^e siècle).

359. Il s'agit des blessures ou de la mort.

360. Cette coupe (kôthôn) était, d'après Athénée, XI, 483, un vase à boire spécial, pour les soldats.

361. Sur cette allusion, voir la *Notice*, p. 101.

362. Hauvette donne à μεμρόμενος; le sens de « nihili faciens ». Ce deuil est causé par la mort du beau-frère du poète, disparu dans un naufrage (cf. *Notice*, p. 100).

363. Voir une idée analogue dans Mimnerme, 7, et Théognis, 795 et suiv.

A la place de δῆμου, Hauvette lit δειλοῦ, et traduit : « La lâcheté n'est pas le moyen de rencontrer le bonheur. »

364. Allusion à son beau-frère. Les vêtements immaculés, c'est le feu du bûcher funèbre.

365. La restitution de ce vers est peu sûre.

366. D'après Athénée qui cite ce fragment (XIII, 594), le mot Pasiphilé (litt. : amie de tous) est un surnom désignant une courtisane de Milet, nommée Plangon.

CALLINOS

367. Le poète s'adresse aux jeunes Ephésiens; la mollesse de ces Ioniens corrompus par le luxe de la cour de Sardes sera également blâmée par Xénophane, fr. 3.

368. S'agit-il d'une guerre contre la domination des Mermnades, rois de Lydie? (cf. *Glotz*, I, p. 273), ou bien de la lutte d'Ephèse contre Magnésie? (cf. *Notice*, p. 105).

Le ton véhément de la seconde partie du fragment peut aussi bien laisser croire qu'il s'agit de la guerre contre l'invasion cimmérienne qui eut un très grand retentissement (cf. fr. 3 et 4 et note).

369. L'image est tirée de l'*Odyssée*, XI, 556.

370. L'inspiration de tout ce passage rappelle Tyrtée, à qui d'ailleurs certains l'ont attribué.

371. Ce sont les habitants d'Ephèse qui sont ainsi appelés par le poète, en raison de l'origine commune des deux cités, d'après Strabon, XIV, 1, 4; les anciens pensaient en effet qu'elles avaient été fondées, l'une et l'autre, par une amazone.

372. Originaires du littoral septentrional du Pont-Euxin. Unis aux Trères de Thrace, ils envahirent la Lydie, et furent vaincus par Gygès, en 660; mais il fut battu et tué lui-même en 652; Sardes et Ephèse furent prises, Magnésie du Méandre fut détruite (cf. Théognis, v. 603-604, 1103 et suiv.).

ARCHILOQUE

356. Surnom d'Arès (cf. *Bouclier*, v. 371 et note 350).

357. Ville de la côte méridionale de Thrace, au pied d'une montagne de même nom, où l'on récoltait du vin très apprécié (cf. *Odyssée*, IX, 45 et 196 et suiv.; Virgile, *Géorgiques*, II, 37).

SÉMONIDE D'AMORGOS

373. Le poème n'est pas une élogie, mais une poésie iambique en vers sénaires (trimètres iambiques).

374. Voir la même idée dans Solon, fr. 1.

375. Hauvette voit dans les v. 51 et suiv. une imitation d'Archiloque, fr. 18. (Hauvette, ouvr. cit., p. 84, note 1.)

376. Il manque, vraisemblablement, au moins un membre de phrase après le dernier vers, comme semble l'indiquer la présence de τοῦς μέν, au v. 117.

377. L'élogie sur la *Brièveté de la vie* a été attribuée à Simonide de Céos. Les commentateurs les plus récents, après Welcker et Bergk, inclinent à croire qu'elle doit être attribuée à Sémonide (cf. Bergk, *Griech. Lit.*, II, p. 200 et Wilam., *Sol. und Simon.*, p. 273 et suiv.).

378. Homère, *Iliade*, VI, 146. D'après la biographie attribuée à Hérodote, Homère était de Smyrne. Mais sept autres villes revendiquaient l'honneur de l'avoir vu naître.

V. Bérard donne la préférence à Milet.

379. L'inspiration de ce passage rappelle l'élogie de Solon, fr. 1, v. 33 et suiv.

TYRTÉE

380. Le texte de ce fragment se trouve dans le papyrus de Berlin, n° 11675, détaché du cartonnage d'un sarcophage. Il a été reconstitué par Wilamovitz (*S. P. A.*, 1918, p. 728 et suiv.) puis par Gercke (*Herm.*, 1921, 346 et suiv.). La mention des « phylai » que l'on trouve dans ce texte semble indiquer qu'il est antérieur à l'*Eunomie*.

381. L'état du papyrus ne permet pas le rétablissement des cinq premiers vers. Avec le texte de Diehl, j'utilise la reconstitution de Gercke, pour les v. 6 et suiv.

382. Les Doriens, en effet, étaient divisés en trois « phylai » ou tribus gentiles; chacune de ces tribus était divisée en neuf phratries. Tyrtée connu sans doute encore l'organisation de l'armée en trois corps correspondant aux trois tribus. La division en cinq « loches » put se faire vers la fin du VII^e siècle, au cours de cette réorganisation intérieure que laisse supposer l'*Eunomie*.

Les trois tribus tiraient leurs noms de leurs ancêtres : « Hyllos », fils d'Héraclès, dont le descendant Aristodème conquiert le Péloponèse, avec ses alliés « Pamphylos » et « Dymas », fils du roi des Doriens Égimios.

383. C'est le titre donné par Aristote à cette élogie (*Politique*, V, 7). Suidas l'appelle Πολιτεία.

384. Une des villes principales de la Doride. Allusion à l'histoire antique des Doriens.

385. Diehl rejette le premier vers cité par Diodore : « L'avarice perdra Lacédémone. » (Bergk, fr. 3, 1). W. Klinger (*B. A. P. C.*, 1929, p. 35-39) pense que ce vers doit être attribué au poète.

386. Sparte était gouvernée par deux rois : le chef des Agides et le chef des Eurypontides.

Ils étaient assistés par la « Gêrousia », conseil des Anciens, et par l'Apella, assemblée populaire.

387. Allusion à la « Gêrousia ».

388. Il est à remarquer que Tyrtée ne parle pas des éphores; l'origine de l'institution de ces hauts magistrats est incertaine.

389. Il s'agit de la première guerre de Messénie, qui éclata vers le dernier tiers du VIII^e siècle. L'armée lacédémonienne était sous les ordres du roi Théopompos.

390. Montagne de Messénie. Il y avait une forteresse au sommet de la montagne; elle était défendue par le Messénien Aristodemos.

391. La terre de Messénie fut morcelée en lots et distribuée aux familles spartiates; et les vaincus furent asservis.

392. Titre donné aux fragments 6-9, d'après Suidas (Ἰσοθῆκαι).

393. Il semble bien que les fr. 6 et 7 (fr. 10 dans Bergk) ne forment pas un ensemble suivi. D'après Jacoby (*Hermès*, 1918, 1-44), les v. 1-14 (fr. 6 de Diehl) ne doivent pas être attribués à Tyrtée. Les v. 15-32 (fr. 7 de Diehl) sont vraisemblablement authentiques. Pauly Wiss pense au contraire qu'il y a là un couple d'élogies dépendant l'une de l'autre et réunies par un caractère « d'unité intérieure ». (Cf. Croizet, *Littérature grecque*, II, p. 114-115.)

394. Les mêmes conseils sont rappelés au début du fragment 8.

395. Les Doriens étaient descendants d'Héraclès par Hyllos.

396. Je lis ἀργαλέον; la corr. en ἀρπαλέον (Diehl) ou en μὴγαλέον ne paraît pas nécessaire.

397. Les v. 22-23 sont la répétition des deux derniers vers du fr. 7. (Voir à ce sujet Croizet, ouvr. cit., II, 114-115.)

398. Sur Tithon, voir la note 405.

Midas était un roi légendaire de Phrygie qui avait reçu de Dionysos le privilège de changer en or tout ce qu'il touchait.

399. Roi légendaire de Chypre et prêtre d'Aphrodite. C'est lui qui avait donné à Agamemnon le bouclier décrit dans l'*Iliade*, XI, v. 21 et suiv.

400. Ces chants de guerre (ἐμβατήρια) étaient chantés par les guerriers quand ils montaient à l'assaut. Celui-ci est en vers anapestiques.

MIMNERME

401. Horace (*Épître*, I, 6, 65) fait allusion à ces vers : « Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocosque Nil est jucundum, vivas in amore jocosque. »

402. Imité de l'*Iliade*, VIII, 480 s.

403. Comparaison tirée de l'*Iliade*, VI, 146-148.

404. Comparer le fr. 6.

405. La déesse Aurore s'étant éprise de Tithon avait demandé à Zeus qu'il lui donnât l'immortalité, mais elle avait oublié de demander aussi une immortelle jeunesse.

406. Voir la réplique de Solon, fr. 22.

407. Comparer Théognis, v. 795 et suiv.

408. Après sa victoire contre les Titans, Zeus avait réparti, entre les dieux, les charges et les honneurs. (Cf. *Théogonie*, v. 885.)

409. Filles de Nuit, d'après Hésiode, *Théogonie*, v. 215; leur nom signifie filles d'Hespéros, l'étoile du soir. Elles habitent aux extrémités occidentales du monde.

410. Pour les anciens, les Ethiopiens (les hommes au visage brûlé) habitaient tout le sud de la terre, de l'est à l'ouest. (Cf. Homère, *Odyssée*, I, 23-24.)

411. Allusion à l'expédition des Argonautes. C'est sur l'ordre de Pélidas, roi d'Iolcos en Thessalie, que Jason était parti à la conquête de la Toison d'or, gardée par Aïétès, roi d'Æa.

412. Le vers 5 est mal établi et obscur.

413. Devant l'invasion doriennne, les habitants de Pylos avaient fui et étaient venus s'établir en Ionie. (Cf. également Pausanias, VII, 1-3.)

414. Allusion à la résistance victorieuse de Smyrne contre les troupes lydiennes de Gygès qui avaient déjà pris Magnésie du Sipyle et Colophon, quelques années avant l'invasion cimmérienne.

415. L'Hermos arrose les plaines de Magnésie du Sipyle, au nord de Smyrne.

416. Pays montagneux du nord de la Macédoine. Les Péoniens étaient appelés, par Homère, cavaliers au casque. (*Iliade*, XVI, 287; XXI, 205.)

SOLON

417. Sur la Piérie et les Muses, voir la *Théogonie*, v. 53 et la note.

418. Voir la même idée dans Sémonide, fr. 1, v. 1.

419. Image tirée de l'*Odyssée*.

420. Comparer Théognis, v. 203 et suiv.

421. Τοῖσι me paraît avoir la valeur d'un relatif que je rattache à λητρεῦσι.

422. Il n'y a pas de contradiction entre les deux idées : les dieux peuvent prévoir le malheur; ils peuvent assister l'homme malheureux; mais ils ne peuvent pas arrêter le destin.

423. Pæon était, dans la mythologie homérique, le médecin des dieux. (Cf. *Iliade*, V, 402.)

424. Ce passage (v. 65-70) paraît aussi dans les élégies de Théognis, v. 585-590.

425. Comparer Théognis, v. 596.

426. Sur cette élégie, voir la *Notice*, p. 135.

427. J'adopte le texte proposé par Bergk : ᾧδ' ἔν τ' ἀντ'...

428. Petites îles obscures des Cyclades, dans la mer Egée.

429. Cette expression traduit le mot νόσοι. (Voir également Mazon, *Travaux*, coll. Budé, p. 90, note 2.) Le mot désigne souvent aussi la satiété. C'est que la satiété ou le dégoût de ce que l'on a en abondance, attise souvent le désir toujours renouvelé de ce que l'on n'a pas encore. Ce « désir insatiable » engendre, à son tour, la démesure, comme l'indique Théognis, v. 153-154 et 751 et suiv. : « Quand un homme injuste... se livre à la violence, gorgé (κισσομένην) de richesses. » Voir aussi la citation d'un mot de Solon dans Diogène Laërce : « La richesse engendre la satiété, et la satiété, la démesure. » (Diogène Laërce, *Solon*, trad. Genaille, Garnier, p. 55.)

430. La tentative de Cylon, en 632, avait grandement aggravé les désordres, et causé la guerre contre Mégare.

431. Les lois avaient été écrites par Dracon et par les thesmothètes, mais les Eupatrides entraient systématiquement leur œuvre. (Cf. Glotz, *Histoire grecque*, I, p. 418.)

432. Aristote (*Constitution d'Athènes*, dans le papyrus trouvé en 1891) cite les premiers vers de cette élégie : « Je me rends compte — et dans mon cœur, j'en ai souci — quand je vois la vieille terre d'Ionie courbée... (lacune)... et l'amour de l'argent, et l'orgueil... »

433. Abolition des dettes et amnistie, abolition de la contrainte par corps, création de la nouvelle Boulé de 400 membres, représentant directement le peuple. Par ailleurs, il conserva le corps vénérable de l'Aréopage, et maintint la division du peuple en classes censitaires, après avoir, toutefois, diminué le taux nominal du cens.

434. Voir la même idée dans Théognis, v. 24 et suiv. Solon, en effet, n'avait satisfait ni les riches, ni les pauvres. (Cf. fr. 23, v. 16 et suiv.; et fr. 24, v. 26-27.)

C'est alors, dit Plutarque (*Solon*, 26, 5), que Solon partit en voyage pour dix ans.

435. Solon alla d'abord en Egypte. (Cf. *Plut.*, *Solon*, 26, 1.)

436. Philokyprios était un roi de Chypre; il régnait sur une ville nommée Aïpéia (élevée) construite sur un rocher stérile. Solon donna à Philokyprios le conseil d'en bâtir une plus grande dans la plaine, et il aida lui-même à la construire. En reconnaissance pour Solon, le roi donna à la ville le nom de Soles.

437. Surnom d'Aphrodite qui, après sa naissance, avait abordé à Chypre.

438. Il s'agit de Pisistrate. Après l'archontat de Solon, les classes se changèrent en partis : il y eut les gens de la côte, les Paraliens : gens de métier ou paysans aisés; ceux de la plaine, les Pédéens : parti aristocratique, ami de l'ancien régime, et dont le chef était Lycourgos; et les gens de la montagne, les Diacriens, véritable parti révolutionnaire, formé de gens sans ressources, voulant des terres et des avances d'argent. Pisistrate était le chef de ce parti.

439. Diogène Laërce qui rapporte ce passage nous apprend que Solon vint un jour à l'assemblée des Athéniens et dit : « Athéniens, je suis plus sage que certains d'entre vous, et plus courageux que les autres; je suis plus sage que ceux qui n'ont pas compris les mauvais desseins de Pisistrate, et je suis plus courageux que ceux qui les connaissent et se taisent par peur. » (Trad. Genaille, I, p. 51.)

440. Ce passage se retrouve dans le recueil de Théognis, v. 719-728.

Horace a imité ce passage : « ... *Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil Divitiarum poterunt regalia addere majus.* »

441. Voir la même idée dans Théognis, v. 167-8.

442. Il s'agit du premier Critias, le fils de Drapidès, frère de Solon. Voir la place des Critias dans la généalogie de la famille de Platon, dans Chambry, *Platon*, Garnier, t. 1, p. 307.

443. C'est aussi l'opinion d'Hésiode.

444. Xénophane est plus explicite (Xénophane, fr. 10.)

445. Allusion au passage de Mimnerme (fr. 6) où le poète énonce le souhait de mourir à soixante ans.

446. La vieillesse peut donc être profitable, si on sait l'utiliser à de studieux loisirs. Le vers est cité par Platon (*Lachès*, 188, 6).

447. Solon fait allusion aux railleries dont il était l'objet. Comparer la discussion de Socrate et de Thrasymaque sur la

manière dont le chef doit exercer son autorité, dans Platon, *République*, 342^a à 347^a.

448. Si le législateur prêchait la modération aux riches (fr. 4), il voulait aussi tenir tête à ceux dont les revendications paraissaient excessives ou violentes et qui devaient aller bientôt grossir les rangs du parti de Pisistrate.

449. Il s'agit de la Seisachthéia. (Voir *Notice*, p. 136.) Les propriétaires qui avaient hypothéqué leurs terres devaient mettre, sur ces terres, des écriteaux indiquant la somme due.

450. Allusion à l'amnistie et à l'abolition de la contrainte par corps.

451. Le silphium était une plante très connue dans l'antiquité; elle servait à l'alimentation et à la médecine.

452. Blé d'origine indienne.

453. D'après une tradition rapportée par Plutarque (*Solon*, 3, 5), le législateur aurait entrepris de mettre ses lois en vers, et ce passage serait le début du poème.

454. Diogène Laërce (I, 61) cite encore ce fragment de quatre vers, qui prend place dans le vol. II de l'*Anthologie* de Diehl, p. 190-191 : « Garde-toi de chacun, et crains que, dissimulant un trait acéré dans son cœur, un homme ne t'adresse, avec un visage serein, des paroles trompeuses, dictées par un esprit aux noires intentions. »

THÉOGNIS

455. Ce début composé d'un hymne à Apollon Délien et à Artémis, aux Muses et aux Grâces (v. 1-18), et d'une introduction portant le nom de l'auteur (v. 19-26), forme certainement le prologue du recueil original de Théognis.

L'invocation à Apollon est inspirée de l'*Hymne à Apollon Délien*, v. 117 et suiv.

456. L'*hymne à Apollon Délien* rapporte la légende d'après laquelle Létô, de son union avec Zeus, enfanta Apollon à Délos, après avoir erré de contrée en contrée, en cherchant un asile pour sa délivrance, car Héra, jalouse, retenait dans l'Olympe la déesse des accouchements, Ilithya.

457. Le geste de Létô devait faciliter l'accouchement. (Cf. *Odyssée*, VI, 163; Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 210.)

On montrait encore le palmier aux pèlerins venus aux fêtes de Délos, et les vainqueurs aux concours gymniques recevaient pour prix une branche de ce palmier. Les jeunes filles de Délos exécutaient des danses autour de l'arbre sacré.

458. C'était une sorte de grand bassin de près de 100 mètres de longueur, destiné à recevoir les eaux de pluie.

459. D'après Plutarque (I, 43) Agamemnon bâtit un temple à Artémis, à Mégare, lorsqu'il y vint pour persuader Calchas de suivre l'armée à Troie.

460. Cadmos, roi de Thèbes, épousa Harmonia (*Théogonie*, v. 937). Les dieux eux-mêmes assistèrent aux noces, et les Muses y chantèrent le chant de l'hyménée.

461. La sentence, devenue proverbe, est citée par Platon, *Lysis*, 216 c.

462. Welcker (ouv. cit., *Introduction*, XXXIII) pense que le mot Κύρνος se rattache à νόρος, terme qui désignait le jeune chevalier à Sparte. Il ne s'agirait donc pas d'un disciple, mais, d'une façon générale, des jeunes gens de noble condition. Cependant, il paraît évident que l'épithète Πολυπαΐδης (fils de Polypaös), au v. 25, désigne la même personne que le mot Cynos. Il s'agit bien d'un disciple. Un certain nombre d'autres élégies sont également adressées à des personnages particuliers.

463. Quel est le « sceau » dont parle ici Théognis? Camerarius pense que c'est le mot σφραγισμός : « Je vais le marquer du sceau de « ma sagesse ». D'autres, parmi lesquels Hartung et T. Hudson Williams, pensent que c'est le nom de Cynos. L'opinion traditionnelle, et aussi la plus logique, veut que le sceau soit le nom même de Théognis, au v. 22.

464. Sur la patrie de Théognis, voir la *Notice*, p. 151 et suiv. J'adopte ici le texte et la ponctuation de T. H. W. : « ...Μεγαρέως ; Πύρτος ; δὲ... ἀστοισίν γ' οὐ... »

465. Cf. Solon, fr. 5, 11.

466. Sur le sens des mots ἀγαθοί et κακοί dans Théognis, voir la *Notice*, p. 158.

Parfois cependant, les deux termes ne prennent que leur signification exclusivement morale : v. 429 et suiv., 305, 308 et *passim*.

467. Cf. v. 541-2, 603-4, 1103-4.

468. Mégare avait déjà connu le tyran Théagènes (voir la *Notice*, p. 153), de même que Corinthe avait connu Cypselos.

469. Craintifs comme des cerfs.

470. Cf. les v. 1109-1114.

C'est pour Théognis le caractère distinctif des « méchants » ; ils ne connaissent pas les marques distinctives (γνώμαι ici dans le sens de γνώρισμα) du bien et du mal.

471. La correction ὁμῶς pour ὅλω ; me paraît inutile.

472. Voir la même expression au v. 698.

473. Voir la même idée aux v. 645-646.

474. Une comparaison analogue se trouve dans *Iliade*, XX, 247.

Elle est reprise par Cicéron : *Una navis est jam bonorum omnium* (*Ad. Div.*, 12, 25).

475. Sur l'αἰδώς, voir Hésiode, *Trav.*, v. 200 et note 180.

476. Cf. les v. 1082 et suiv.

477. Voir une idée analogue dans l'*Odyssée*, VIII, 546-547. Hésiode donne un conseil différent dans les *Travaux*, v. 707 : « Ne considère pas un ami à l'égal d'un frère. »

478. Cf. les v. 1172 et suiv.

479. Dans la poésie homérique (cf. *Iliade*, I, 316 et *passim*; *Odyssée*, I, 72 et *passim*) la mer est souvent appelée ἰερύγετος (α-τρύγανω : récolter) : stérile, inféconde. Ensemencer la mer c'est donc perdre son gain et faire œuvre inutile.

Voir la même expression dans Ps.-Phocyl., v. 152.

480. Le vers 111 a été diversement interprété, Welcker traduit : « Boni plurimum fruuntur beneficio accepto ». C'est le seul sens possible, si on garde ἐκ-αρίστησι. qui est la leçon de tous les mss. Cependant plusieurs commentateurs, sentant la nécessité d'opposer les méfaits aux bienfaits, adoptent la correction d'Ahrsens ἀμ-αρίστησι, et traduisent : « Les bons effacent le plus vite possible (de leur mémoire) les méfaits, mais ils gardent... (Cf. T. H. W. note au vers.)

481. Le v. 115 se retrouve dans le Ps.-Phocylide, v. 92.

482. Cf. les v. 1059-1062.

483. Le mot ωριον ou ὠρεῖον désigne le grenier ou magasin à provisions (latin : horreum). Certains adoptent la correction de Camerarius ὠρεον : « un objet à acheter ou à vendre » (a thing for sale, T. H. W.)

484. Comme dans Homère ou dans Hésiode, le mot ἀρετή rend souvent l'idée de succès, considération, mérite ; il désigne les qualités, les supériorités qui font l'ἀνὴρ ἀγαθός.

Même sens au v. 654.

485. Cette idée de l'incertitude des hommes sur l'avenir et de leur impuissance comparée à la puissance des dieux se retrouve fréquemment chez les Grecs. Elle est développée par Solon, fr. 1, v. 33 à 76. Voir plus bas les v. 164, 585, 617, 639-640, 659, 660. Cf. *Odyssée*, I, 32-34; Euripide, *Suppl.*, v. 734 et suiv.

486. Voir une idée analogue dans l'*Odyssée*, IX, 270, et dans les *Travaux*, v. 327.

487. Comparer le v. 753. Sur la richesse voir les v. 1153-1156. Sur les conséquences amenées par la manière d'acquérir les richesses, voir les v. 197-202.

Voir une idée analogue dans les *Travaux*, v. 320.

488. Le vers forme un proverbe ; il est repris par Phocylide,

fr. 10. Voir également Cicéron, *Natura Deorum*, I, 2 (una *excelletissima virtus iustitia*).

489. Comparer les v. 321 et 865.

Sur les divinités désignées par le mot *δαίμων* voir Hésiode, *Travaux*, v. 121 et suiv.

490. Sur la démesure (*ῥέρις*) voir Hésiode, *Travaux*, v. 213 et suiv.

491. Les v. 153-154 sont empruntés à Solon, fr. 5, v. 9 et suiv. Sur le sens du mot *κόρος*; (satiété), voir Solon, fr. 3, v. 9 et la note 429. Cette filiation est renversée dans Hérodote, 8, 77 : « *κόρον ἕδρις νόον* », et dans Pindare, *Ol.*, 13, 10 : « *ἕδριν κόρου πατέρω* ».

492. Les v. 155-158 sont imités d'Hésiode, *Travaux*, v. 717-718.

493. Comparer les v. 640 et 660.

494. Cf. v. 441 et suiv. et Solon, fr. 15.

495. Je lis *ὁ καί* (T. H. W.) et non *ὁ καί*. Il n'y a pas de contradiction; le sens du v. 169 est éclairé par le v. 170. L'homme estimé des dieux peut commettre des maladroites qui le mettront en butte aux railleries; ces railleries équivaudront à des éloges, car les dieux lui donneront le succès. L'action toute-puissante des dieux s'oppose ici au vain zèle de l'homme. (Voir encore les v. 161 et 162, 171 et 172.)

496. Je suis, avec T. H. W., le texte des mss. : *ἦν δὲ χρῆ* (on lit *χρῆ πενίην* dans Stobée et d'autres citateurs). *ῥίπτειν* est intransitif (cf. Xénoph., *Cyrop.*, 9, 20).

Les v. 173-178 forment une élégie complète.

497. Stobée, qui cite cette élégie (v. 183-192), donne pour le 1^{er} vers : « *Κύνες μὲν δὴ νότι...* » Toutes les fois, en effet, que pareille idée est développée chez les anciens, ce sont les chiens que l'on prend pour exemple, avec les chevaux ou les oiseaux. Voir, par exemple, Platon, *République*, 459 a b; Plutarque, *Lyc.*, 15; Ps.-Phocyl., v. 201 et suiv. Cependant les mss. donnent : « *Κρούς μὲν καὶ...* » Mégare, en effet, était réputée pour ses béliers. Diogène le Cyn. (dans Plutarque, *de Cup. div.*, 526) disait qu'il valait mieux être le bélier d'un Mégarien que son fils. T. Hudson Williams, se fondant sur des exemples présentant ainsi deux leçons différentes, montre que le recueil de Théognis provient de deux sources différentes se réunissant en une seule à une date ancienne : a) des sentences et proverbes arrangés et parfois modifiés pour former des recueils de morale populaire; b) des parties intégrales d'une collection continue d'élégies originales. (Cf. T. H. W., note au v. 183.)

498. Cette même idée est développée dans Solon, fr. 1, v. 25 et suiv. Cf. également Hésiode, *Travaux*, v. 320 et suiv. et Pindare *Nem.*, 8, 17.

499. Cf. v. 331 a et b; la forme *ἀνηρότατον* de 331 b est plus satisfaisante que *ἀνηρότερον*.

500. Même distique sous une forme un peu différente, aux v. 509-510.

501. Les v. 213-214 et 217-218 se répètent sous une forme un peu différente aux v. 1071-1074.

L'élégie (v. 213-218) montre les avantages d'un caractère semblable à celui d'Ulysse.

502. Le poulpe ou polype de mer change de couleur, comme le caméléon, suivant qu'il est dans l'eau profonde, ou sur des fonds élevés, ou sur des rochers auxquels il se fixe fortement avec ses tentacules.

Cette souplesse d'attitude était une tendance dangereuse de la race chez les Grecs. (Cf. Croizet, *ouv. cit.*, I, p. 7 et suiv.)

503. Comparer avec les v. 331-332 et 335.

504. Comparer cette filiation : richesse, folie, malheur (*χορήματα, ἀφροσύνη, ἄτη*) avec celle qui est marquée aux v. 151-154 : satiété, démesure, malheur (*κόρος, ἕδρις, ἄτη*); l'idée de l'*ἄτη* ressort du contexte dans le premier passage.

505. Les v. 227-232 sont le fragment de l'élégie de Solon, 1, 71-76.

506. Les élégies étaient chantées dans les banquets avec accompagnement de la flûte.

507. L'élégie formée par les v. 237-252 est considérée comme formant la conclusion du recueil des élégies à Cynos.

508. Les v. 253-254 sont considérés comme une interpolation par T. H. W.

509. Les commentateurs donnent généralement aux v. 257-260 un sens érotique; ils devaient être chantés par une femme, de même que les v. 261-266 devaient être chantés par un homme. Néanmoins on peut comprendre aussi que la cavale représente une ville et le mauvais cavalier, un mauvais tyran.

Voir des comparaisons analogues aux vers 457-460, 1099.

510. L'élégie (v. 261-266) offre un sens peu sûr. Certains pensent qu'il y a une lacune après 262 et peut-être une autre après 264. (Voir l'explication, d'ailleurs peu satisfaisante, de Howald, *Festschr. f. Kaegi*, 1919, p. 164 et suiv.) Il y a asyndète entre les deux premiers membres, mais non lacune : l'expression *μοι... πίνουσι* du v. 263, s'oppose à *μοι πίνεται* du v. 261. D'autre part, il paraît excessif de voir, dans la valeur du mot *κατέχευε*, la preuve que la jeune fille, elle aussi, a agréé le rival; les expressions *με γώσσε* et *τέρπεν φέγγεται* deviendraient dans ce cas inintelligibles (Howald d'ailleurs ne cache pas ici son embarras).

Enfin le complément de φέρει (v. 264) peut être facilement suppléé, après ὀρεύει.

L'explication de Harrisson, adoptée par T. H. W. (note aux v. 261-6), paraît satisfaisante. Selon lui, le geste de porter une santé avec de l'eau signifiait que le prétendant n'était pas agréé.

511. Voir une idée semblable aux v. 647-648.

512. J'adopte la correction πέλειται (pour μέλειται ou μελειται) de Camerarius suivi par T. H. W.

513. Comparer le conseil de Chilon dans Diogène Laërce : « Tenir sa langue, et surtout dans un banquet » (trad. Genaille ouv. cit., I, p. 59).

514. Quand on est sorti.

515. Les v. 315-318 appartiennent à Solon, 4, 9-12.

516. Dictions très connus. Cf. Hésiode, *Travaux*, v. 694 ; Ps.-Phocyl., v. 12 ; Chilon dans Diog. Laërce, I, 41 ; Vers dorés, 38.

517. Le terme ἵπποσειράκι est amené par la comparaison avec le chien qui perd sa proie ou sa charge en traversant le torrent en crue. T. Hudson Williams donne une autre explication ; pour lui, πάντα (v. 348) désigne tous ses poursuivants, dont le poète est arrivé à se débarrasser, comme un chien se débarrasse de sa vermine dans le torrent. Quoi qu'il en soit, il y a ici une allusion à la révolution qui amena, à Mégare, le régime démocratique, entre 580 et 570, pendant la jeunesse de Théognis.

518. Cf. v. 649 et suiv.

519. Voir cette même idée de la fermeté et du silence dans le malheur aux v. 320, 442, 657-8.

520. Cf. 340, 872.

521. Cf. Ps.-Phocylide, 20.

522. Cf. v. 1030.

523. Cf. v. 1184-5. Même idée au v. 24.

524. Les v. 373-380 et 383-392 sont peut-être des fragments d'une même élégie ; il y aurait vraisemblablement une lacune avant 383, car le sujet de ἔχουσι manque (v. 383). Les v. 381-2 ne sont pas à leur place.

Une préoccupation semblable à celle qui s'exprime dans cette élégie se trouve déjà dans l'*Illiade*, XIII, 631, et dans Hésiode, *Travaux*, v. 270-273. Mais ici elle devient plus nettement formulée. C'est tout le problème du mal qui est posé. (Cf. *Notice* sur Hésiode, p. 23 et 24.)

525. Cf. v. 358, 658. Théognis avoue cependant que l'homme cède aux mauvais conseils de la pauvreté (v. 385 et suiv.), « même s'il ne veut pas les entendre ». La contradiction n'est qu'apparente : l'homme de bien se montre ferme dans la pauvreté, mais

il arrive que la misère engendre l'impuissance (ἀμυχάνη, v. 385) et l'homme alors ne résiste plus.

526. Il s'agit du faux serment. Cf. Hésiode, *Théogonie*, v. 231 et *Travaux*, v. 804.

527. Le texte du v. 400 est peut-être altéré. Bergk pense qu'il y a une lacune après le v. 399. Je lis ἐντροπε δ'... avec Bekker.

528. Cf. v. 335.

529. Sur la conscience (αἰδώς), voir Hésiode, v. 200 et note 180. Cf. Platon, *Lois*, 729 b : « Aux enfants, il faut laisser un bel héritage de conscience plutôt que d'or. »

Cf. v. 635 et 647.

530. Voir aux v. 31-36 les avantages de la fréquentation des bons : leur puissance est grande et ils apprennent le bien.

531. Cf. v. 447-52 et 499. La pierre de touche était tirée d'une roche siliceuse et très dure qu'on trouvait en Lydie. On y frottait le métal précieux que l'on voulait éprouver et on comparait la trace laissée sur la pierre avec celle d'un métal faux ou altéré. Voir une comparaison semblable aux v. 450 et 1105.

532. La correction ὑμετέρην proposée par Hermann suivi par Bergk me paraît nécessaire. Voir cette même idée développée aux v. 669 et suiv., 815 et suiv. Cette crainte n'empêche pas Théognis de parler parfois aux puissants à mots couverts. Cf. v. 681.

533. Les v. 421-4 sont réunis dans une même élégie dans l'édition de T. H. W.

534. Une note d'un pareil pessimisme se trouve déjà dans Hésiode, *Travaux*, v. 101 et v. 174-5. Cette sentence avait été, disait-on, prononcée par Silène devant Midas qui le pressait de lui dire ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour les mortels. Cf. *Aristote*, cité par Plutarque, *Consol. à Apoll.*, 27. Elle se retrouve dans Sophocle, *Œdipe à Colone*, 1225, et dans Bacchyl., fr. 3.

535. C'est-à-dire les médecins.

536. Voir un doublet avec des variantes aux v. 1162 a, j.

537. Cf. v. 415 et suiv.

538. Même idée dans Hésiode, *Travaux*, v. 352.

539. Cf. Evenos, fr. 8.

540. Cf. v. 840.

541. Cf. v. 502.

542. Voir des conseils semblables dans Xénophane, fr. 1, v. 17 et suiv. L'excès de boisson dans les banquets n'était pas rare. Le symposiarque ou chef du banquet fixait souvent le nombre de coupes que devaient boire les convives. On portait une santé à chacun des invités à tour de rôle, et on devait vider la coupe

d'un seul trait. Pour encourager les timides, on leur disait : « bois ou va-t'en ! » (ἢ πῶθι ἢ ἄπιθι).

543. Ces vers forment apparemment une élégie complète. Plusieurs commentateurs (Hartung, Bergk, T. H. W.) les attribuent à Evenos, parce qu'Aristote, qui cite la sentence du v. 472, attribue cette sentence à ce poète (fr. 8). Bergk pense même qu'il s'agirait non pas d'Evenos de Paros qui vivait vers la fin du v^e siècle, mais d'un poète antérieur qui n'aurait pas laissé d'autre trace. Le témoignage d'Aristote ne saurait être récusé; mais Evenos peut très bien avoir emprunté à Théognis la sentence du v. 472, comme le pensent Croizet (ouv. cité, II, p. 144 et III, p. 692) et Welcker qui cite ce mot de Démétr., 232 : δημοτικόν τί ἐστιν ἡ παροιμία καὶ κοινόν. Il n'y a donc pas là une raison suffisante pour condamner cette élégie et celles qui, comme celle-ci, sont adressées à Simonide.

544. Cf. Ion de Chios, fr. 1, v. 12.

545. Comme Aristote (*Politique*, II, 9, 5) cite un Onomacrite ami de Thaléas, Bergk attribue cette élégie à ce poète.

546. Cf. v. 843.

547. Cf. v. 211 et suiv. Comparer Evenos, fr. 2, v. 1 et 2.

548. Diehl pense qu'il y a une lacune après le v. 512.

549. Il s'agit des dons de l'hospitalité; on faisait des cadeaux au visiteur lors de son départ. Cf. *Odyssée*, IV, 611 et suiv., et XV, 120 et suiv.

550. Beaucoup de commentateurs pensent que le v. 516 est altéré. Le sens général est celui-ci : Je ne suis pas riche, mais je te recevrai de mon mieux, selon les lois de l'hospitalité. Si ton ami est avec toi, il sera reçu en ami; mais si un étranger (τις) t'interroge sur mes ressources (avec l'intention de venir), dis-lui que je ne peux pas augmenter le nombre de mes relations.

551. Ploutos, dieu de la richesse, fils de Déméter et du héros Jason (cf. Hésiode, *Théogonie*, v. 969).

552. De même que le mot κακός, désigne souvent le vilain, de même κακότης, désigne ici la condition du vilain.

Voir une idée analogue aux v. 1117-18.

553. Cf. v. 1131-32.

554. Cf. v. 241, 825 et 1065.

L'élégie était chantée avec accompagnement de la flûte. La lyre était un instrument à cordes (inventé, disait-on, par Hermès); le poète cithariste pouvait s'accompagner seul pour chanter les nomos citharédiques, alors que, pour l'élégie, il avait besoin d'un aulète.

Cette mention du chant et de la lyre amène Bergk à attribuer ce distique à Archfloque.

555. Cf. v. 39 et suiv., 603 et suiv., 1103 et suiv.

Allusion à la défaite des Centaures, dans leur combat contre les Lapithes. (Cf. Hésiode, *Bouclier*, v. 178 et notes 330 et 331.)

556. Il s'agit des feux qu'on allumait de colline en colline pour signaler l'alerte. On mettait le feu aux tentes de l'Agora, à Athènes, pour appeler en ville le peuple des dèmes de l'Attique. (Cf. Démosth., *Procès sur la Couronne*, 169.)

557. Répétition du v. 540.

558. Cf. v. 1196 et suiv.

559. Même image dans l'*Illiade*, X, 173 et Sophocle, *Antigone*, v. 996.

560. T. Huds. Williams donne plusieurs sens possibles : « l'opinion (δόξα) est un grand mal, l'expérience est ce qu'il y a de mieux : beaucoup d'hommes ont une opinion sur les bons, sans les avoir éprouvés »; ou bien : « beaucoup de bons ont une opinion non fondée sur l'expérience »; ou bien encore, en donnant à δόξα le sens de réputation : « beaucoup de bons, sans avoir été mis à l'épreuve, ont une réputation ».

Je rattache ἀγαθῶν à δοξάν (cf. δοξάν εἶχειν ἀδικίας : avoir une réputation d'injustice). Il y a ici une opposition entre la réputation non fondée sur l'expérience et la réputation éprouvée. Voir les v. 417 et suiv., 447 et suiv., avec le doublet 1104 a, b. Sur la réputation de bon qui par erreur s'attache au mauvais, voir les v. 665-6.

561. Cf. v. 548.

562. Cf. v. 813, 861.

563. D'après Harrisson, Leutsch et T. H. W., ces vers formeraient la fin d'un dialogue, ou plutôt, d'une querelle entre amoureux. Les deux premiers distiques marquent les griefs de l'un et de l'autre amant; le libertain « qui veut labourer la terre d'autrui » serait la cause du différend. Le troisième distique marque la réconciliation.

564. Les v. 585-90 appartiennent à Solon, fr. 1, v. 65-70 (avec la modification εὐδοκιμεῖν pour εὖ ἔρδειν et καλῶς pour κακῶς). La version originale de Solon est bien meilleure que celle-ci, Solon oppose l'homme qui agit bien à celui qui agit mal; ici c'est plutôt l'ambitieux qui s'oppose à l'homme honnête; mais le mot καλῶς n'est pas en harmonie avec l'ἀφροσύνη, car on ne peut pas dire que l'homme honnête soit un sot.

565. Cf. v. 555, 1178 a et 657.

566. C'est une façon ironique de se séparer d'un ami. Le v. 596 est une réminiscence de l'*Illiade*, XIII, 636 : « On se lasse de tout, du sommeil, de l'amour. »

567. Le cœur de l'ami est comparé à un serpent venimeux.

568. Allusion à la destruction de Magnésie du Méandre par les Cimmériens, entre 660 et 650. (Cf. Callinos, fr. 3; Archiloque, fr. 19.)

D'après Welcker, il s'agirait plutôt de la prise de cette ville par les Ephésiens, avec Gygès, quelques années auparavant.

569. Sur la satiété (κόρος), cf. v. 153-154, Solon, fr. 3, 9 et note 429.

570. Cf. v. 383 et suiv., 649 et suiv. et le doublet, v. 1114 a, b.

571. Sur la conscience (αἰδώς) voir Hésiode, v. 200 et notes 180 et 529.

572. Voir, pour l'espoir, une affirmation contraire au v. 1135. (Cf. Hésiode, v. 96 et note 165.)

573. Cf. v. 115-116.

574. Cf. notes 180 et 529.

575. Cf. v. 351 et suiv., 383 et suiv.

576. Cf. v. 593.

577. Voir une autre interprétation dans T. H. W. (ponctuation et note au v. 661) qui rattache *πρῆξαι* à *χρῆ*, et donne à *μέντοι* une valeur adversative : « et pourtant (αὐτὸν... μέντοι), il faut (chercher à) réaliser quelque chose : du mal sort le bien... etc. »

578. Cf. v. 177-178 et 419-420.

579. La mer qui est au large de l'île de Mélos, c'est-à-dire la mer Egée. Mélos est la dernière île au S.-O. des Cyclades, avant d'entrer dans la haute mer, c'est ce qui explique l'expression; au delà de Mélos, le pilote n'aura plus, pour s'y réfugier, l'une de ces îles qui, du cap Sunion, jalonnent sa route jusqu'à Mélos.

Certains trouvent, dans la mention de la mer de Mélos, une raison de plus pour attribuer cette élogie au poète de Paros (Evenos); la raison est peu probante. Voir à ce sujet la note 543. Toute cette élogie porte bien la marque des préoccupations de Théognis. Sur les faits politiques auxquels le poète fait allusion ici, voir la *Notice*, p. 152 et suiv. Cf. v. 53 et suiv., 345 et suiv.

580. Je suis le texte de T. H. W. : *σώζεται, οὐ ἔρδουσι*.

581. Bien que le poète craigne la puissance des méchants qui sont au pouvoir (v. 420) il ne serait pas fâché s'ils entendaient ses avertissements discrets.

582. Cf. v. 751-752, 1061-1062.

583. Cf. l'*Élogie à Cléariste*, v. 511-522.

584. Cf. notes 429 et 569.

585. Le cœur doit être tenu par la raison, cf. v. 631-32.

586. Cf. v. 643-44, 857-60, 929-30, 979-82.

587. Rhadamanthe, frère de Minos, fils de Zeus et d'Europe. Il siège au tribunal des enfers, à côté d'Éaque et de Minos.

588. Sisyphe, fils d'Eole. Vaincu par Thanatos (la Mort), avant de descendre aux Enfers, il enjoignit à sa femme de ne pas lui rendre les honneurs funèbres. Arrivé en présence de Pluton et de Perséphoné, il se plaignit que sa femme eût négligé de lui rendre ces honneurs et, grâce à ses habiles discours, il obtint de revenir sur la terre pour punir sa femme. Mais, revenu à la lumière du soleil, il refusa de redescendre, et ne céda qu'à la force d'Hermès. Il est condamné à hisser vers le sommet d'une montagne un rocher qui retombe sans cesse. (Cf. *Odyssée*, XI, 593.)

589. Filles de Thaumás et d'Electre (l'Océanide). Hésiode (*Théogonie*, 267) en cite deux : Aellô et Ocypète. Ce sont des monstres ailés qui suivent, d'une aile rapide, les souffles des vents. Elles sont considérées comme les divinités pourvoyeuses de l'Hadès, parce qu'elles emportent les cadavres.

590. Il s'agit de Zetès et Calaïs, les Boréades, héros des vents que l'on représente avec des ailes aux pieds et aux épaules. Ils accompagnèrent Jason à la conquête de la Toison d'or.

591. L'élogie est de Solon, fr. 14.

592. Voir un développement analogue, mais non pas sous forme de prière, dans Solon, fr. 1, v. 29 et suiv. Aussi Bergk suppose que cette élogie peut appartenir à Solon. Mais cette même idée se retrouve ailleurs dans Théognis (cf. v. 203 et suiv.). En outre, il semble bien que l'élogie des v. 743-752, qui reprend le thème développé aux v. 373 et suiv. soit la suite logique de celle-ci. L'idée générale est la suivante : Plût à Zeus que le coupable lui-même fût puni, et non ses descendants (v. 731-42). Comment, en effet, serait-il équitable que le juste fût puni et le coupable récompensé? (v. 743-52).

593. Cf. v. 37-38. Le mot *ταῦτα* rappelle peut-être les enseignements contenus dans les deux éloges précédentes, dont les v. 753-56 formeraient la conclusion.

594. La « phorminx » était un instrument à cordes, comme la cithare. Le « chant sacré » c'est le péan qui, avec les libations, commençait le banquet.

595. Allusion aux campagnes de Cyrus en Asie Mineure, vers 745. Cf. v. 775.

596. Il n'y a pas, semble-t-il, de raison suffisante pour supposer une lacune après *τερπομένους* (cf. Bergk et T. H. W., note au vers).

597. Diehl, après Hiller-Crusius, pense que les v. 757-68, 769-72 et 773-82 sont autant de poèmes comparables à celui du début (v. 1 et suiv.).

598. Il s'agit certainement de Mégare Nisaïa (cf. *Notice*, p. 151-152). Alkathoos était, en effet, le héros éponyme de l'Acropolis de Mégare située sur une colline à l'ouest de la ville. D'après la

légende, Alkathoos, fils de Pélopos, avait reconstruit les remparts de Mégare, démolis par les Crétois. L'une des curiosités de Mégare, c'était la pierre sur laquelle Apollon avait posé sa lyre, pendant le travail, et qui rendait un son semblable à celui de cet instrument, quand on la frappait.

599. Sur cette allusion aux conquêtes de Cyrus en Lydie et en Ionie, qui faisaient peser une menace sur tout le monde grec, voir la *Notice*, p. 153 (cf. v. 764).

600. Le péan était un chant joyeux en l'honneur des dieux, et surtout en l'honneur d'Apollon ou des dieux guérisseurs. On le chantait avant l'assaut, après la victoire, dans les fêtes ou sacrifices, au début des banquets.

601. Les v. 783-788 sont rapportés par Harpocrate comme étant de Théognis. Si l'authenticité de ce passage était rigoureusement sûre, il apporterait la preuve certaine que Mégare Nisaïa fut la vraie patrie de Théognis. Voir à ce sujet la *Notice*, p. 151-152.

602. Les v. 795-96 sont attribués à Mimnerme, dans l'*Anthologie Pal.*, 9, 50. Cf. Mimnerme, fr. 7. Presque tous les commentateurs lui attribuent l'élégie entière.

603. Même idée aux v. 24 et suiv., 367 et suiv.

604. Voir une comparaison semblable aux v. 543 et suiv. et 945. D'après Welcker, ces vers laisseraient supposer que Théognis fut ambassadeur à Delphes. Cf. *Notice*, p. 155.

605. Pythô était l'ancien nom de Delphes. Ce nom fut ensuite donné au dragon que tua Apollon, sur le territoire de Pythô.

606. Cf. v. 575 et 861.

607. Cf. v. 419-20, 669 et suiv. Le « bœuf sur la langue » était, chez les anciens, un dicton populaire, dont l'origine est inconnue.

608. Il ne faut pas entrer dans une conjuration ayant pour objet de tuer le tyran; on peut cependant le renverser; cf. v. 1201 et suiv.

609. Le terme est peut-être une appellation ironique signifiant hardi buveur ou ivrogne comme un Scythe.

610. Le parti des « méchants » a dépouillé le poète de ses biens; et le reproche s'adresse à un ami qui ne s'attriste pas assez de ce malheur.

611. Cf. Hésiode, *Travaux*, v. 372.

612. Sous l'effet de l'ivresse.

613. Théognis n'aime cependant pas la tyrannie; cf. v. 39-40, 51, 823-24, 1201 et suiv. C'est le dépit, semble-t-il, qui le pousse à parler ainsi.

614. Cf. v. 39 et suiv. Pour la comparaison avec un navire désarmé, voir v. 671 et suiv.

615. Cf. v. 79 et suiv., 115-16, 209-10, 299-300, 640-46.

616. Le sens de ces vers est obscur. Il semble qu'il s'agit ici d'une courtisane dont les amants ne sont pas généreux, du moins en public (?) (ἀνδρῶν φαινομένων) et qui sort en cachette, la nuit, pour chercher des amis plus rémunérateurs.

617. Réminiscence d'Homère, *Iliade*, XVII, 140 et suiv. Cf. également Callinos, fr. 1, v. 18 et suiv.

618. Le Taygète est une chaîne de montagnes située au sud de la Laconie, et qui s'abaisse vers le cap Ténare.

619. Kérinthos est située sur la côte nord-est de l'Eubée. La plaine de Lélante est au nord du détroit de l'Euripe et de la ville de Chalcis. Il s'agit ici, non de la victoire des Athéniens sur l'armée chalcidienne, en 506, mais plutôt de l'un des épisodes tardifs de la guerre lélantine qui mit aux prises Erétrie et Chalcis au sujet de la plaine de Lélante. Voir la *Notice*, p. 153-154. Certains commentateurs attribuent l'élégie à quelque poète chalcidien.

620. Cypsélos et son fils Périandre avaient été tyrans de Corinthe, de 657 à 582. L'expression « descendants de Cypsélos » signifie vraisemblablement « race des tyrans ». En effet, Chalcis épuisée après sa victoire sur Erétrie connut la tyrannie. (Cf. Glotz, *ouv. cit.*, I, p. 314.)

621. Je suis le texte de T. H. W. : χαλέπαινεν γιγνώσκων.

622. Cette longue élégie est différente du genre de Théognis, aussi bien par la langue que par le style. On s'accorde à penser qu'elle doit être attribuée à un auteur assez médiocre d'un âge bien postérieur. Elle est composée de deux fragments ajustés; les v. 935-38 sont empruntés à Tyrtée, fr. 9, v. 37-42.

623. La fête dont il s'agit est un « cōmos », fête populaire avec cortège, danses et chants.

624. Le mot γῆρυς; (la voix) est dû à une correction d'Empérior. Le mot ἐταῖρος; qui paraît dans les mss. pourrait désigner un autre accompagnateur qui serait aussi l'ami du poète, mais qui l'aurait quitté. Le sens serait alors : « mais mon compagnon, qui ne manque pas de talent (σοφίης... ἐπιδευσόμενος) me quitte. »

625. Les v. 945-49 doivent être attribués à Solon; ils rappellent exactement la ligne générale de son gouvernement.

626. La répétition des deux premiers vers dans le recueil érotique (Elégion B) (v. 1278 c d) semble indiquer qu'il faut les entendre dans un sens métaphorique, et qu'ils font allusion à une conquête amoureuse, suivie de déception. Certains les ont attribués à Solon, en les appliquant à la politique.

627. Cf. v. 853-54.

628. Cf. Callimaque dans l'*Anthologie Pal.*, 575 : « Je méprise un ami que d'autres fréquentent, et je ne bois pas à cette source. »

629. Sur l'Erèbe, voir la *Théog.*, v. 123, 515 et 669.
630. Cf. v. 643-44.
631. Le texte paraît altéré. J'adopte la correction proposée par Welcker : *μνησαίμεθ' ἑπου τινά, κ. τ. λ.*
632. Voir ces cérémonies du début du repas décrites par Xénophane, fr. 1, v. 1 et suiv.
633. Les v. 1003-1006 sont empruntés à Tyrtée, fr. 9, v. 13 et suiv.
634. Cf. v. 1022 et Mimnerme, fr. 5, v. 3. La vieillesse met des cheveux blancs sur la tête de l'homme.
635. Ces trois vœux sont caractéristiques chez Théognis. (Cf. T. H. W., note au v. 1015.) Ils ont tous pour but d'éviter les effets de la pauvreté qui empêche l'homme de se venger de ses ennemis (v. 345 et suiv.); qui lui fait commettre des fautes, malgré lui (v. 389 et suiv.); qui l'oblige à mettre la générosité des amis à l'épreuve (v. 811-814).
636. Cf. v. 985 et suiv.; 1007 et suiv. Les v. 1017-22 sont attribués à Mimnerme.
637. Montagne de Lydie, au sud de Sardes (aujourd'hui Boz-Dagh.)
638. Doublet de 853-54. Sur les doublets, voir la *Notice*, p. 158.
639. Le conseil de boire pendant la saison de la Canicule est donné par Hésiode, *Travaux*, v. 587 et suiv.
640. Ces sentiments peu humains sont en contradiction avec les v. 1237-38.
641. Il s'agit d'un cōmos nocturne. Cf. note 623.
642. Les v. 1063-68 et 1069-70 ont été attribués à Mimnerme par Bergk.
643. Doublet de 877-878.
644. Cf. v. 213-218.
645. Doublet de 39-42.
646. Doublet de 87-90.
647. Héros fils de Lédæ, protecteurs des amitiés fidèles. Castor ayant été blessé à mort dans un combat, Pollux ne voulut pas lui survivre.
648. Cf. v. 603 et note 568.
649. Doublet de 571-72.
650. Cf. v. 417-8 et note 531.
651. Cf. v. 57 et suiv.
652. Doublet de 619-20.
653. Cf. v. 523-4, 683 et suiv.

654. Cf. v. 1069-70.
655. Sur l'Espoir, voir le v. 638 et la note 572.
656. Doublet de 1095-96.
657. Doublet de 409-10 où paraît la version originale.
658. Doublet de 441-6.
659. Le sage doit tenir sa langue et ne pas laisser connaître ni ce qu'il entend, ni ce qu'il pense.
660. Doublet de 97-100.
661. Doublet de 415-418.
662. Doublet de 555-6.
663. Cf. v. 823-4 et note 608.
664. Voir une idée semblable aux v. 24 et suiv., 367-8, 801 et suiv. Voir aussi Solon, fr. 1, v. 11.
665. Doublet de 367-8.
666. Cf. Solon, fr. 1, v. 63 et suiv.
667. C'est le cri de la grue. Cf. Hésiode, *Travaux*, v. 448 et suiv.
668. Le v. 1222 est altéré et peu clair.
669. C'est le nom que se donne Ulysse devant Pénélope, ne voulant pas encore se faire connaître d'elle.
- D'après T. H. W., le distique 1229-30 doit être joint à l'élégie suivante. Il faut comprendre alors que le poète ne veut pas dévoiler son identité à la courtisane Argyris.
670. La plaine du Léthé, c'est le pays de l'oubli; le poète doit oublier parce qu'il est en exil.
671. Exemple d'énigme, comme celles qu'on s'amusait à proposer dans les banquets. Il s'agit, d'après Welcker, d'un appel fait en soufflant dans une conque de mer.

PHOCYLIDE

672. Ile de la mer Egée. Léros était une colonie de Milet.
673. Ces sentences sont écrites en hexamètres.
674. Ce passage est vraisemblablement un résumé du poème de Semonide sur les femmes.
675. La même sentence se trouve dans Théognis, v. 147.
676. Sur le Ps.-Phocylide, voir la *Notice*, p. 2 et 3.
677. Voir des conseils analogues, rappelant le *Décatalogue*, dans les Vers d'or, 1-4.
678. Je lis *πᾶσι* avec Bergk, et non *πάντα*.
679. Voir une idée analogue dans Hésiode, *Travaux*, v. 350.

680. Le v. 31 est interpolé.
 681. Le v. 36 est répété au v. 69 b; il est rejeté par Bergk et Diehl qui rejette aussi le v. 37.
 682. Le v. 68 est rejeté par Bergk.
 683. Doublet du v. 36.
 684. Le v. 87 est une sentence très connue qui s'est glissée dans le texte; il est rejeté par Bergk et Diehl.
 685. Le v. 92 est emprunté à Théognis, v. 115.
 686. Il s'agit du bûcher funèbre. Bien que le mode de sépulture le plus usité fût l'inhumation on pratiquait aussi la crémation, au moins dans les familles riches.
 687. Cf. Vers d'or, v. 70.
 688. J'adopte la correction de Bergk, αὐτόφωτ' ἐστί...
 689. Le texte de ce vers n'est pas clair. Le précepte semble conforme à la règle des Pythagoriciens qui ne devaient pas manger de viande. Voir plus bas les v. 147-148.
 690. Comparer avec Théognis, v. 105-106.
 691. Comparer avec Théognis, v. 183 et suiv.
 692. Le texte est peu sûr. Bergk lit τοῦ pour σοῦ; le sens serait alors : « C'est la pureté de l'âme qui fait la purification du corps. »

PYTHAGORE

693. C'est le titre donné au recueil par Jamblique. Cf. aussi Lucr., 3, 12, et Cicéron, *De off.*, 3, 70.
 694. Selon Hiéroclos le père des dieux, ordonnateur du monde, avait placé les dieux selon un ordre hiérarchique, dans les différentes sphères des cieux.
 695. Le rôle du Serment est de maintenir intacte, à travers les âges, la loi ordonnatrice du père des dieux. Voir Hésiode, *Théogonie*, v. 784 et suiv.
 696. Les Héros sont des êtres intermédiaires entre les dieux immortels et les Génies terrestres : « Ils ont toujours leur pensée attachée à celle de l'organisateur du monde universel, ils respirent de la félicité de sa vie bienheureuse. » Hiéroclos, trad. Meunier, ouv. cit., p. 77.
 697. Les Génies terrestres sont les âmes des mortels vertueux dépouillées de leur corps mortel. Ils sont appelés terrestres, selon Hiéroclos, parce qu'ils peuvent se mêler aux hommes, et même prendre un corps.
 Voir l'opinion d'Hésiode, sur les Génies, *Travaux*, v. 122 et suiv.; sur les Héros, v. 170 et suiv.

698. Dans la famille terrestre, le père et la mère correspondent aux dieux immortels dans la famille éternelle; les proches parents correspondent aux Héros.
 699. Comparer Théognis, v. 323.
 700. D'après Delatte (*Études sur la littérature pythagoricienne*, p. 49), cette sentence signifie que la possibilité de faire quelque chose habite près de la nécessité de le faire, car la nécessité peut nous forcer à faire ce qui nous paraissait impossible et que la nécessité rend cependant possible.
 « Il faut, dit Hiéroclos, nous appliquer à supporter nos amis autant que la nécessité peut nous en rendre capables, et faire en sorte que la nécessité qui vient de l'amitié nous rende tolérable tout ce qui semblerait au premier chef devoir être intolérable. (Hiéroclos, ouv. cité, p. 103.)
 L'image est tirée d'Hésiode, *Travaux*, v. 288.
 701. Je lis ῥίλει, non φιλει.
 702. Nos maux, selon Hiéroclos, viennent surtout de notre perversité; « il est donc juste de penser que notre vertu nous en délivrera ».
 703. Proverbe connu. Cf. Hésiode, *Travaux*, v. 694; Théognis, v. 335.
 704. Même idée aux v. 25-6 et 30-1.
 705. Les disciples fidèles pratiquaient un double examen : le matin, ils réfléchissaient sur ce qu'ils devaient faire dans la journée; le soir, ils s'interrogeaient sur toutes leurs actions. Le but recherché était aussi bien d'exercer la mémoire que d'acquiescer la connaissance de soi-même et de s'encourager au bien.
 706. Le Quatenaire (Tetractys) est contenu dans la Décade. (Cf. *Notice*, p. 217-218.) Il est constitué par la somme des quatre premiers nombres : $1 + 2 + 3 + 4 = 10$. Il est représenté par le triangle décadique :

$$\begin{array}{c} \cdot \\ \cdot \cdot \\ \cdot \cdot \cdot \\ \cdot \cdot \cdot \cdot \end{array}$$

Pour donner un prestige sacré à leurs affirmations, les Pythagoriciens juraient par Pythagore, en l'appelant l'inventeur du Quatenaire.

707. Sur la Lutte, voir Hésiode, *Travaux*, v. 11 et suiv.

708. D'après Hiéroclos, le Génie désigne ici l'âme; il s'agit donc encore de la connaissance de soi-même, de la nature de son âme.

XÉNOPHANE

709. Sur les Titans et les Géants, cf. Hésiode, *Théogonie*, v. 154 et suiv. Sur les Centaures, cf. Hésiode, *Bouclier*, v. 184 et note 331.

710. Le concours athlétique du pentathlon comprenait cinq épreuves : le saut, le lancement du javelot, le lancement du disque, la course, la lutte.

711. Pisa, ville d'Elide, à peu de distance d'Olympie. Le sanctuaire était construit sur le territoire de Pisa, et les Pisatides eurent, jusqu'en 580, la direction des jeux. L'Alphée et son affluent, le Kladeos, limitaient le terrain des jeux.

712. Le pugilat était un combat à coups de poing; les poings étaient protégés par le ceste, courroie de cuir enroulée autour de la main et du poignet.

Le pancrace était une lutte combinée avec la boxe; les poings étaient nus.

713. Expression tirée d'Homère, *Iliade*, XXIII, 618, *Odyssée*, I, 312. Tels étaient, en effet, les honneurs réservés aux vainqueurs des jeux ou « olympioniques ».

714. La critique s'adresse aux habitants de Colophon.

715. Diogène Laërce (VIII, 36), qui rapporte ce fragment, dit que le premier vers était le début d'une élogie dans laquelle Xénophane raillait l'inconstance des opinions de Pythagore.

Dans les vers suivants, il s'agit de la métempsychose. (Voir *Notice sur Pythagore*, p. 219.)

716. Sur ce titre, voir la *Notice*, p. 226. Il paraît dans une scolie d'Homère (*Pap. Oxyrh.*, VIII, 1087) et dans une scolie d'Aristophane (*Cavaliers*, 408); il était donc connu des Alexandrins.

717. Sur les Ethiopiens, voir la note 410.

718. Attribué de Dionysos que portaient aussi les initiés aux mystères.

719. Allusion à la conquête de l'Ionie par Harpage, en 545.

720. Sur le poème *De la Nature*, voir la *Notice*, p. 226.

721. Allusion à Hypérion (celui qui passe au-dessus), le père d'Hélios.

SIMONIDE DE CÉOS

722. D'après Bergk et Croizet (ouv. cit., II, 350, note 2), ce fragment appartiendrait à l'élogie sur la bataille de Marathon.

723. Ville d'Épire, à l'est du Péloponèse, non loin du cours de l'Achéron, et près de la mer. L'Acrocorinthe portait aussi très anciennement le nom d'Ephyra; on le trouve encore dans l'*Iliade*, VI, 152.

724. Il s'agit peut-être de la colossale statue de bronze dédiée à Poséidon, selon Hérodot., IX, 81.

725. Les fr. 3 et 4 sont rangés parmi les *Fragmenta elegiaca adespota* de l'édition de Diehl. Ils sont attribués à Simonide par Bergk.

ION DE CHIOS

726. Le sens est incertain, car le début du vers manque. L'expression οἶνος φίλος qui précède la citation de l'autre partie du premier vers, dans *Athénée*, ne convient pas à la mesure.

727. Le texte du v. 5 est incertain. Je lis ἐπτύξατο, au v. 5 et αἰγερὸν au v. 6, selon la conjecture de Bergk.

728. Il s'agit des grappes de raisin qui « chantent » pendant la fermentation.

729. Voir une idée analogue dans Théognis, v. 500.

730. Roi légendaire de Sparte, fils d'Aristodème, descendant d'Héraclès.

731. Les Héraclides étaient des descendants de Persée par Alcène, mère d'Héraclès et petite-fille de Persée. Muller, *Littérature grecque*, I, 228, pense que cette élogie fut chantée à la table du roi de Sparte, descendant de Proclès, Archidamos.

732. L'origan est une plante qui, d'après Athénée (II, 68 b), servait de condiment.

Elle est employée en médecine. Les botanistes reconnaissent dans une espèce d'origan le dictame des anciens.

733. Il s'agit de Phérécyde, l'un des sept sages.

734. Allusion à la métempsychose.

735. Le texte de ce fragment est altéré, et le sens obscur. La lyre en question serait le dodécacorde décrit par Ptolémée, *Harmon.*, II, 4, moins le proslambanomène (le *la* grave) qui ne fut ajouté que vers la fin du IV^e siècle. Cf. Hauvette, *Revue des études grecques*, 1901, p. 8 et suiv.

DIONYSIOS KHALCOUS

736. Nous connaissons Théodore de Byzance, rhéteur très renommé, qui vécut au cours du V^e siècle.

737. Le jeu de mots est dans le texte : χαρίτων ... χαρίτας.

738. Le jeu du cottabe consistait à lancer, après avoir bu, les gouttes de vin restées au fond de la coupe, sur un but appelé cottabe. Ce but se présentait parfois sous la forme d'une longue

tige, au sommet de laquelle était un plateau posé en équilibre instable; il fallait faire tomber le plateau pour que le coup fût bon.

739. Le plastron (κόρυκος) était un sac de cuir rempli de sable contre lequel s'exerçaient les pugilistes. Le cottabe est comparé au plastron, et les coupes, au ceste.

740. Bromios (le Bruyant) est un surnom de Dionysos. Lorsque le jeune dieu, sorti de l'enfance, se mit à errer à travers les forêts de Nysa, la montagne merveilleuse où il était né, il était suivi des Nymphes qui l'avaient nourri, et le tumulte de leur marche faisait frémir la montagne.

741. Phéax était le pilote du navire de Thésée. C'est ici le symposiarque ou maître du banquet.

742. Les rameurs des Muses sont ceux qui récitent des poésies : leurs langues sont comparées à des rames.

743. L'expression est critiquée par Aristote (*Rhétorique*, III, 2) à cause de sa consonance peu harmonieuse.

EVENOS

744. Comparer Théognis 211-212 et 509-510.

745. Le mélange doit être de trois parts d'eau pour une part de vin. Voir Hésiode, *Travaux*, v. 596.

746. Il s'agit de la démesure (hybris).

747. Ce vers est vraisemblablement emprunté à Théognis, v. 472.

748. Le fr. 9 est formé de deux hexamètres. Avec le fr. 6, il est attribué par Bergk, au premier Evenos. Cf. *Notice*, p. 245-246.

749. Vers iambique.

CRITIAS

750. Il manque un pentamètre après le vers trois, peut-être même plusieurs vers.

751. Fils de Dionysos et d'Ariane. Une légende dit qu'Orion vint un jour chez Œnopion et, s'étant enivré, il voulut déshonorer la femme de son hôte; celui-ci lui creva les yeux. Orion les « râluma » aux rayons du soleil levant et voulut se venger Œnopion; mais le héros de Chios fut protégé par Poséidon qui le cacha dans une demeure souterraine.

752. Allusion au trophée que les Athéniens, après leur victoire sur les Barbares, à Marathon (sept. 410), édifièrent sur le lieu même de leur exploit.

753. Il s'agit du disciple de Socrate, le bel Alcibiade, banni après l'affaire des hermès, en 415, passé au service des Lacédémoniens, et rappelé à Athènes, en 407. Cf. *Notice*, p. 249-250.

754. Le décret avait été porté par le peuple, sur la proposition de Critias (Plut., *Alcibiade*, 33, 1).

755. Il y a une lacune après le v. 4, et le v. 5 est mal établi. Le mot ἄγγελος est vraisemblablement le seul mot qui reste du v. précédent.

756. Il y a une lacune après le v. 21. Athénée, qui cite l'épigramme, continue ainsi, après avoir interrompu sa citation au v. 21 : « ἐξῆς τε πάλιν φησὶν· Αἱ γὰρ... κ. τ. λ. — »

757. Le texte est peu sûr, je lis avec Bergk : ἀπόκτατο; ἡμέρα.

758. Chilon fut un éphore de Sparte. Un papyrus récent (*Ryl. Pap.*, I, n° 18) confirme son existence. Il est au nombre des sept sages. Hérodote l'appelle : « l'homme le plus sage de Sparte ». Il vécut au VI^e siècle.

759. La sentence : « Rien de trop », est attribuée à Solon, par Diog. Laërce.

760. Scopades : famille royale qui régnait à Crannon, en Thessalie.

Cimon : Fils de Miltiade; célèbre stratège qui dirigea la politique d'Athènes de 472 à 461.

Arcésilas : il s'agit sans doute de l'un des rois de Cyrène, ville de Libye, fondée par des colons spartiates en 631.

761. Ce poème est en vers hexamètres.

762. Poète lyrique, né à Teos, en Asie Mineure. Il vécut à Samos et vint à Athènes, appelé par Hipparque. Il fut l'hôte de la famille de Critias.

763. Sur ce surnom de Dionysos, cf. note 740.

CRATÈS

764. Cette élogie est une parodie de Solon, fr. 1.

ARISTOTE

765. Castor et Pollux.

766. Hermias, tyran d'Atarnée. (Cf. *Notice*, p. 259.)